AVIS
AU PEUPLE
SUR SA SANTÉ.

AVIS DU LIBRAIRE.

LE Public ayant paru aſſez ſatisfait de l'exécution Typographique, du papier & du prix de la premiere Edition que nous avons donné de cet Ouvrage revûe pour l'uſage de la France, connu ſous le nom de l'Edition dédiée à M. DE MIRABEAU, & recherchée généralement; nous avons donné tous nos ſoins & n'avons rien épargné pour nous conſerver une réputation auſſi flatteuſe. C'eſt donc dans ces ſentimens que nous lui donnons cette ſeconde Edition conſidérablement augmentée; nous l'avons partagée en deux volumes qui n'en feront toujours qu'un ſeul portatif, afin que les Habitans de la Campagne, à qui l'Auteur l'a deſtinée principalement, puiſſent ſe la procurer à peu de frais. Mais comme il arrive toujours que les Editions des bons Livres ſe multiplient à l'infini, que l'appas du gain les fait faire à la hâte, & par conſéquent elles fourmillent de fautes; nous avons cru que pour obvier à un mal qui ne devient que trop dangereux, ſur-tout dans un Livre de la nature de celui-ci, où il s'agit de la vie d'une grande partie du Peuple, nous devions ſigner & parapher tous les Exemplaires qui ſortiront de notre Magaſin, afin d'éviter les abus qui pourroient ſe commettre dans leurs diſtributions.

P. Fr. Didot le jeune

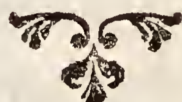
AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ, OU TRAITÉ DES MALADIES LES PLUS FRÉQUENTES,

PAR M. TISSOT, Médecin, Membre des Sociétés de Londres & de Bâle, &c.

SECONDE ÉDITION, augmentée ſur la derniere de l'Auteur, de la Deſcription & de la Cure de pluſieurs Maladies, & principalement de celles qui demandent de prompts ſecours.

OUVRAGE compoſé en faveur des Habitans de la Campagne, du Peuple des Villes, & de tous ceux qui ne peuvent avoir facilement les conſeils des Médecins.

TOME PREMIER.



A PARIS,
AUX DÉPENS DE P. FR. DIDOT LE JEUNE, Quai des Auguſtins, à S. Auguſtin.

M. DCC. LXIII.
Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A MONSIEUR. LE MARQUIS. DE MIRABEAU, L'AMI DES HOMMES.

MONSIEUR,

Le motif qui vous a fait publier tant de vues & de réflexions ſages & utiles ſur la population [l'amour pour l'humanité] a engagé M. Tiſſot à compoſer cet Ouvrage, afin de diminuer l'effet d'une des principales cauſes de la dépopulation, qui eſt le mauvais traitement des maladies du Peu-

ple. Le desir que j'ai que mes Compatriotes participent à la grande utilité de ce Livre, connu par plusieurs éditions & traductions en différens Pays, m'a porté à en conseiller la réimpression, & à y faire les changemens & additions nécessaires, pour qu'il soit d'un usage plus général. Je vous en fais hommage, MONSIEUR, & je vous prie de recevoir ce témoignage du profond respect que j'ai pour l'Ami des Hommes.

J'ai l'honneur d'être,

MONSIEUR,

Votre très-humble
Serviteur,
***

AVERTISSEMENT

de la premiere Edition de Paris.

IL n'est pas de Médecin sensible au plaisir de faire du bien aux hommes, qui ne voulût être Auteur d'un Ouvrage comme celui-ci, qui tend au soulagement & à la conservation du Peuple. Dès qu'il a paru, on a été frappé de son utilité, & de la nécessité de le multiplier; c'est ce qui en a fait publier en moins d'un an plusieurs éditions & traductions en diverses Langues : ainsi M. Tissot devient le bienfaiteur du Peuple des campagnes, cette partie la plus nombreuse & la plus utile de l'humanité.

J'ai souhaité que ma Patrie profitât du travail de cet habile Praticien; mais il falloit pour cela faire à son Ouvrage quelques changemens que la différence des Pays rendoit nécessaires. Ces changemens se réduisent aux mesures, aux prix des drogues & à quelques termes particuliers au Pays de l'Auteur. Du reste, l'ouvrage de M. Tissot est tel qu'il l'a donné.

Pour ne rien laisser à désirer dans ce Livre, j'ai cru devoir y faire quelques additions, en me conformant au Plan de l'Auteur. Elles sont de deux especes :

1°. *Il m'a paru qu'il y avoit quelques maladies fréquentes à la campagne parmi le Peuple, & dont M. Tissot n'a point parlé;*

c'est sans doute parce qu'elles ne le sont point autant dans son Pays; mais il devenoit indispensable de les ajouter à une Edition faite pour ce Pays-ci. Ces maladies sont les Hydropisies générales & du bas-ventre, les Aphtes, la Coqueluche, la Suette, l'Ergot, les Engelures, le Carreau, les Ecrouelles, &c.

2°. *On trouvera encore dans cette nouvelle édition des additions d'un second genre, qui, sans sortir du plan de l'Auteur, augmentent l'utilité de cet Ouvrage, & qui sont nécessaires à ceux qui se serviront de ce Livre. Dans le grand nombre de maladies dont M. Tissot n'a point parlé, soit parce qu'elles ne sont pas fréquentes à la campagne, soit parce qu'elles exigent absolument les soins d'un Médecin; il y en a quelques-unes, qui, lorsqu'elles se présentent, demandent des secours très-prompts, qu'il seroit dangereux de différer jusqu'à l'arrivée du Médecin, lorsqu'il tarde plusieurs heures. Du nombre de ces maladies sont les accès d'Asthme, les attaques d'Epilepsie, le Catharre suffocant, les Hémorrhagies, l'Etouffement ou suffocation, les accidens produits par la Goutte remontée, les Eruptions rentrées, la Suppression, les Hémorragies, les Poisons, &c.*

AVERTISSEMENT

pour la seconde Edition.

LE tems a justifié, autant que nous pouvions le desirer, le jugement que nous avons porté de l'Avis au Peuple sur sa santé par M. Tissot, en le faisant réimprimer à Paris. Les Médecins ont reconnu dans cet Ouvrage des descriptions claires & exactes des maladies, & les secours ou les moyens de guérir les plus efficaces, & les plus aisés à se procurer. Ceux pour qui ce Livre a été fait en retirent journellement le plus grand fruit ; & toutes les familles cherchent à se le procurer, soit pour leurs propres besoins, soit pour soulager les autres. Enfin, on regarde généralement l'Avis au Peuple de M. Tissot, comme celui de tous les Ouvrages de ce genre, avec lequel il est le plus aisé de traiter des maladies sans être Médecin, & sans faire des fautes nuisibles aux malades.

L'édition que nous avons fait faire ici en 1762 a été enlevée en moins d'un an, quoi qu'elle fût très-nombreuse ; & en considérant le nombre de personnes qui ont demandé cet Ouvrage depuis qu'il manque, on peut juger que le Libraire auroit pu débiter une seconde édition : ce qui a empêché de la faire, c'est qu'on a appris que M. Tissot se disposoit à faire réimprimer son

Livre avec des augmentations ; le bien public demandoit qu'on attendît cette édition de l'Auteur pour s'y conformer, c'eſt celle que l'on donne aujourd'hui, dans laquelle on verra qu'il n'eſt point d'ouvrage ſi bon qui ne puiſſe devenir meilleur entre les mains de M. Tiſſot. Nous avions fait à l'édition de Paris quelques additions que nous avons cru néceſſaires, ou au moins utiles à ceux pour qui ce Livre eſt deſtiné; nous avions eu la ſatisfaction de voir l'Auteur porter le même jugement & augmenter ſa ſeconde édition d'après l'idée que nous lui en avions donnée ; *l'omiſſion de ce chapitre des accidens qui demandent des ſecours prompts*, *étoit*, dit M. Tiſſot, *un vuide réel dans le plan de cet Ouvrage ; l'Editeur de Paris qui l'a très-bien ſenti, l'a très-bien ſuppléé* : il eſt vrai que M. Tiſſot n'a adopté qu'une partie des additions de l'édition de Paris ; 1°. Dans la crainte de rendre l'ouvrage plus cher, en le faiſant plus volumineux, & de diminuer le nombre des acquéreurs. 2°. Parce qu'il y a des additions qui roulent ſur des maladies chroniques qui ne peuvent être traitées avec tout le ſuccès qu'on peut deſirer par un Médecin.

On trouvera dans cette nouvelle édition de Paris, non-ſeulement ce qui étoit dans la premiere, mais encore pluſieurs nouveaux articles. Il ne nous conviendroit pas de nous conduire différemment de no-

tre ſçavant Auteur, ſans alléguer des raiſons qui puiſſent nous juſtifier.

Les augmentations que nous avons faites ont pour ſujet, 1°. des maux qui demandent de prompts ſecours, ou du moins que l'on mette le malade en état d'attendre l'arrivée d'un Médecin éloigné de pluſieurs lieues, tels ſont les accès d'aſthme d'épilepſie, le poiſon, le vomiſſement; le crachement de ſang abondant, &c. 2°. Des maladies pour leſquelles le Peuple ne conſulte point le Médecin qu'elles ne ſoient très-anciennes & par conſéquent incurables, parce qu'elles cauſent peu ou même point de douleurs vives; & qu'elles ſubſiſtent long-tems ſans empêcher de vaquer à leurs affaires, des gens qui ſont peu ſenſibles, & qui ſçavent ſouffrir ſans ſe plaindre; maladies dont on peut guérir, ou au moins empêcher le progrès, en faiſant de bonne-heure des remedes convenables: ainſi pour faire du bien au Peuple en pareil cas, il faut le faire pour ainſi dire malgré lui, ou du moins il faut le prévenir. C'eſt pourquoi nous avons mis dans ce Livre, deſtiné en partie pour ceux qui ſont ſenſibles au ſort du Peuple, ces articles *Hydropiſie générale & particuliere*, *Jauniſſe*, *Hémorrhoïdes*, &c. 3°. Nous avons parlé de la *Suette* qui eſt une maladie ſouvent épidémique & funeſte dans les campagnes, de l'*Ergot* qui quelques fois ravages des Provinces de la France; enfin des maladies *Vénériennes* qui ſont devenues une

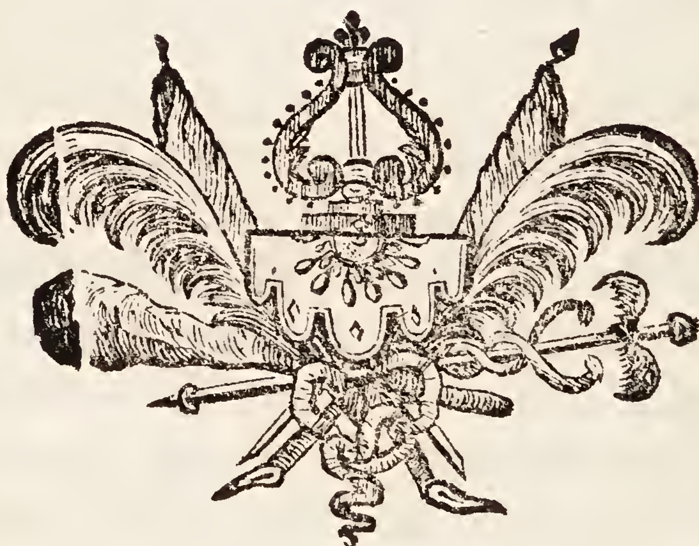
des maladies les plus communes parmi le Peuple des grandes Villes, pour le soulagement duquel ce Livre est fait en partie. On trouvera encore une addition importante & nécessaire à la Table des remedes. Quelque soin que M. Tissot ait pris de recommander les remedes les plus efficaces, les plus aisés à trouver, les moins couteux; l'éxpérience a fait voir qu'il y en a qui sont trop chers pour bien des gens, & d'autres qu'on ne peut se procurer parcequ'ils n'existent pas dans tous les Pays. C'est pour obvier à cet inconvénient que nous avons fait à la Table des remedes un supplément qui contient une Liste des médicamens qu'on peut substituer à ceux de Monsieur Tissot, quand on est dans l'impossibilité de les avoir, je dis dans l'impossibilité, parce que les remedes de M. Tissot sont les meilleurs qu'on puisse ordonner dans le cas où il les ordonne. Nous avons fait cette Liste de succedannés, la plus ample qu'il a été possible, afin qu'il ne se trouvât pas de lieu où on ne pût remplacer le remede manquant.

Nous n'avons pas cru devoir faire usage de quelques notes qu'on a ajoutées à une nouvelle édition faite à Lyon, chez Bruyset. 1°. Parce qu'elle ne m'ont pas paru rendre l'Ouvrage de M. Tissot plus utile. 2° Parce qu'elles ne peuvent pas manquer d'embarrasser celui qui fera usage de cette édition; les notes lui donnant souvent des

doutes ſur la bonté de la méthode de M. Tiſſot, ou lui laiſſant à juger de choſes qui ſont au-deſſus de ſes lumieres. En liſant le premier Chapitre de cette édition de Lyon, j'ai été fort ſurpris de voir qu'elle n'avoit pas été faite, ou du moins commencée ſur la ſeconde édition originale de Lauſanne, quoique le titre l'annonce, mais ſur la premiere édition de Paris; on en trouvera des preuves aux pages 36, 39, 40, 41, 51, 52, &c. on lit à la page 46, une note qui renvoie à un ſupplément pour les maladies épidémiques & particulierement pour l'Ergot; cependant il n'y a ni dans le reſte du Livre, ni dans l'édition de Lauſanne, aucun ſupplément, aucun article ſur l'Ergot; mais cette note ſe trouvoit dans la premiere édition de Paris qui avoit un ſupplément, ainſi l'édition de Lyon a été commencée ſur la premiere de Paris & non pas ſur la ſeconde de Lauſanne, donnée en 1762 par l'Auteur, & augmentée par lui. Nous n'avons ni le loiſir ni la patience de comparer les éditions de Lyon & de Lauſanne pour voir où le Libraire de Lyon a commencé à ſuivre celle de Lauſanne; nous ſouhaitons pour le bien de ceux à qui ſon édition tombera, que ce que nous n'avons pas comparé, mérite mieux que le premier Chapitre la qualification qu'il lui a donnée d'être conforme à la ſeconde édition originale.

Nous ne rendons pas compte des le-

gers changemens faits à la premiere édition de Paris, & dont il eſt parlé dans le premier Avertiſſement, comme ils lui ont mérité la préférence du Public qui la connoît ſous le nom de l'édition dédiée à M. de Mirabeau, nous l'avons encore perfectionnée autant qu'il étoit poſſible.





PREFACE

DE L'AUTEUR.

SI c'est souvent par vanité que l'on parle de soi, il y en auroit quelquefois davantage à n'en rien dire; & l'accueil qu'on a fait à l'Avis au Peuple, a été tel, qu'on auroit droit de me soupçonner de cet orgueil, le pire de tous, qui reçoit les éloges avec indifférence, parce qu'il se croit au-dessus, si je paroissois ne pas sentir tout ce qu'il a de flatteur pour moi.

Touché du sort du Peuple malade dans les campagnes de ce Pays, où il périt par la disette des secours utiles & l'abondance des nuisibles, mon seul but en écrivant étoit de le soulager. Je n'avois destiné ce Livre qu'à une petite enceinte de pays & à un petit nombre de personnes, & j'ai été très-surpris en apprenant que cinq à six mois après sa publication, il étoit l'un des Livres les plus répandus en Europe, & l'un des Livres de science qui a trouvé le plus de lecteurs dans tous les ordres. Voir ce succès avec indifférence, ce seroit en être indigne; ce n'est point mon cas, & j'ai senti, comme je le devois, ce plaisir d'amour-propre, bien légitime pourtant, puisqu'il est la base de l'émulation, qui fait que tout homme est flatté quand il est applaudi. J'en ai éprouvé un bien plus vif comme ami de l'humanité, en jugeant par l'effet qu'on pouvoit s'en promettre, effet qui passe beaucoup mes espérances, & me remplit de cette joie

que tout homme honnête éprouve quand il peut en soulager d'autres. Enfin j'ai ressenti dans toute son étendue, celui que doivent procurer à toute personne qui pense, les marques publiques de l'approbation & de la bienveillance de son Prince, en recevant la médaille précieuse que L'ILLUSTRE CHAMBRE DE SANTÉ DE LA RÉPUBLIQUE DE BERNE *me fit remettre peu de mois après la publication de cet Ouvrage, avec une Lettre plus précieuse encore, dans laquelle elle m'assuroit de la* satisfaction extraordinaire *avec laquelle elle l'avoit vu paroître ; circonstance que je ne pouvois taire ici, sans un excès de vanité & d'ingratitude & qui a été un motif bien puissant pour m'animer à donner tous mes soins à cette nouvelle édition, dans laquelle j'ai fait plusieurs changemens qui la rendent fort supérieure à la premiere, & dont je rendrai compte en peu de mots, après avoir dit quelque chose de celles qui ont paru ailleurs.*

La premiere est celle que les Libraires HEIDEGGER *publierent en Allemand à* Zurich, *il y a un an. J'aurois été très-flatté de la simple approbation de Monsieur* HIRZEL, *premier Médecin du Canton de Zurich &c. que la supériorité & l'universalité de ses talens, la profondeur de ses connoissances dans la théorie de la Médécine, l'étendue & le succès de sa pratique, ont placé dans le petit nombre des hommes rares de nos jours, & qui vient de se concilier l'estime & la reconnoissance de l'Europe, par l'Histoire d'un de ses Sages* (a)*; mais je m'attendois peu à l'honneur qu'il m'a fait de traduire l'*Avis au Peuple *dans sa langue ; & quelque sensible que j'y sois, je conserve toujours des regrets, qu'il ait perdu à rendre mes idées à ses compatriotes, un tems qu'il eût employé bien plus utilement en nous communiquant les siennes.*

[*a*] Le *Socrate rustique*, ouvrage que tout le monde devroit apprendre.

Il a enrichi sa traduction d'une très-belle Préface, qui roule principalement sur les caracteres du vrai & du faux Médecin, & dont je me ferois un plaisir d'orner cette édition, si la grosseur déja trop considérable du volume, n'avoit pas été un obstacle à une addition aussi considérable, & si la façon dont M. HIRZEL *parle de l'Auteur, m'avoit permis de répandre moi-même son ouvrage* [a]. *L'on m'a écrit qu'on en avoit fait dans le même tems deux autres traductions en Allemagne, mais j'ignore de qui elles sont. La Préface de M.* HIRZEL, *ses notes & quelques additions que je lui avois fourni, rendent son édition supérieure aux autres traductions faites jusques à présent.*

La seconde édition étrangere est celle que le Libraire DIDOT *le jeune a publiée à Paris à la fin de l'hyver dernier.*

La troisiéme édition est la traduction Hollandoise que publiera incessamment M. REGNIER AREMBERG, *Libraire à Rotterdam. Mon sort est d'être heureux en traducteurs, & c'est M.* BIKKER, *Médecin célebre à Rotterdam, & si connu dans l'étranger par sa belle dissertation sur la* Nature humaine, *dans laquelle le génie & le sçavoir marchent d'un pas égal, qui veut bien donner l'*Avis au Peuple *a sa Patrie. L'on m'a dit aussi qu'il y en avoit une traduction Italienne.*

Après cette histoire des éditions étrangeres, je reviens à celle-ci, qui est la seconde originale. Je ne dirai point qu'elle est corrigée par rapport au fonds des matieres; je n'avois rien avancé dans la premiere qui ne fût d'une vérité bien démontrée, ainsi il n'y avoit point de corrections essentielles à faire à cet égard; mais 1°. j'ai fait un grand nombre de petits changemens dans la diction, & de petites additions de mots, qui contribuent à rendre l'Ouvrage encore plus simple & plus clair. 2° J'ai fait des additions

(a) On la trouvera à la suite de celle-ci.

considérables ; elles sont de trois especes : j'ai ajouté de nouveaux articles sur des matieres déja traitées, tels sont l'article sur les tartes ou gâteaux ; les additions sur la convalescence ; la préparation à la petite vérole ; une longue note sur le quinquina ; une sur les acides ; une autre sur l'extrait de ciguë : ou j'ai inséré de nouvelles matieres, comme un article sur les boissons ; un sur les convulsions des enfans ; un sur les engelures, un autre sur les échardes, un sur la raison de la confiance aux Charlatans, & tout le Chapitre XXXI : ou enfin j'ai étendu la traduction de quelques articles qui paroissent un peu trop succincts ; il y a des changemens de cette derniere espece presque par-tout, mais sur-tout dans les deux chapitres qui regardent les femmes & les enfans.

Le Chapitre XXXI. a pour objet quelques accidens qui demandent des secours prompts, les évanouissemens, les hémorrhagies, les accès de convulsions & de suffocation, les suites de la peur, les maux occasionnés par des vapeurs nuisibles, les poisons & les douleurs excessives.

L'ommission de ce chapitre étoit un vuide réel dans le plan de cet Ouvrage ; l'Editeur de Paris, qui l'a très-bien senti, l'a très-bien suppléé ; & si je n'ai pas employé son travail, au lieu de travailler moi-même les articles qu'il a traité, c'est uniquement pour rendre l'Ouvrage uniforme & éviter cette bigarure inévitable quand on réunit l'ouvrage de deux personnes ; d'ailleurs il n'a rien dit des articles qui occupent la plus grande partie de ce chapitre, les évanouissemens, les suites de la peur, & les vapeurs nuisibles.

J'ai eu depuis assez longtems la satisfaction de voir que des personnes charitables & intelligentes avoient fait usage de ce Livre *avec un succès marqué, même dans des maladies très-graves, & je serai au comble de mes vœux, si je continue a apprendre qu'il contribue à adoucir les maux & à prolonger les jours de mes semblables.*

PREFACE

de M. HIRZEL, *mise à la tête de l'Edition Allemande qu'il a donné de cet Ouvrage.* *

NOs très-Honorés Magiſtrats venoient de me confier la place de premier Médecin du Canton, & je me diſpoſois à en remplir les devoirs, lorſque M. Tiſſot me fit préſent de ſon *Avis au Peuple ſur ſa ſanté*. Le ſoin de celle de mes Compatriotes eſt l'objet le plus eſſentiel de mon état, & c'eſt avec douleur que je vois regner parmi eux des erreurs dangereuſes, des préjugés funeſtes qui rendent inutile l'exercice & les effets de l'art le plus important à l'humanité. Chacun prétend avoir le droit & les lumieres ſuffiſantes pour décider ſur la pratique de la Médecine, & pour donner des conſeils dans les maladies ; comme ſi la ſcience du Médecin n'éxigeoit pas des connoiſſances de la plus vaſte étendue, avant d'être en état de porter ſon jugement, & quand il s'agit de la vie des hommes.

Le vulgaire croit que chaque genre de maladies a ſes remédes particuliers, il n'éxige du Médecin que la connoiſſance de ces remédes, il donne ſa confiance à celui qui dit en poſſéder le plus grand nombre, & le Médecin a ſa réputation fondée ſur ce qui devroit la détruire. De-là vient ces monſtrueux aſſemblages de ſecrets qui infectent les Villes

* Nous n'avons point traduit ſervilement cette Préface qui eſt très-intéreſſante. Nous nous ſommes attachés ſeulement à en rendre le ſens, rien d'eſſentiel n'a été omis, mais nous avons ſupprimé librement ce qui auroit allongé ſon texte & ce qui étoit néceſſaire pour l'édition Allemande. Nous eſpérons que M. Hirzel ne nous en ſçaura point mauvais gré. *N. du Traducteur de la Préface.*

& les Campagnes, ces ſpécifiques pour toutes les maladies du corps vendus par des Batteleurs auxquels bien des Médecins ſemblent s'aſſocier, en employant ces mêmes moyens pour acquérir une renommée dont l'appas du gain eſt le véritable objet. Tandis que le vrai Médecin perd ſon tems à étudier dans les effets de la nature, les cauſes des maladies, à y chercher les remèdes propres à remédier aux accidens qui en dérivent, & à les adminiſtrer à propos; parce que ſouvent on quitte ſes conſeils pour faire uſage d'une drogue vantée dont on eſpére une prompte & entiere guériſon; celle-ci à ſon tour fait place à une autre qui le céde encore à une troiſiéme, & ainſi de ſuite, juſqu'à ce que le tempérament du malade ſurmonte par lui-même la maladie & les Remédes mis en uſage, ou qu'il ſuccombe à ſes forces & ſoit entierement abbatu.

Ces erreurs ſont bien incommodes au Médecin judicieux, les malades ou les aſſiſtans ont chaque jour à lui propoſer des Remédes infaillibles. S'il paroît ne point les accepter, l'imagination ſe frappe, on perd peu à peu la confiance qu'on avoit en lui, ſon régime eſt rejetté comme une choſe plus néceſſaire à affoiblir le corps qu'à rétablir la ſanté; enfin on quitte ce Médecin auſtére comme un homme livré aux préjugés de ſon art, qui prive le Malade de tout le plaiſir qui lui reſte, & des conſolations qu'il peut recevoir. On aime bien mieux ſe mettre entre les mains de celui qui permet de contenter ſes deſirs & de ſatisfaire ſes goûts & de plus qui promet témérairement une guériſon aſſurée.

Aujourd'hui ces préjugés ont pris tant d'empire dans l'eſprit de bien des gens qu'ils ne font plus de différence entre le Médecin & le Charlatan impoſteur; l'art eſt tombé dans le dernier mépris aux yeux des hommes ſenſés, on le regarde comme une eſpéce de trafic auquel l'intérêt perſonnel a

donné naiſſance, à la faveur duquel une portion d'hommes trouve le moyen de tirer ſa ſubſiſtance & ſouvent l'adreſſe d'accumuler de grandes richeſſes. Une profeſſion où l'on profiteroit des déſordres de l'humanité, où l'on tromperoit doublement les hommes ſous l'apparence de faire leur bien, mériteroit le mépris général des honnêtes gens, & une abolition entiere par les Puiſſances.

Mais à ces traits reconnoîtreriez-vous l'art ſalutaire inventé pour ſecourir l'homme dans ſes maux enrichi d'obſervations & perfectionné pendant une longue ſuite d'années par le travail de ceux qui furent des vrais génies ? Non ce ſont des hommes éclairés qui employent leur vie entiere à développer la ſtructure du corps humain & l'uſage de ſes parties, à obſerver avec ſagacité les effets que les affections de l'ame peuvent produire ſur lui, à pénétrer dans les myſtères de la nature, à rechercher les loix auxquelles les corps ſont ſujets : afin de découvrir les Remédes propres à éloigner les cauſes des maladies qui nous détruiſent. C'eſt après l'acquiſition de ces connoiſſances que l'Ami de l'humanité quitte la ſociété & ſe dérobe à ſes amis, pour aſſiſter de ſes conſeils des Malades, pour jouir du fruit de ſes travaux & goûter le plaiſir des ames bienfaiſantes celui de ſoulager des malheureux. Tous les inſtans de ſa vie ſont dévoués à ce ſeul objet, les heures de la nuit, le tems de ſon repos ne ſont plus à ſa diſpoſition, il interrompt ſon ſommeil, il perd ſa tranquillité pour ſecourir le malheureux & le ſoulager par ſes conſeils ou l'application de ſes remédes.

On m'objectera que chaque Médecin ſe vante d'avoir ces ſentimens, qu'il dit devoir ſon habileté à une application aſſidue de pluſieurs années, & que ſa vie entiere eſt conſacrée au bien public. Cependant tous les jours on y eſt trompé. Comment ſera-t-il poſſible d'apprécier le mérite d'un Méde-

cin ? Tandis que l'on voit régner la désunion & la jalousie entr'eux, qu'ils cherchent à se décrier mutuellement. Les uns embrassent la théorie, ceux-là se glorifient de tout sçavoir, ils regardent les autres comme des Empiriques qui traitent leurs malades sans aucunes lumieres sur la nature du mal; les autres méprisent les premiers comme des Spéculatifs qui perdent leur tems avec des hypothéses, & négligent la pratique, qui a pour boussole l'usage & l'expérience. Quelle est donc la marque pour connoître le vrai Médecin, ou le Reméde efficace ? C'est dit-on de croire le meilleur celui dont on aura vû le succès devant ses yeux. Rien n'est plus trompeur que cette méthode, parce qu'elle suppose qu'on sçait déterminer les maladies, & les discerner avec justesse; plusieurs se ressemblent entr'elles par les symptômes. Il est vrai qu'il existe des Remédes pour combattre les principes de chaque maladie, mais ces Remédes mal appliqués deviennent des poisons. Il faut un jugement exquis pour distinguer le caractére des maladies; par exemple l'estomac peut être irrité par une humeur âcre & bilieuse, qui produit des douleurs aiguës, des inquiétudes, des maux de tête, l'effervescence du sang, &c. Un Vomitif simple est alors à propos, il fera disparoître ces symptômes; le contraire arriveroit s'ils étoient produits par une inflammation de l'estomac, car alors ce reméde augmenteroit l'inflammation & l'effervescence du sang, il pourroit occasioner la gangrene & la mort.

Dans toutes les maladies les conseils d'un homme sage & éclairé sont indispensables, le salut des Malades dépend du choix qu'ils feront de lui, je vais donner quelques signes pour ne point être trompé sur cet article lorsqu'on s'y trouve nécessité par la violence du mal. Platon fait dire à un de ses personnages : *Mihi dicito, qui recta ratione est Medicus.... utrum pecuniarium conquisitor,*

an ægrotantium est curator. Morborum certe curator. Platonis opera liber I. de Republica. » Qui » appellera-t-on vrai Médecin, est-ce celui qui » amasse l'argent, ou celui qui guérit les maladies? » C'est, répond l'autre, certainement celui qui les » guérit. » Je trouve dans ces paroles les caractères distinctifs du Médecin, ou de l'Imposteur. Le premier cherche à être vraiment utile aux hommes, à les tirer des souffrances. Il a choisi cet état dès sa jeunesse, son goût l'a porté à voir les Malades accablés d'infirmités, son ame sensible est attendrie à la vûe de leurs maux. Le plaisir de faire le bien ranime ses forces; il s'instruit pour cela auprès des plus habiles Maîtres, il apprend d'eux l'intégrité des mœurs & la pratique de son Art, son tems est consacré à s'informer des propriétés des corps de la nature, il les observe sans cesse, pour dans la suite en tirer des inductions au chevet des Malades.

Il n'y a guère de situation dans la Société qui soit plus propre à compatir aux miseres de la nature humaine que la Médecine. Les maladies attaquent presque tous les hommes, bien peu en sont exempts, c'est alors que toutes les voies de consolation sont fermées pour eux, l'ame s'affoiblit des malaises du corps elle semble avoir perdu son courage : dans ces instans où l'on a besoin de secours & d'assistance, les amis vous abandonnent, les parens approchent à regret, eux-mêmes ont besoin d'être consolés. Si quelque reste de compassion les fait approcher d'un Malade, souvent ils l'impatiente par leurs mauvais propos. Son Médecin seul le rassure, il met en lui sa confiance & le regarde comme un Libérateur. Ce dernier étudie le caractère de ses Malades, il fortifie leur esprit, leur tranquillise l'ame en leur donnant la santé. Il est aisé de voir s'il agit sincérement avec eux, lorsqu'il les visite la bonté est empreinte sur son visage. Il s'affectionne à leurs maux, dans toutes les occa-

ſions il leur donne des marques d'amitié. Il recherche la cauſe des maladies, toutes les plus petites circonſtances ne lui échappent point, il les compare attentivement entr'elles, pour leur donner une explication claire des maux qu'ils reſſentent, & les mettre en état de juger par eux-mêmes autant qu'il eſt poſſible du régime qu'il leur fait obſerver & des remédes qu'il leur a conſeillé. On ne l'entend point vanter ſes guériſons, mépriſer ſes Confreres, blâmer tout ce qu'il n'a point ordonné, trancher hardiment ſur toutes les difficultés qu'on lui objecte & aſſurer témérairement la vie ou la mort, il les avertit des dangers où ils vont tomber. Il inſtruit les aſſiſtans du véritable état des Malades & leur découvre le dégré du danger ſuivant leurs lumieres. Les pauvres ſont aſſiſtés par lui avec charité, il ſe trouve aſſez ſatisfait d'acquérir de nouvelles connoiſſances pour la pratique de ſon Art. S'il eſt obligé de conſulter avec ſes Confreres, il n'a garde de faire ſoupçonner l'habileté de celui qui l'a précédé en ſe plaignant de la longueur du mal ou attribuant ſon peu de ſuccès à la mauvaiſe application de ſes ſoins. Mais on le verra communiquer avec les autres toutes ſes idées ſur les cauſes des Maladies, apprécier les raiſons qu'on dira, montrer un déſir ſincére d'être mieux inſtruit, ou fortifié dans ſes ſentimens par ſes Confreres, ſans cacher les remédes ni aucune des choſes qu'il connoit. Si c'eſt lui qui a appellé les Médecins en conſultation, il exécutera fidélement ce qu'on aura délibéré, il préferera alors les lumieres communes aux ſiennes propres, pourvu qu'elles ne ſoient point manifeſtement contraires au bien du Malade. Dans les compagnies on le connoît modeſte, ſi on l'oblige à raconter ſes obſervations, il le fait en termes ordinaires, évitant ces mots emphatiques que les ignorans emploient au défaut de la ſcience, par là il accoutume ſes amis à juger de ſon Art,

à se sentir eux-mêmes, à connoître leurs besoins propres, enfin à ne plus ressembler à des machines, comme sont aujourd'hui la plûpart des gens qui se trouvent obligés d'avoir un Médecin à leur suite pour diminuer l'ennui continuel de leur existence.

Le faux Médecin au contraire n'a point d'autre but que d'amasser des richesses; la satisfaction que la science donne au sage, l'amour de la vertu qu'inspire le soulagement des maux du prochain, n'ont rien d'attrayants pour lui, ce sont des idées chimériques, la sagesse n'est qu'un fantôme si elle ne lui fournit un moyen de contenter sa cupidité. Il juge du mérite d'un homme par la valeur de ses biens & l'apparence de sa personne, se souciant peu d'être Médecin, pourvu qu'il paroisse tel aux yeux du public, & évitant les savans de l'Art de peur que son ignorance ne paroisse. Mais c'est aux yeux des femmes qu'il triomphe par des termes inconnus, ou avec des gens riches qui préférent fortement un extérieur pompeux au Médecin modeste & éclairé. Bien plus on le voit faire sa cour à ces hommes dont le public aveugle achete bien cher les remédes pernicieux, qu'ordinairement il a enrichi sans raison; il s'informe des moyens qu'ils ont tenu pour arriver au terme de grandeur qui l'éblouit, sans cesse il remarque leurs actions pour les imiter lorsqu'il trouvera à propos; c'est plutôt la confiance du Malade qu'il cherche à se concilier que sa guérison, il ne s'oppose point fortement à ses penchans ni à ses desirs, il donne des Remédes pour chaque symptôme sans craindre ni penser que ces amas bizarres forment des mêlanges qui ne sont jamais salutaires au corps, & souvent le détruisent. On diroit qu'il s'embarrasse très-peu de rétablir la santé perdue, mais que son devoir est rempli lorsqu'il vuide les boutiques des Apoticaires, sans doute qu'il est intéressé à agir de la sorte. Il suffit d'être riche pour paroître mériter ses atten-

tions, comme il sçait plier son caractére, & l'accommoder à l'esprit des gens, il s'en empare peu à peu & n'a point honte de leur faire croire les choses les plus absurdes. Par exemple, il dira qu'il y a une grande différence entre le traitement du pauvre & de l'homme commode, il attribuera le mieux que la nature produira chez ces Malades, au mérite de ses ordonnances, ou à la vertu d'un Sirop ou d'un Opiat. Il affectera du mystère dans sa pratique pour paroître posséder des secrets infaillibles. Je me lasse enfin de tracer aussi legerement les crimes d'un scélérat qui mériteroit l'indignation universelle du public. Je finirai par dire que l'homme vrai & sincére sera toujours reconnu quelque part qu'il paroisse. Mais qu'il est difficile de ne point se laisser tromper? Il faudroit conserver sa raison dans le sein du mal! Le Reméde n'est qu'entre les mains des Magistrats, c'est à eux à venger la Patrie de Traitres qui détruisent le nombre des Citoyens & les appauvrissent.

» La sagesse & la Médecine doivent être liées » ensemble, dit Hippocrate, le Médecin Philo» sophe est semblable à un Dieu, les devoirs du » Sage sont les mêmes que ceux du Médecin, le » mépris des richesses, l'honnêteté, le jugement, » l'éloquence; cette élévation de l'ame qui n'admet » rien de superstitieux, cette sagacité qui fait » appercevoir le rapport des choses dans un instant; » enfin toutes les qualités de l'homme vertueux » sont les marques du Médecin & du Philosophe; c'est encore sur le serment d'Hippocrate que tous les Médecins promettent d'avoir les mêmes sentimens, on ne peut le lire sans être pénétré des bonnes qualités de son esprit. Heureux celui qui observe les promesses qu'il contient toute sa vie, il sera comblé de bénédictions par ses concitoyens. Il imite un grand homme qui eut une des plus belles ames; tel est le caractère que ses Ouvrages m'ont donné de sa personne.

L'Histoire de la Médecine fournit des exemples honorables à cette profession, il est encore des Imitateurs du Pere de la Médecine. Je ne puis lire les dernieres volontés du sçavant Conrad Gessner sans être attendri ; cet homme digne de l'immortalité, connu par son génie immense & sa vaste érudition, ordonna avant sa mort que ses Neveux s'assemblassent tous les ans, & qu'on n'admit point au festin ce jour là, ceux qui auroient vécu en mésintelligence dans l'année, à moins, qu'ils ne se soient auparavant reconcilié. Il leur traça un plan sur lequel ils devoient diriger l'éducation des pauvres enfans. Il leur donna les moyens pour les inciter à la crainte de Dieu, à l'étude, à l'activité & la persévérance. Il leur recommanda l'amour fraternel, il leur enjoignit de se fortifier sans cesse dans cette union & d'éviter tout ce qui pourroit l'altérer. On en voit aujourd hui les effets, cette famille a produit de grands hommes célébres dans les sciences & illustres dans leur Patrie.

M. Gessner, Professeur de Physique & de Mathématiques, digne émule de Conrad, m'a conté que Boerrhaave, ce Médecin au-dessus de tous les éloges, qui ne laissoit jamais passer une occasion d'imiter les vertus d'Hippocrate, comme sa Médecine, ne voulut jamais accepter aucune rétribution des leçons que son frere & son cousin prenoient de lui, il eut pour eux l'affection d'un Pere, l'entrée de sa Bibliothéque & de son Jardin leur étoient libres. Il remplit à cet égard le serment du Pere de la Médecine, qui conseille d'instruire les enfans de ses Maîtres, il étoit engagé par la reconnoissance qu'il croyoit devoir à Conrad Gessner & à la vénération qu'il avoit pour lui. Sa grandeur d'ame a donné occasion à M. Jaccobi de montrer en lui quelle est la force de la vertu contre les frayeurs de la mort. Ma Patrie a vû plus d'une fois des imitateurs de ces grands hommes, plusieurs

Médecins, Patriotes zélés, mériteroient ici une place qui eſt déja gravée dans le cœur de leurs Concitoyens, leur modeſtie m'empêche de les nommer.

M. Tiſſot, Médecin de Lauſanne, Auteur de cet Ouvrage, mérite à juſte titre d'être aſſocié à ces grands hommes; ſa Deſcription des Fiévres bilieuſes épidémiques qui ont fait beaucoup de ravages à Lauſanne en 1755, ſon Traité de l'Onaniſme ſi néceſſaire à ceux qui dirigent la jeuneſſe; ſes Lettres à M. de Haller, à M. Zimmerman ſon Emule & ſon Ami, ſur l'Hydropiſie, l'Apopléxie, la maladie Noire, la petite Vérole, &c, tous ſes Ecrits enfin ſont de ſûrs garans de ſes lumieres dans la pratique de la Médecine. Juſqu'à préſent je n'ai trouvé nulle part plus de pénétration; il obſerve avec l'exactitude d'Hippocrate; ami ſincére de la vérité, dégagé de prévention, avec un jugement ſain il fait remarquer les moindres circonſtances du mal, & preſcrit des Remédes ſimples que l'expérience lui a fait reconnoître. L'Avis au Peuple ſera à jamais un ſûr garant des qualités de ſon cœur & de ſon eſprit, les Sçavans & le Peuple ont reçu favorablement cet Ouvrage, tous ont été inſtruits par lui; c'eſt le premier livre fait pour apprendre aux hommes à ſe ſentir eux-mêmes, à devenir leur Médecin ou au moins à juger de la capacité de celui à qui ils peuvent donner leur confiance; cet Ouvrage fait par un Ami des hommes honore la Médecine de la Patrie; ſi le grand Haller ne laiſſe rien à déſirer ſur la Théorie, M. Tiſſot ſe rend auſſi illuſtre par ſa Pratique; ſa Méthode durera toujours, parce qu'elle n'eſt point bâtie ſur des hypothéſes, l'explication claire des Maladies & leurs Remédes qu'ils expóſent aux yeux des Lecteurs les met à la portée d'être ſuffiſamment inſtruits ſur les moyens de rétablir leurs ſantés & d'éviter les préjugés preſque inévitables où l'on a été ſujet juſqu'à ce jour par la diſette d'un Livre de Médecine vraiment po-

pulaire. Sa lecture m'a contraint de le publier dans ma langue maternelle, j'ai cru m'acquitter d'un des devoirs de mon état; les Remédes qu'il propose ont été employés sous mes yeux dans les mêmes Maladies. J'avois même dressé un espéce de projet semblable à son plan. Mais, je l'avoue, jamais je n'aurois exécuté mon Ouvrage d'une maniere aussi solide que le sien. Je souhaite que ce Livre plaise autant aux hommes que j'ai profité à le traduire, que son heureux Pere voie les succès des travaux de son digne Fils, qui a sçu s'acquitter avec tendresse du premier devoir de la vie. On jugera de ses sentimens en lisant l'Epitre dédicatoire qui suit, ils m'ont paru si beaux que je croitois faire une injustice d'en priver mes Lecteurs.

Dès le moment de ma naissance, chacun de mes jours à été marqué par les bienfaits du meilleur des Peres, & m'a donné lieu de benir la Providence, qui m'a fait votre fils, & celui de la plus tendre des Meres.

Je ne dois point mettre de bornes à ma reconnoissance, pour qu'elle soit proportionnée aux obligations que je vous ai. Celle à laquelle je suis le plus sensible, est le soin constant que vous avez pris de m'inculquer des principes vertueux de conduite, dans un tems où ils commençoient déja à ne plus entrer dans le plan de l'éducation.

S'il en est un dont je sois pénétré autant que je dois l'être, c'est celui de cette bénéficence générale, dont vous m'avez donné l'exemple, plus encore que le précepte qui vous intéresse si vivement au bonheur de tous les hommes, & qui vous a, à juste titre, concilié le respect & l'estime de tous ceux qui vous connoissent. b iij

Je ne vous appartiendrois pas, ſi je n'aimois pas mes ſemblables, de quelque ordre qu'ils ſoient, & ſi l'envie de leur être utile n'étoit pas ma principale affaire. C'eſt ce ſentiment qui a dicté cet Ouvrage, & qui vous le fera recevoir avec plaiſir. Vous partagerez ma joie, ſi vous apprenez qu'il ſoit utile; & vous me rappellerez, ſi je pouvois l'oublier, cette vérité qu'il ſeroit ſi dangereux de perdre de vue, que ſi il en réſulte du bien, je n'en ſuis que l'inſtrument.



TABLE DES CHAPITRES.

TOME PREMIER.

TABLE DES CHAPITRES.

INTRODUCTION.

LA diminution du nombre des habitans dans la plûpart des Etats de l'Europe, eſt une vérité de fait, qui frappe tout le monde, dont on ſe plaint par-tout, & que les dénombremens démontrent. Cette dépopulation ſe remarque principalement dans les campagnes. Elle a pluſieurs cauſes ; je me croirois heureux, ſi je pouvois contribuer à remedier à une des principales, qui eſt la mauvaiſe méthode employée dans les campagnes pour traiter les malades ; c'eſt-là mon unique objet : mais l'on me permettra d'indiquer les autres cauſes concourantes. On peut les réduire à deux claſſes générales. Il ſort plus de monde des campagnes qu'autrefois, & l'on peuple moins par-tout.

Il y a pluſieurs eſpeces d'émigration : l'on ſort pour ſe mettre dans les troupes de terre & de mer, ou pour prendre différens états hors de ſon pays ; on ſe fait domeſtique, commerçant, &c. Le ſervice, tant de terre que de mer, nuit à la population de pluſieurs façons. Premierement il ne rentre pas autant d'hommes qu'il en ſort ; les combats, les dangers & les fatigues de la guerre, les affaires particulieres, les mauvaiſes nourritures, les excès dans le boire & le manger, la débauche & les maladies qui en ſont les ſuites, le mal du pays, les maladies épidémiques peſtilentielles ou contagieuſes, cauſées par l'air pernicieux de Flandres, de Hollande, d'Italie, de Hongrie, les longues croiſieres, les voyages aux Indes Orientales & Occidentales, en Guinée, &c. en emportent un grand nombre, La déſertion d'ailleurs, dont ils craignent les

ſuites en rentrant chez eux, en oblige plusieurs à s'expatrier pour toujours : D'autres, au sortir du ſervice, embraſſent des établiſſemens, dont le ſervice leur a fourni l'occaſion, & qui les éloignent de tout retour. En ſecond lieu en ſuppoſant même qu'ils revinſſent tous, le pays ſouffriroit également de leur abſence, parcequ'ils ſont abſens dans le tems de la plus grande aptitude à la population ; parceque, quand ils reviennent, ils ont perdu cette aptitude par l'âge, les infirmités, les débauches ; parceque ſouvent, s'ils ſe marient, leurs enfans victimes des déréglemens paternels, ſont foibles, languiſſans, maladifs, meurent jeunes ou vivent incapables d'être utiles à la ſociété ; enfin, parceque le goût du libertinage qu'ils ont contracté en empêche pluſieurs de ſe marier. Mais quoique ces inconvéniens ſoient réels & très-connus, cependant, comme le nombre de ceux qui peuvent ſortir de cette façon eſt borné, qu'il eſt même peu conſidérable, relativement au nombre des habitans que le pays devroit avoir, que cette expatriation a peut-être été néceſſaire dans un tems, & pourroit le redevenir ſi les autres cauſes de dépeuplement finiſſoient, c'eſt, ſans doute, la moins fâcheuſe, & la derniere qui demandera quelque conſidération.

L'expatriation, qui a pour objet le changement d'état, eſt encore plus conſidérable ou plus nombreuſe ; elle a ſes inconvéniens particuliers qui ſont en grand nombre, & malheureuſement c'eſt une épidémie, dont les ravages vont en croiſſant ; par une raiſon ſimple : c'eſt que le ſuccès d'un ſeul en détermine cent à aller courir les mêmes hazards, & que peut-être quatre-vingt-dix-huit échoueront. L'on eſt frappé du bien, l'on ignore le mal. Je ſuppoſe qu'il ſoit parti, il y a dix ans, cent perſonnes pour aller ce qu'on appelle *chercher fortune* ; au bout de ſix mois ils étoient

tous oubliés, excepté de leurs parents: qu'il en ſoit revenu un cette année avec quelques biens au-deſſus de ſon patrimoine, ou qu'il y en ait un qui ait une place où il y ait peu à travailler, tout le pays eſt inſtruit, & s'en occupe; une foule de jeune gens ſont ſéduits & partent, parceque perſonne ne penſe que des quatre-vingt-dix-neuf, qui étoient partis avec lui, la moitié a péri; une partie eſt miſérable, & le reſte eſt de retour, ſans avoir gagné autre choſe que l'incapacité de s'occuper utilement dans ſon pays & dans ſa premiere vocation: & ayant privé le pays d'un grand nombre de cultivateurs, qui, en faiſant valoir les terres, y auroient attiré beaucoup d'argent & l'aiſance. Le petit nombre qui réuſſit eſt publié; la foule qui échoue reſte dans un profond oubli. Le mal eſt très-grand & très-réel. Quel pourroit en être le remede? Il ſuffiroit peut-être de faire connoître le danger, & le moyen eſt aiſé: il n'y auroit qu'à tenir annuellement un regiſtre exact de ceux qui ſortent, & au bout de ſix, huit, dix ans, en publier la liſte avec le ſuccès de leur voyage. Je ſuis trompé, ou, au bout d'un certain nombre d'années, l'on ne verroit pas autant de gens quitter leur lieu natal, dans lequel ils peuvent vivre heureux en travaillant, pour aller dans les pays étrangers chercher des établiſſemens, dont les liſtes que je propoſe leur démontreroient l'incertitude, & combien l'état qu'ils auroient eu dans leur patrie eſt préférable à celui qu'ils ont eu. L'on ne partiroit qu'avec des avantages preſque ſûrs; il ſortiroit beaucoup moins de gens; trouvant moins de concurrens, ils réuſſiroient mieux; trouvant moins de leurs compatriotes hors de chez eux, ils y reviendroient plus ſouvent; par-là même il reſteroit plus d'habitans au pays, il en rentreroit davantage, ils y rapporteroient plus d'argent. Le pays ſeroit plus peu-

plé, plus riche & plus heureux, parceque le bonheur d'un peuple, qui vit ſur un ſol fertile, dépend beaucoup de la population, & un peu des richeſſes pécuniaires.

Non-ſeulement l'on ſort beaucoup du pays & par-là même il y a moins de gens pour le peupler ; mais ceux qui y reſtent, peuplent, à nombre égal, moins qu'autrefois ; ou, ce qui revient au même, parmi le même nombre de perſonnes, il y a moins de mariages ; & le même nombre de mariages fournit moins de baptêmes. Je n'entre point dans le détail des preuves ; il ne faut que regarder autour de ſoi pour en être convaincu. Quelles en ſont les cauſes? Il y en a deux principales ; le luxe & la débauche, qui nuiſent à la population par pluſieurs endroits.

Le luxe oblige le riche qui veut figurer, & l'homme à revenus médiocres, mais ſon égal au moins à tout autre égard, & qui veut l'imiter, à craindre une nombreuſe famille, dont l'éducation conſumeroit des revenus conſacrés aux dépenſes d'apparat ; & d'ailleurs s'il falloit partager ſon bien entre pluſieurs enfans, ils en auroient tous très-peu, & ſeroient hors d'état de ſoutenir le train des peres. Quand le mérite eſt apprécié par la dépenſe extérieure, l'on doit néceſſairement tâcher de ſe mettre, & de laiſſer ſes enfans, dans une ſituation propre à ſoutenir cette dépenſe. Delà peu de mariages quand on n'eſt pas riche ; peu d'enfans quand on eſt marié.

Le luxe nuit d'une autre façon. La vie déréglée qu'il a introduite, affoiblit la ſanté, ruine le tempérament, la propagation s'en reſſent néceſſairement. La génération qui paſſe, compte des familles de plus de vingt enfans; celle qui vit, ne compte pas vingt germains : malheureuſement ce raiſonnement contraire à la population, ſe fait juſque dans les villages; & on n'y eſt plus convain-

tu, que le nombre des enfans fait la richeſſe du cultivateur, celle qui vient ne connoîtra plus les freres.

Un troiſiéme inconvénient du luxe; c'eſt que le riche ſe retire des campagnes pour vivre en ville, & qu'il augmente ſon domeſtique, en le tirant de la campagne; cette augmentation de domeſtiques eſt préjudiciable aux campagnes qu'elle prive de cultivateurs, & à la population: ces domeſtiques n'étant pas à l'ordinaire, occupés ſuffiſamment, ils prennent le goût de la vie oiſive; ils deviennent incapables de reprendre le labeur de la campagne, pour lequel ils étoient nés; étant privés de cette reſſource, ils ne ſe marient pas, ſoit parcequ'ils craignent d'avoir des enfans, ſoit par libertinage, & parceque beaucoup de maîtres ne veulent pas de gens mariés; ou ils ſe marient tard, ainſi il naît moins de Citoyens.

L'oiſiveté les affoiblit par elle-même, & les conduit à la débauche, qui les affoiblit encore davantage; ils n'auront jamais que peu d'enfans mal-ſains, qui ne ſeront point en état de fournir des bras aux terres; ou qui, élevés dans les villes, ne voudront pas aller à la campagne.

Ceux qui ſe conduiſent le plus ſagement, qui conſervent des mœurs, qui font quelques épargnes, accoutumés à la vie de la ville, & craignant la peine de celle des champs, dont ils ignorent d'ailleurs la conduite, veulent devenir petits marchands ou artiſans, & c'eſt une perte pour le peuplement, parcequ'un nombre de laboureurs crée plus d'enfans qu'un nombre égal de citadins, & que, ſur le nombre donné, il meurt plus d'enfans à la ville qu'à la campagne.

Les mêmes maux ont lieu pour les domeſtiques du ſexe. Après dix ou douze ans de ſervice, les ſervantes de la ville ne peuvent pas redevenir de bonnes campagnardes; & celles qui embraſſent cet état, ſuccombent bientôt à ce travail, pour

lequel elles ne ſont plus faites. Si l'on revoit une femme mariée à la campagne, un an après qu'elle a quitté la ville, il eſt aiſé de remarquer combien ce genre de vie l'a vieillie; ſouvent la premiere couche, dans laquelle elles n'ont pas tous les ſoins que leur délicateſſe exigeroit, eſt l'écueil de leur ſanté ; elles reſtent dans un état de langueur, de foibleſſe, de dépériſſement ; elles n'ont plus d'enfans; elles deviennent, & elles rendent leurs maris des membres inutiles à l'augmentation du peuple.

Les avortemens, les enfans dépayſés après une groſſeſſe cachée, l'impoſſibilité de trouver des épouſeurs, ſont ſouvent les effets de leur libertinage.

Il eſt à craindre que ces maux n'aillent en croiſſant depuis que, manque de ſujets, par des vues d'œconomie, on commence à prendre pour domeſtiques des enfans, dont les mœurs & le tempérament ne ſont point formés, & ſe ruinent d'un pas égal par le ſéjour de la ville, la fainéantiſe, le mauvais exemple & les mauvaiſes compagnies.

Il reſteroit, ſans doute, bien des choſes à dire ſur ces importans objets; mais outre que je ne veux point trop allonger cet ouvrage, & beaucoup d'autres occupations ne me laiſſent point de tems pour tout ce qui n'eſt pas Médecine, je craindrois de ſortir de mon ſujet : tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent en fait partie, puiſqu'en donnant au Peuple des avis ſur ſa ſanté, il falloit lui indiquer les cauſes qui la corrompent; mais ce que je pourrois dire de plus, paroîtroit peut-être étranger.

Je n'ajoute qu'un mot. Ne pourroit-on pas, pour remédier à des maux qu'il eſt impoſſible de prévenir, choiſir quelque canton du pays, dans lequel on chercheroit, par des récompenſes 1°. à arrêter tous ſes habitans; 2°. à les encourager par d'autres récompenſes, à une population plus

abondante. Ils n'en ſortiroient point; ainſi ils n'iroient pas s'expoſer à tous les maux dont j'ai parlé; on ne s'y marieroit point à des étrangers qui pourroient y apporter le déſorde; ainſi vraiſemblablement ce quartier, au bout d'un certain tems, ſeroit trop peuplé, & pourroit fournir des colonies pour les autres.

Une cauſe plus puiſſante que celles que l'on a rapportées, a produit juſqu'à ce moment en France, la dépopulation; c'eſt la décadence de l'agriculture, les habitans de la campagne fuyant la milice, les corvées, les impôts, & attirés à la ville par l'intérêt, la pareſſe & le libertinage, ont laiſſé les campagnes preſque déſertes. Ceux qui y ſont reſtés, n'étant point encouragés au travail, ou ne ſuffiſant pas pour ce qu'il y a à faire, ſe ſont contentés de cultiver ce qu'il leur falloit abſolument pour ſubſiſter; ils ont gardé le célibat, ou ſe ſont mariés tard; ou, à l'exemple des habitans des villes, ils ont refuſé à l'Etat à leur femme, à la nature, ce qu'ils leur devoient. La terre privée de cultivateurs par cette expatriation & cette inaction, n'a point rapporté, & la dépopulation des campagnes a augmenté tous les jours, parceque la meſure de la ſubſiſtance eſt celle de la population, & que l'agriculture peut ſeule multiplier les ſubſiſtances. Une ſeule comparaiſon ſera ſentir l'importance & la vérité de ces principes, à ceux qui n'en ont pas vu le développement & la démonſtration dans les ouvrages de l'ami des hommes. » Un ancien Romain, toujours prêt » à retourner labourer ſon champ, vivoit lui & » ſa famille d'un arpent de terre : un ſauvage qui » ne ſeme ni ne laboure, conſume ſeul le gibier » que cinquante arpens de terre peuvent nourrir; » conſéquemment Tullius Hoſtilius avec mille » arpens de terre, pouvoit avoir cinq mille ſujets; » tandis qu'un chef de Sauvages, borné au même

» territoire, auroit à peine vingt hommes : telle » eſt la diſproportion immenſe que l'agriculture » peut établir dans la population ; c'en ſont ici » les deux extrémités. Un Etat ſe dépeuple en » proportion de ce qu'il s'éloigne de l'une & ſe » rapproche de l'autre ». On voit évidemment, que s'il y a quelque part augmentation de population, qui, à ſon tour, facilitera encore l'augmentation de la ſubſiſtance, dans un tel pays, il y aura abondance d'hommes, qui après avoir fourni le nombre néceſſaire au ſervice des armes, au commerce, à la Religion, aux arts, & aux profeſſions de toute eſpece, &c. donnera encore des colonies qui iront porter au loin le nom & le bonheur de leur Nation : il y aura abondance de choſes, dont le ſuperflu ſera tranſporté chez l'étranger, pour en avoir d'autres que le pays ne fournit point ; & l'excédent de l'échange, donné en argent, rendra la nation riche, & par-là redoutable à ſes voiſins & heureuſe. L'agriculture en vigueur peut produire tant d'avantages & ce ſiecle aura la gloire de l'avoir renouvellée en favoriſant les Agriculteurs, en les encourageant, & en établiſſant les ſociétés d'agriculture.

Je paſſe enfin à la quatrieme cauſe de dépopulation ; c'eſt la façon dont le peuple eſt conduit dans les campagnes quand il eſt malade. J'en ai été pénétré de douleur pluſieurs fois. J'ai été témoin, que les maladies qui auroient été très-legeres, devenoient mortelles par le traitement : & je ſuis convaincu, que cette cauſe fait ſeule autant de ravages que les précédentes ; elle mérite bien, ſans doute, toute l'attention des Médecins, dont la vocation eſt de travailler à la conſervation de l'humanité. Pendant que nous donnons nos ſoins à ſa partie la plus brillante dans les villes, ſa moitié la plus nombreuſe & la plus utile périt miſérablement dans les campagnes, ou par des

maux particuliers, ou par des épidémies générales, qui, depuis quelques années, paroissent dans différens villages, & y font des ravages considérables. Cette réflexion affligeante m'a déterminé à donner ce petit Ouvrage, qui est uniquement destiné pour ceux que leur éloignement des Médecins met dans le cas d'être privés de leurs secours. Je ne détaillerai point ici mon plan, qui est fort simple; je me contente de dire, que j'ai donné tous mes soins à le rendre le plus utile qu'il m'a été possible; & j'ose espérer que, si je n'ai pas montré tout le bien qu'on peut faire, au moins j'ai fait connoître les traitemens pernicieux qu'il faut éviter. Je suis intimement convaincu qu'on peut faire mieux que moi; mais ceux qui seroient en état, ne l'entreprennent pas: j'ai plus de courage, & j'espere que les gens qui pensent, me sauront quelque gré d'avoir donné un Ouvrage, dont la composition est rebutante par sa facilité même, par les détails minutieux qu'il exige, par la nécessité de ne dire que les choses les plus connues, & par l'impossibilité d'y traiter aucune vue nouvelle & utile; c'est le travail d'un Pasteur, qui écriroit un catéchisme pour de petits enfans.

Je n'ignore pas cependant, que l'on a déja quelques ouvrages destinés pour les malades de la campagne, qui sont privés de secours; mais les uns, quoique faits dans un bon but, produisent un mauvais effet: de cette espece sont tous les recueils de remedes, sans description de maladie, & par-là même sans aucune regle sûre pour l'application; tels par exemple, que le fameux recueil de Madame FOUQUET, & quelques autres dans le même goût. Les autres se rapprochent du plan du mien; mais plusieurs ont embrassé trop de maladies, & par-là même sont devenus trop volumineux; d'autres ont été trop courts sur chaque article: d'ailleurs ils n'ont point insisté

assez sur les causes des maladies, sur le régime général, les mauvais traitemens & les signes des maladies; leurs recettes ne sont point généralement aussi simples & aussi aisées à préparer qu'elles doivent l'être; enfin ils paroissent la plûpart s'être ennuyés de cet ouvrage vraiment triste, & l'avoir expédié trop promptement. Il n'y en a que deux, que je dois nommer avec respect, & qui, s'étant proposé un plan fort semblable au mien, l'ont rempli avec une supériorité qui mérite toute la reconnoissance du public. L'un est M. ROSEN, premier Médecin du Royaume de Suede, qui, depuis quelques années, s'est servi de son crédit pour faire le plus grand bien aux peuples. Il a fait retrancher dans les almanachs, ces contes ridicules, ces avantures extraordinaires, ces conseils d'astrologie pernicieux, qui, en Suede comme ici, ne servent qu'à entretenir l'ignorance, la crédulité, la superstition, & les préjugés les plus faux sur la santé, les maladies & les remedes; & il a pris la peine de composer sur les maladies populaires des traités simples, qu'il a substitués à ces tas de sottises: mais ces petits ouvrages, qui paroissent annuellement dans chaque almanach, n'ont point encore été traduits du Suedois, & par-là même, je n'ai pu en tirer aucun parti. L'autre est M. le Baron de SWIETEN, premier Médecin de Leurs Majestés Impériales, qui a bien voulu se donner les soins de faire, il y a deux ans, pour les armées, ce que je fais aujourd'hui pour les campagnes. Quoique mon ouvrage fût en grande partie composé quand le sien m'est parvenu, j'en ai pris différens morceaux; & si nos vues eussent été précisément les mêmes, j'aurois cru rendre un plus grand service en cherchant à répandre son livre, qu'en en publiant un nouveau; mais comme il n'a rien dit sur plusieurs articles que je traite fort au long, qu'il a traité de

plusieurs maladies qui n'entrent pas dans mon plan; qu'il ne dit rien de quelques autres, dont je suis obligé de traiter: nos deux ouvrages, sans parler de la supériorité du sien, sont très différens relativement au fond des maladies; mais dans les maladies que nous examinons l'un & l'autre, je me fais une gloire d'être presque toujours dans ses principes.

Cet ouvrage n'est point fait pour les vrais Médecins; mais peut-être, outre mes amis, quelques uns le liront. Je leur demande une grace, c'est de vouloir bien entrer dans l'esprit de l'Auteur, & ne point le juger comme Médecin d'après ce livre: je les avertis même ici, qu'ils feront mieux d'en quitter la lecture, qui ne doit rien leur apprendre. Ceux qui lisent pour critiquer, trouveront un plus vaste champ dans les autres brochures que j'ai publiées. Il n'est pas juste qu'un Ouvrage, qui n'a de but que l'utilité de mes compatriotes, me procure du désagrément: l'on doit être exempt de la critique, quand on a eu le courage d'entreprendre un travail qui ne peut mériter aucun éloge.

Après ces généralités, je dois entrer dans quelques détails sur les moyens qui me paroissent les plus propres à faciliter les bons effets que j'espere de mes soins. Je donnerai ensuite l'explication de quelques termes dont j'ai été obligé de me servir, & qui ne sont peut-être pas généralement connus.

Le titre *d'avis au peuple*, n'est point l'effet d'une illusion qui me persuade que ce livre va devenir une piece de ménage dans la maison de chaque paysan. Les dix-neuf vingtiemes ne sauront, sans doute, jamais qu'il existe; plusieurs ne sauroient pas le lire; un plus grand nombre, quelque simple qu'il soit, ne le comprendroit pas; mais je le destine aux personnes intelligentes & charitables qui vivent dans les campagnes, & qui, par une espece

de vocation de la Providence, ſont appellées à aider de leurs conſeils tout le peuple qui les environne.

L'on ſent aiſément que j'ai en vue premierement, Meſſieurs les Curés : il n'y a point de village, de hameau, de maiſon foraine dans tous les pays, qui n'ait droit à la bienfaiſance d'un d'entr'eux ; & je ſai qu'il en eſt un grand nombre, qui, touchés du triſte ſort de leurs ouailles malades, & effrayés des horreurs de leur ſituation, ont déſiré cent fois d'être à même de pouvoir leur donner des ſoins pour le corps, dans le tems même qu'ils les diſpoſent à ſe préparer à la mort, ou à tirer parti de la maladie, pour vivre dans la ſuite plus ſaintement. Je me féliciterai ſi ces Eccléſiaſtiques reſpectables trouvent ici quelques ſecours qui puiſſent leur aider à ſatisfaire leurs intentions bienfaiſantes. Le reſpect, l'amour de leur troupeau, leur vocation à de fréquentes viſites dans les maiſons, le devoir qui leur eſt impoſé de détruire les préjugés fâcheux & la ſuperſtition, leur charité, leurs lumieres, la facilité que leur connoiſſances phyſiques leur donne à ſaiſir toutes les vérités de ce petit Ouvrage, ſont autant de raiſons qui me perſuadent qu'ils auront toute l'influence poſſible ſur la réforme qu'il eſt à ſouhaiter de faire dans la Médecine du peuple.

J'oſe en ſecond lieu, compter ſur les Seigneurs de Paroiſſe, dont les conſeils, extrêmement reſpectés par leurs paroiſſiens, ſont ſi propres à décréditer une mauvaiſe méthode, & à en accréditer une nouvelle, dont ils ſaiſiront aiſément tous les avantages. Les fréquents exemples que j'ai vu de la facilité avec laquelle ils entroient dans le plan d'un Curé, l'empreſſement qu'ils ont à faire ſoulager les malades de leurs villages, la généroſité avec laquelle ils pourvoient à leurs beſoins, me font eſpérer, en jugeant de ceux que je ne connois

point, par ceux que je connois, qu'ils saisiront avec empressement un nouveau moyen de faire du bien dans leur voisinage. La vraie charité sent, que, manque de lumieres, elle peut nuire, & cette crainte la tient en suspens; mais elle saisit avidemment toutes les lueurs qui peuvent la diriger.

En troisieme lieu, les personnes riches ou au moins aisées, que leur goût, leurs emplois, ou la nature de leurs fonds fixent à la campagne, où elles se réjouissent en faisant du bien, seront charmées d'avoir quelques directions dans l'emploi de leurs soins charitables.

Dans tous les villages où il y a quelques membres des trois classes que je viens d'indiquer, ils sont presque toujours informés très-promptement des maladies du lieu, parcequ'on s'adresse à eux pour du bouillon, de la thériaque, du vin, des biscuits, en un mot pour tout ce dont on croit que les malades ont besoin. A l'aide de quelques questions aux assistans, ou d'une visite au malade, ils jugeront au moins du genre de la maladie; & par une sage direction, ils préviendront une foule de malheurs. Ils donneront du nitre, au lieu de thériaque; de l'orge ou du petit-lait, au lieu de bouillon: ils ordonneront des lavemens ou des bains de pieds, au lieu de vin; & des grus à l'eau, au lieu de biscuits. L'on ne croira qu'au bout de quelques années le bien qui peut résulter de ces attentions si aisées & souvent répétées L'on aura d'abord un peu de peine à changer une vieille habitude; mais quand elle sera détruite, la bonne s'enracinera tout aussi fortement, & j'espere que personne ne fera d'efforts pour la détruire.

Il est inutile de dire que je fonde plus d'espérance sur les soins des dames, que sur ceux de leurs époux, de leurs peres, ou de leurs freres: une charité plus active; une patience plus soutenue; une vie moins ambulante; une sagacité que j'ai admirée

chez plusieurs à la ville & à la campagne, & qui fait qu'elles observent avec une grande exactitude, & qu'elles démêlent les causes cachées des symptômes avec une facilité qui feroit honneur aux meilleurs Praticiens; enfin un don marqué pour s'attirer la confiance du malade, sont autant de caracteres, qui établissent leur vocation; & il y en a un grand nombre, qui la remplissent avec un zele digne des plus grands éloges, & qui devroient servir de modeles.

Les Maîtres d'école doivent encore être tous supposés avoir un degré d'intelligence suffisant, pour tirer parti de cet ouvrage; & je suis persuadé qu'ils pourroient faire un très-grand bien. Je voudrois que, non-seulement ils cherchassent à connoître la maladie, c'est la seule chose un peu difficile, & je crois l'avoir applanie autant qu'on le peut; mais encore qu'ils apprissent à appliquer les remedes. Un très-grand nombre rasent: j'en ai vu qui saignoient, & qui donnoient des lavemens avec beaucoup d'adresse; tous apprendroient aisément à le faire, & il ne seroit peut-être pas hors de place d'introduire l'usage d'exiger, dans leurs examens, qu'ils sussent saigner. Ces talens, celui de juger du degré de la fievre, d'appliquer les vésicatoires & de les panser, seroient du plus grand usage dans les lieux où ils demeurent. Leurs écoles, souvent peu nombreuses, ne les occupent qu'un petit nombre d'heures par jour, la plûpart n'ont point de domaines à cultiver; quel meilleur usage pourroient-ils faire de leur loisir, que de l'employer au soulagement des malades? Leurs opérations pourroient être taxées à un prix assez modique, pour n'incommoder personne; & ce petit revenant bon rendroit leur situation encore plus douce: outre que cette distraction les préserveroit d'être entraînés quelquefois, par facilité

& par désœuvrement, à prendre le goût de la boiſſon. Il y auroit encore une avantage à les accoutumer à cette eſpece de pratique, c'eſt que, ſaignant les malades, & ayant l'habitude d'écrire, ils ſeroient à même, dans les cas graves, de conſulter ceux dont on croiroit avoir beſoin.

Je ne doute point que parmi les laboureurs même, il ne s'en trouve pluſieurs tels que j'en connois, qui, remplis de ſens, de jugement, & de bonne volonté, liront avec plaiſir ce livre, le ſaiſiront & en prendront avec empreſſement les maximes.

Enfin, j'eſpere que pluſieurs Chirurgiens, répandus dans les campagnes, & qui exercent la Médecine dans leur voiſinage, voudront le lire, entreront dans les principes que j'y établis, & en adopteront les conſeils, quoiqu'un peu différens peut être de ceux qu'ils ont ſuivis juſqu'à préſent. Ils ſentiront qu'on peut apprendre à tout âge, & de tout le monde; & il ne ſe feront pas de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une ſcience, qui, proprement, n'eſt pas la leur, & à l'étude de laquelle ils ne ſe ſont jamais livrés, ſur celles d'un homme qui s'en eſt uniquement occupé, & qui a eu pluſieurs ſecours qui leur manquent.

Les ſages-femmes pourront auſſi rendre leurs ſoins plus efficaces, dès qu'elles voudront bien s'éclairer. Il ſeroit à ſouhaiter que généralement elles le fuſſent davantage, ſur l'art même qu'elles exercent: les exemples de maux qu'on auroit évités avec plus d'habileté, ſont aſſez fréquens pour faire deſirer qu'on pût les prévenir; & cela ne ſeroit pas impoſſible: rien ne l'eſt, quand ceux qui ont l'autorité, veulent fortement; mais il faudroit qu'ils fuſſent inſtruits du mal, & il eſt très-preſſant.

J'ai donné les recettes des remedes les plus

ſimples, & j'ai indiqué la façon de les préparer, avec aſſez de détail pour eſpérer que perſonne ne ſera embarraſſé à cet égard; mais qu'on ne croie point que cette ſimplicité nuit à l'utilité, & qu'ils ſont moins efficaces : je déclare que ce ſont les mêmes dont je me ſers dans la ville, pour les malades les plus opulens. Cette ſimplicité eſt fondée en nature : le mêlange d'un grand nombre de drogues eſt ridicule. Si elles ont les mêmes vertus, pourquoi les mêler ? Il vaut bien mieux ſe borner à celle qui eſt la plus efficace. Si elles ont des vertus différentes, l'effet de l'un détruit l'effet de l'autre, & le remede devient inutile.

Je n'ai donné aucun conſeil, dont l'exécution ne fût aiſée & très-pratiquable. L'on trouvera cependant, que quelques-uns ſont peu faits pour le gros du peuple, & je n'en diſconviens pas; mais je les ai mis, parceque je n'ai point perdu de vue les perſonnes, qui, ſans être peuple, vivent à la campagne, & qui ne peuvent pas toujours ſe procurer un Médecin, auſſi-tot, auſſi ſouvent, ou auſſi long-tems qu'elles le voudroient.

Un grand nombre des remedes ſe tire uniquement de la campagne, & peut s'y préparer; mais il y en a cependant qui doivent ſe prendre chez les Apoticaires. J'ai marqué les prix auxquels je ſuis perſuadé que tous les Apoticaires du pays les donneront au payſan peu riche ; &, en les marquant, je ne l'ai point fait pour éviter qu'on ne les lui fit payer trop cher ; je n'avois point cette crainte, mais pour que, voyant la modicité du prix, il ne craignit point d'aller à l'emplette. Il aura preſque toujours la doſe de remede néceſſaire à chaque maladie, pour moins d'argent qu'il n'en mettoit à acheter de la viande, du vin, des biſcuits, & d'au-

tres

tres choses qui le tuoient. Si le prix des remedes, tout modiques qu'il est, excédoit ses facultés, sans doute les bourses des communes & des pauvres y suppléeroient ; enfin il y a dans beaucoup de pays des maisons de Seigneurs, de particuliers qui font annuellement une certaine dépense charitable en remedes ; sans l'augmenter, je ne leur demanderai que d'en changer l'objet, & de vouloir bien distribuer les remedes indiqués ici, au lieu de ceux qu'ils distribuoient auparavant.

L'on objectera encore, que la plûpart des campagnes sont très-éloignées des villes, & que le paysan n'est pas à portée, par-là même, & de se procurer d'abord ce dont il a besoin. Je réponds, qu'il y a effectivement plusieurs villages très éloignés des villes où il y a des Apoticaires ; mais si l'on en excepte certains endroits des montagnes, il y en a peu qui soient à plus de trois ou quatre lieues de quelque petite ville, où il se trouve toujours quelque Chirurgien, ou quelque Marchand qui vend des drogues. Ce n'a peut-être pas été, jusques à présent, celles que j'indique ; mais ils s'en fourniront dès qu'ils pourront en espérer le débit ; & ce sera pour eux une nouvelle branche de commerce. J'ai eu soin d'indiquer le tems que chaque remede pouvoit se garder sans risque. Il y en a d'un usage très-fréquent, dont les Maîtres d'école pourroient eux-mêmes avoir une certaine provision. Je suppose aussi, s'ils veulent bien entrer dans mes vues, qu'ils seront munis des instrumens nécessaires aux soins qu'ils rendront. S'il s'en trouve pour qui des lancettes, un instrument propre à ventouser, une seringue, (qui peut être remplacée par des vessies,) fussent une emplette trop considérable, les communes pourroient la faire, & les instrumens passeroient

au ſucceſſeur. Il ne faut pas eſpérer que tous puiſſent ou veuillent apprendre à en faire uſage; mais un ſeul peut ſuffire aux beſoins de quelques villages voiſins, ſans que ſes devoirs en ſouffrent.

L'exemple journalier de gens qui viennent me conſulter du dehors, ſans pouvoir répondre aux queſtions que je leur fais, & les plaintes de pluſieurs Médecins à cet égard, m'ont engagé à donner le dernier chapitre. Je finirai celui-ci par quelques remarques, propres à faciliter l'intelligence de quelques termes qu'il a fallu employer dans l'ouvrage.

Le pouls bat ordinairement chez une perſonne bien portant, depuis l'âge de dix-huit ou vingt ans, juſques à ſoixante-dix, entre ſoixante & ſoixante-dix fois par minutes: il ſe rallentit un peu quelquefois, chez les vieillards; & chez les enfans, il bat plus vite: juſques à trois ou quatre ans, cette différence va au moins à un tiers; elle diminue enſuite peu-à-peu.

Une perſonne intelligente, qui aura touché ſouvent ſon pouls, & ſouvent celui des autres; jugera aſſez exactement du degré de fievre d'un malade. Si le pouls n'eſt que d'un tiers plus vite, elle n'eſt pas extrêmement forte: elle eſt forte quand cette augmentation eſt d'une moitié; très-dangereuſe, l'on peut preſque dire mortelle, quand on eſt parvenu au point d'avoir deux battemens au lieu d'un. Il ne faut pas juger du pouls ſeulement par la viteſſe, mais encore par la force ou la foibleſſe, la dureté ou la moleſſe, la régularité ou l'irrégularité.

Il n'y a pas beſoin de définir le pouls fort & le pouls foible: le fort eſt preſque toujours d'un bon augure; &, s'il l'eſt trop, on peut l'affoiblir: le foible eſt ſouvent fâcheux.

Si le pouls, en frappant le doigt, fait ſentir

un coup ſec, comme ſi l'artere étoit de bois ou de quelque métal, on l'appelle dur ; l'opposé s'appelle mol ; le dernier vaut généralement mieux. Si le pouls eſt fort & mou, encore qu'il ſoit vite, on doit conſerver beaucoup d'eſpérance S'il eſt fort & dur, cela indique ordinairement une inflammation, & demande la ſaignée & le régime rafraîchiſſant. S'il eſt petit, vite & dur, le danger eſt très grand.

L'on appelle pouls régulier, celui dont tous les battemens ſont à des diſtances égales, dont il ne manque point de battemens, (s'il en manque il eſt intermittent,) & dont tous les battemens ſe reſſemblent, de façon qu'il n'y en a pas alternativement un fort & un foible.

Tant que le pouls eſt bon, que la reſpiration n'eſt pas embarraſſée, que le cerveau ne paroît pas fortement attaqué, que le malade prend les remedes, qu'ils produiſent l'effet qu'on en attend, qu'il conſerve des forces, qu'il ſent ſon état, l'on doit eſpérer de le guéri : quand tous, ou le plus grand nombre de ces caracteres manquent, il eſt dans un preſſant danger.

Il eſt ſouvent queſtion de la tranſpiration arrêtée. L'on appelle tranſpiration, cette humeur qui ſort continuellement par les pores de la peau, & qui, quoiqu'elle ſoit peu viſible, eſt cependant très-conſidérable ; puiſque, ſi une perſonne bien portante a mangé ou bu huit liv. dans un jour, il n'en ſort pas quatre par les ſelles ou par les urines, & que le reſte ſe diſſipe par la tranſpiration inſenſible. L'on ſent aiſément, que ſi une telle évacuation vient à s'arrêter, & ſi cette humeur, qui devoit ſortir par la peau, ſe jette ſur quelque partie intérieure, il peut en réſulter des maux fâcheux : c'eſt une des cauſes les plus fréquentes des maladies.

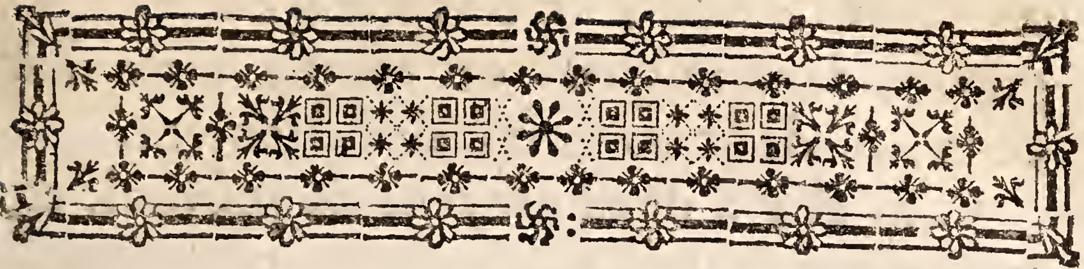
Je n'ajoute qu'un mot ; toutes ces directions ſont deſtinées uniquement pour ceux qui ne peu-

vent point avoir de Médecin. Je ſuis bien éloigné de croire, qu'elles puiſſent en tenir lieu, même dans les maladies que j'ai traitées le plus au long, & au moment où il arrive, elles doivent être miſes de côté. La confiance doit être nulle ou entiere; ſur elle ſont fondés les ſuccès : c'eſt au Médecin à juger du mal, & à choiſir les remedes; & l'on doit ſentir le peu de convenance qu'il y a, à lui propoſer d'en employer quelques autres préférablement à ceux qu'il conſeille, uniquement parcequ'ils ont réuſſi chez un autre malade, dans un cas qu'on croit à-peu-près ſemblable : c'eſt propoſer à un cordonnier de faire un ſoulier pour un pied ſur le modele d'un autre, plutôt que ſur la meſure qu'il a priſe.

ERRATA.

Page 460, *ligne* 26.—N°. 8. ou 72. *effacez* ou 72.





AVIS AU PEUPLE SUR SA SANTÉ.

CHAPITRE PREMIER.

CAUSES les plus fréquentes des Maladies du Peuple. Moyens d'éviter, ou au moins de diminuer l'action de ces causes de Maladies.

§. 1. LA *premiere Cause* des Maladies qui attaquent le plus souvent le Peuple des Campagnes & celui des Villes est *le travail fatiguant continué trop long-tems*. Ses effets sont premierement & le plus souvent les Maladies inflammatoires, comme Esquinancie, Pleurésie, Fluxion de poitrine, &c. Secondement, mais beaucoup plus rarement, l'épuisement ou un état de lan-

gueur, dans lesquels on tombe tout d'un coup, & dont on guérit difficilement.

§. 2. Il y a deux moyens de prévenir ces maladies; l'un est, d'éviter la cause qui les produit, mais souvent cela est impossible : l'autre, c'est, lorsqu'on est obligé à ces excès, de diminuer leurs effets par un grand usage de quelque boisson rafraîchissante, & surtout par du petit lait, ou du lait de beure (de la battue) ou par de l'eau, dans chaque pinte de laquelle on met un verre de vinaigre, ou de jus de raisins, de groseilles, de cerises qui ne sont pas encore mûrs : cette boisson salutaire & agréable rafraîchit,& elle soutient les forces. Si on n'a pas pris ces précautions, ou qu'elles n'ayent point été suffisantes pour empêcher l'effet des excès, il en résulte très-fréquemment ou des maladies inflammatoires ou l'épuisement. Je traiterai plus loin de ces maladies.

§. 3. *Une seconde cause très-ordinaire de maladie, c'est de se reposer dans un endroit froid ayant extrêmement chaud, ou de se coucher sur la terre humide; & même sur celle qui paroît sèche, mais dont il s'éléve continuellement une humidité froide* : la transpiration s'arrête tout-à-coup; & cette humeur, se rejettant sur quelque partie intérieure, occasionne plusieurs maladies très-violentes, surtout des esquinancies, des rhumatismes,

des inflammations de poitrine, des pleuréſies & des coliques inflammatoires. Il arrive auſſi que le ſang qui, dans de grandes chaleurs & pendant de violens travaux du corps, a été pouſſé dans de petits vaiſſeaux, où il ne pénétre que quand la circulation eſt très-accélérée, s'y trouve arrêté par l'effet du froid, & donne lieu à des inflammations dans ces parties. L'on eſt toujours maître de prévenir le mal en évitant la cauſe, qui eſt une de celles qui tuent le plus de gens : mais quand il eſt fait, dès qu'on commence à ſentir les premiers ſymptômes de maladie, ce qui n'arrive quelquefois qu'au bout de pluſieurs jours, il faut ſur le champ ſe faire ſaigner, mettre les jambes dans de l'eau médiocrement chaude, ſe frotter près du feu avec des linges ſecs & chauds, & boire abondamment de l'infuſion tiéde No. 1. Ces ſecours préviennent ſouvent la maladie, qui devient au contraire plus fâcheuſe, ſi l'on cherche à ſe faire ſuer par des choſes échauffantes.

§. 4. *Une troiſieme cauſe ; c'eſt l'eau froide, qu'on boit quand on a fort chaud* : cette cauſe agit comme la précédente ; mais ſes ſuites fâcheuſes ſont ordinairement plus promptes & plus violentes. J'en ai vu les plus terribles exemples ; des eſquinancies, des inflammations de poitrine les plus for-

tes, des coliques, des inflammations du foie ; & de toutes les parties contenues dans le ventre, avec un gonflement prodigieux, des vomissemens, des suppressions d'urine & des angoisses inexprimables. Les meilleurs remédes sont, une ample saignée dès le commencement du mal, une abondance d'eau tiéde, à laquelle on joint une cinquieme partie de lait, ou la tisane N°. 2, ou les laits d'amandes N°. 4, le tout bu tiéde ; des fomentations d'eau tiéde, sur la gorge, la poitrine, le ventre ; des lavemens d'eau tiéde & d'un peu de lait. Dans ce cas, & dans le précédent, un demi-bain tiéde, après la saignée, a quelquefois soulagé très-promptement.

Il est bien étonnant, que les Laboureurs se livrent si souvent à cette mauvaise coutume, dont ils connoissent & évitent le danger, même pour leurs bêtes. Il n'y en a point, qui n'empêche ses chevaux de boire quand ils ont chaud, surtout s'ils doivent se reposer ; il sçait que, s'il les laissoit boire, peut-être ils en creveroient ; mais il ne craint point de s'exposer au même danger. Ce n'est pas, au reste le seul exemple, dans lequel il paroisse faire plus de cas de la santé de ses bêtes que de la sienne.

§. 5. *Une quatrieme cause, qui influe sur tout le monde, mais plus cependant sur l*

laboureur, c'est l'inconstance des tems. Nous passons souvent tout-à-coup plusieurs fois par jour, du chaud au froid, & du froid au chaud. C'est là ce qui rend les maladies catharrales & rhumatismales si fréquentes. La grande précaution qu'on doit avoir, c'est d'être ordinairement un peu plus vêtu que la saison ne l'exige, de prendre les habits d'hiver de bonne heure en Automne, & de ne pas se presser de les quitter au printems. Les ouvriers qui se déshabillent pendant le tems du travail, doivent avoir soin de ne quitter leurs habits, que plus d'une heure après le lever du soleil, & de les remettre le soir en se retirant, ou mieux encore au coucher du soleil. Les variations dans la température de l'air, ou les changemens du chaud au froid & à l'humide, qui sont très-fréquens & subits dans ce pays-ci, doivent faire suivre aux Ouvriers de tout genre, même à ceux qui sont sédentaires, le conseil que l'on donne ici sur les habillemens : cela est encore plus important dans les lieux où des rivieres, des bois, des montagnes entretiendent une humidité considérable, & où les matinées & les soirées sont froides & humides en tout tems. Ceux qui, par négligence, se contentent de les remporter perchés sur leurs outils, s'en trouvent quelquefois très-mal. Il y a des endroits, où

des montagnes, des bois, des eaux ſtagnantes & corrompues entretiennent une humidité, & rendent l'air très-mal ſain; c'eſt là où il eſt plus néceſſaire que par tout ailleurs de ſe couvrir, & de ne ſortir que pendant les heures auxquelles le ſoleil eſt ſur l'horiſon, pour éviter, s'il eſt poſſible, les fiévres d'accès, & autres maladies qui régnent ſans relâche dans de pareilles habitations. Qu'on ſe garde ſurtout de dormir à l'air; cette imprudence eſt mortelle.

§. 6. Ces variations promptes amenent ſouvent des ondées de pluie, & même de pluie froide, au milieu du jour le plus chaud; & l'ouvrier, baigné dans une ſueur chaude, eſt tout-à-coup trempé dans l'eau fraîche; ce qui occaſionne les mêmes maux, que le paſſage prompt du chaud au froid, & exige les mêmes remédes. Si le ſoleil, ou un air chaud revient d'abord, il n'y a pas un grand mal; ſi le froid dure, ſouvent pluſieurs en ſont incommodés.

Un voyageur eſt quelquefois mouillé en route, ſans pouvoir l'empêcher; le mal n'eſt pas fort grand, ſi peu de tems après, il quitte ſes habits: mais j'ai vu des pleuréſies mortelles, pour avoir négligé cette précaution. Quand on a eu le corps ou les jambes mouillés, il n'y a rien de plus utile, que de ſe laver avec de l'eau tiéde, ou du moins de ſe frotter devant le feu avec

des linges ſecs & fort chauds. Quand il n'y a eu que les jambes mouillées un bain tiéde de jambes eſt très-utile. J'ai guéri radicalement des perſonnes ſujettes à avoir des coliques violentes, toutes les fois qu'elles avoient eu les pieds mouillés, en leur donnant ce conſeil. Le bain eſt encore plus efficace, ſi l'on fait fondre dans l'eau un peu de ſavon.

§. 7. *La cinquieme cauſe* à laquelle on ne penſe guères, & qui produit en effet des accidens moins violens, mais qui nuit cependant très-réellement, *c'eſt l'uſage ordinaire, dans preſque tous les Villages, d'avoir les courtines ou fumiers préciſément deſſous les fenêtres* : il s'en exhale continuellement des vapeurs corrompues, qui, à la longue, ne peuvent que nuire & contribuer à produire des maladies putrides. Ceux qui ſont accoutumés à cette odeur, ne s'en apperçoivent plus; mais la cauſe n'en agit pas moins : & ceux qui n'y ſont pas accoutumés, jugent de toute la force de l'impreſſion.

§. 8. Il y a des Villages dans leſquels, après que les courtines ou fumiers ſont enlevés, on conſerve des mares dans la même place. L'effet en eſt encore plus dangereux; parce que cette eau corrompue, qui croupit pendant toutes les chaleurs, laiſſe exhaler ſes vapeurs avec plus de facilité,

& plus abondamment que les fumiers. Etant allé à *Pully le grand* en 1759, à l'occasion d'une fiévre putride epidémique, qui y faisoit des ravages, je sentis en traversant le Village, l'infection de ces mares, & je ne pus pas douter qu'elles ne fussent la principale cause de cette maladie, & d'une semblable, qui y avoit régné cinq ans auparavant; le village est d'ailleurs dans une exposition saine. Il seroit à souhaiter qu'on prevînt ces accidens en renonçant aux mares, ou du moins en les éloignant, ainsi que les fumiers, le plus qu'il est possible, du lieu que l'on habite, & où l'on couche.

§. 9. *L'on peut joindre à cette cause, le peu de soin que le paysan a d'airer sa chambre.* L'on sçait qu'un air trop renfermé, occasionne les fiévres malignes les plus fâcheuses; & le paysan ne respire jamais chez lui, qu'un air de cette espéce. Il y a de très-petites chambres, qui renferment jour & nuit, le pere, la mere, sept ou huit enfans & quelques animaux, qui ne s'ouvrent jamais pendant six mois de l'année, & très-rarement pendant les six autres. J'ai trouvé l'air si mauvais, dans plusieurs de ces chambres, que je suis persuadé, que si ceux qui les habitent n'alloient pas souvent au grand air, ils périroient tous en peu de temps: on y voit presque par-tout de la moisissure qui est un indice de corrup-

tion. Il est aisé de prévenir les maux que cette cause produit, en faisant deux croisées opposées, ou une seule, mais qui se trouve vis-à-vis la porte, & en les ouvrant journellement pour airer la chambre. Cette précaution si simple auroit les plus heureux effets.

§. 10. *Je mets pour sixieme cause l'Yvrognerie*, qui ne produit pas les épidémies, mais qui tue, dans tous les tems & partout. Les misérables qui s'y livrent, sont sujets à de fréquentes inflammations de poitrine, & pleurésies, qui souvent les emportent à la fleur de l'âge : s'ils réchappent quelquefois de ces maladies violentes, ils tombent long-tems avant l'âge de la vieillesse, dans toutes ses infirmités, & surtout dans l'asthme, qui les conduit à l'hydropisie de poitrine. Leurs corps usés par les excès, ne répondent point à l'action des remédes, & les maladies de langueur qui dépendent de cette cause sont presque toujours incurables. Heureusement la société ne perd rien, en perdant ces sujets qui la déshonorent, & dont l'ame abrutie, est en quelque façon, morte long-tems avant leur corps.

§. 11. *Les alimens sont souvent aussi une cause de maladie pour le peuple ;* cela arrive, 1°. *quand les grains mal mûrs, ou recueillis encore humides dans les étés fâcheux, ont ac-*

quis une mauvaiſe qualité : heureuſement cela eſt rare, & l'on peut diminuer le danger par quelques précautions, telles que celles de laver & de ſécher exactement le grain, de mêler un peu de vin à la pâte en la pêtriſſant, de la laiſſer lever un peu plus long-tems, & de faire cuire davantage le pain. 2°. *Les grains les plus beaux & les mieux recueillis s'altérent très-ſouvent dans la maiſon du payſan*, ou parce qu'il ne ſe donne pas les ſoins qu'il devroit ſe donner, ou parce qu'il n'a pas d'endroit propre à les conſerver, même d'un été à l'autre. Il m'eſt très-ſouvent arrivé, en entrant dans quelqu'une de ces maiſons, d'être frappé d'une odeur de grains mal conſervés. Il y a des moyens aiſés & connus de parer à cela avec un peu de ſoin ; mais je n'entrerai là-deſſus dans aucun détail, il ſuffit de faire ſentir, que le grain étant notre principale nourriture, la ſanté ſouffre néceſſairement, quand il n'eſt pas bon. 3°. *Avec de bon grain, on fait ſouvent de mauvais pain, en ne le laiſſant pas aſſez lever, en le cuiſant trop peu, & en le gardant trop long-tems dans des lieux humides.* Tous ces défauts ont des ſuites fâcheuſes, pour tous ceux qui en mangent, mais d'une façon plus marquée chez les enfans & les gens qui ſont malades, ſujets à l'être, ou qui ſont convaleſcens. On a

vu plusieurs fois dans l'Allemagne & dans quelques Provinces de France des maladies épidémiques, accompagnées de symptômes les plus terribles, causées par l'usage du seigle ergoté.

Les tartes ou gâteaux sont un abus du pain, qui est très-nuisible, quand il se répete fréquemment. C'est une pâte presque toujours mal levée, & souvent elle ne l'est point du tout : en outre, cette pâte étant toujours trop peu cuite, grasse & chargée de beure vieux, de beure fondu, de vieux sain-doux, ou de toutes autres choses grasses ou aigres, elle est un des alimens les plus indigestes que l'on ait inventé. Ce sont les femmes & les enfans, à qui ces pâtes conviennent le moins, qui en font le plus d'usage. Les petits enfans surtout, qui vivent quelquefois plusieurs jours de suite de ces tartes, sont la plûpart hors d'état d'en faire parfaitement la digestion : ils contractent un principe d'obstructions dans les viscéres du bas-ventre, & d'épaississement glaireux dans toute la masse des humeurs qui les jette dans plusieurs maladies de langueur, fiévre lente, étisie, noueure, careau, humeurs froides, foiblesse pour le reste de leurs jours, &c. Il n'y a peut-être rien de plus mal sain qu'une pâte mal levée, mal cuite, grasse & rendue aigre par l'addition de fruits.

Les raisons d'économie se joignent aux raisons de santé, pour faire renoncer le paysan à manger des tartes & gâteaux.

Il y a quelques autres causes de maladies, tirées des alimens, mais moins fâcheuses ou moins générales, & dans lesquelles il est impossible d'entrer. Je finirai par cette remarque générale; c'est que l'attention que le paysan a de manger lentement, & de mâcher avec beaucoup de soin, diminue infiniment les dangers de son mauvais régime; & je suis convaincu, que c'est une des plus grandes causes de la santé dont il jouit. Il faut y ajouter l'exercice qu'il prend; le long séjour qu'il fait au grand air, où il passe les trois quarts de sa vie, &, ce qui est aussi un avantage très-considérable, l'heureuse habitude de se coucher de très-bonne heure, & de se lever de grand matin. Il seroit à souhaiter, qu'à tous ces égards, & peut-être à bien d'autres, les gens de la campagne servissent de modéle à ceux des villes.

§. 12. *La mauvaise qualité de l'eau est encore une cause ordinaire des maladies* dans les campagnes. Les eaux sont gâtées par le terrein, dans lequel elles passent & séjournent, comme lorsqu'elles coulent & reposent sur des bancs de coquilles, où elles deviennent nuisibles par le voisinage ou l'égoût des fumiers & des mares.

Lorſque l'on a de l'eau trouble, il ſuffit le plus ſouvent de la laiſſer en repos pour qu'elle s'éclairciſſe en dépoſant ; ſi cela n'arrive pas, ou ſi on a de l'eau limoneuſe, bourbeuſe, il n'y a qu'à la jetter dans un vaiſſeau rempli à moitié de ſable fin, l'y agiter & remuer violemment pendant quelques minutes. Quand l'agitation ſera ceſſée, le ſable en retombant au fond du vaiſſeau, y entraînera les ſaletés que l'eau tenoit ſuſpendues : ou ce qui eſt encore mieux & très-facile, on peut approcher deux tonneaux, dont l'un ſera beaucoup plus élevé que l'autre ; le plus élevé ſera rempli de ſable à moitié, on y mettra l'eau trouble, bourbeuſe, limoneuſe, elle ſe filtrera à travers ce ſable, ſortira claire par une ouverture pratiquée au fond du tonneau, & tombera dans celui qui eſt plus bas, & qui ſervira de réſervoir.

Lorſque l'on a de l'eau ſeleniteuſe, c'eſt ce qu'on nomme ordinairement de l'eau dure, parce que le ſavon s'y fond difficilement, & que les ſemences farineuſes & les légumes y deviennent dures au lieu de s'amollir, il faut expoſer cette eau au ſoleil, ou la faire bouillir, & y mettre quelques légumes ou du pain grillé ou non grillé.

Si on eſt obligé de ſe ſervir d'eau corrompue, on y fera fondre un peu de ſel

marin, on y mêlera du vinaigre, où on y fera cuire quelque plante aromatique.

Il arrive fort ſouvent que les eaux des puits publics ſont infectées par un limon qui eſt au fond, & par des animaux qui y tombent & s'y putréfient. Il faut éviter de boire l'eau de neige auſſi-tôt qu'elle eſt tombée, il paroît que c'eſt cette eau qui cauſe les goîtres aux habitans de quelques montagnes, & des coliques à beaucoup de perſonnes. L'eau étant d'un uſage ſi fréquent, on doit être attentif à en avoir de bonne : la mauvaiſe eſt, après l'air, la cauſe la plus commune des maladies, & celle qui en produit davantage & de plus fâcheuſes, elle cauſe ſouvent des épidémies.

Le fréquent uſage que le peuple fait du vin, des rapés ou de la piquette, de la biere, du cidre, doit faire regarder ces différentes boiſſons comme des cauſes communes des maladies, lorſque ces liqueurs deviennent nuiſibles au corps humain par des qualités qu'elles ont reçues de la nature ou de l'art : mais ſouvent le peuple ne peut les connoître, d'autres fois ſon goût eſt plus fort que ſa raiſon ; ainſi c'eſt à la Police à empêcher la vente du vin, de la biere, du cidre, lorſqu'ils peuvent cauſer des maladies.

§. 13. *L'on ne doit point omettre dans le dénombrement des Cauſes des maladies*

du Peuple, la construction de leurs maisons, dont un grand nombre ſont, ou appuyées contre un terrein élevé, ou un peu creuſées en terre. L'une ou l'autre de ces ſituations les rend humides ; ceux qui les habitent en ſont incommodés, & s'ils ont quelques proviſions, elles ſe gâtent & deviennent une nouvelle ſource de maladies. Le Manœuvre robuſte ne ſent pas d'abord les influences de cette habitation marécageuſe ; mais elles agiſſent à la longue, & j'en ai vu ſurtout les mauvais effets les plus ſenſibles ſur les femmes en couche & les enfans. Il ſeroit fort aiſé de remédier à cet inconvénient, en élevant le ſol de la maiſon de quelques pouces au-deſſus du niveau du voiſinage, par une couche de ſable, de petits cailloux, de brique pilée, de charbon, ou d'autres choſes ſemblables ; & en évitant de bâtir contre un terrein plus élevé. Cet objet mériteroit peut-être l'attention de la police ; & j'exhorte fortement tous ceux qui bâtiſſent à prendre les précautions néceſſaires à cet égard. Une autre attention, qui couteroit encore moins, c'eſt de tourner leur maiſon au midi oriental, c'eſt l'expoſition, toutes choſes d'ailleurs égales, la plus ſalutaire & la plus avantageuſe ; cepenpendant je l'ai vue très-ſouvent négligée, ſans qu'on pût aſſigner la moindre raiſon pour ne l'avoir pas choiſie.

Ces conſeils paroîtront peu importans aux trois quarts du Public. J'avertis qu'ils ſont plus de conſéquence qu'on ne penſe ; & tant de cauſes contribuent à détruire les hommes, qu'il ne faut négliger aucun des moyens qui peuvent contribuer à leur conſervation. Si l'on eſt curieux de connoître les autres cauſes des maladies du peuple, voyez *le Conſervateur, ou Avis ſur les dangers. Paris 1763. in-12. chez Didot le j.*

CHAPITRE II.

Cauſes qui augmentent les Maladies du Peuple. Attentions générales à avoir.

§. 14. LES cauſes, que j'ai détaillées dans le premier chapitre, produiſent les maladies ; & le mauvais régime, que le peuple obſerve, quand il en eſt attaqué, les rend beaucoup plus fâcheuſes, & beaucoup plus ſouvent mortelles.

Le peuple eſt imbu d'un préjugé, qui coute toutes les années la vie à beaucoup de ceux qui ſont attaqués de maladies aiguës, & qui n'ont point de Médecin, c'eſt que toutes les maladies ſe guériſſent par la ſueur, & que, pour procurer la ſueur, il faut prendre beaucoup de choſes chaudes

& échauffantes, se tenir dans un endroit très-chaud, & être excessivement couvert. Ce sont des erreurs funestes à la population de l'état, & l'on ne peut trop inculquer aux gens de la campagne, qu'en cherchant à se faire suer au commencement de la maladie, ils se tuent. J'ai vu des cas dans lesquels les soins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette sueur, avoient procuré la mort du malade, aussi évidemment que si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet. La sueur emmene ce qu'il y a de plus liquide dans le sang ; elle le laisse plus sec, plus épais, plus inflammatoire ; & comme dans toutes les maladies aiguës, excepté un très-petit nombre qui sont très-rares, il est déjà trop épais, la sueur augmente évidemment le mal. Bien loin d'ôter l'eau du sang, l'on doit chercher à lui en donner. Il n'y a point de paysan qui ne dise, quand il a une pleurésie, ou une inflammation de poitrine, que son sang est trop épais, & qu'il ne peut pas circuler. En le voyant dans le vase, il le trouve noir, sec, brûlé, ce sont ses termes : Comment le sens commun ne lui dit-il pas, que bien loin de faire sortir l'eau d'un tel sang par les sueurs, il faut y en ajouter ?

§. 15. Mais, quand il seroit aussi vrai qu'il l'est peu, que la sueur est utile au commencement des maladies, les moyens qu'on

employe pour la procurer, n'en feroient pas moins mortels. Ces moyens sont, 1°. *d'étouffer le malade par la chaleur de l'air & des couvertures.* L'on redouble de soins, pour empêcher qu'il n'entre de l'air frais dans la chambre, où cette précaution & la transpiration du malade font que l'air qui s'y trouve est bientôt extrêmement corrompu; & l'on procure une telle chaleur, par le poids des couvertures, que ces deux causes seules sont capables de produire, dans un homme sain, la fiévre la plus ardente, & une inflammation de poitrine. Plus d'une fois je me suis senti saisi en entrant dans ces chambres, d'une difficulté de respirer, que je dissipois en faisant ouvrir toutes les fenêtres. Les gens instruits devroient se faire un plaisir de faire comprendre au peuple, dans les fréquentes occasions qui s'en présentent, que l'air nous étant plus nécessaire, que l'eau ne l'est au poisson, notre santé souffre nécessairement, dès qu'il cesse d'être pur; & rien ne le corrompt plus promptement, que les vapeurs qui sortent du corps de plusieurs personnes, renfermées dans une petite chambre qu'on n'aire point. Il n'y a qu'à vouloir ouvrir les yeux, pour sentir le danger de cette conduite. Si l'on donne de l'air frais à ces pauvres malades, & qu'on les découvre, on voit sur-le-champ la fiévre, l'oppression, l'angoisse, les rêveries diminuer.

§. 16. *Le second moyen* qu'on employe pour faire suer les malades, *c'est de ne leur donner que des choses chaudes & échauffantes*, & surtout de la thériaque, du vin, du faltran ou des vulnéraires de Suisse (dont la plûpart des herbes ou fleurs sont dangereuses, dès qu'il y a de la fiévre) & du safran, qui est encore plus dangereux. Dans toutes les maladies fiévreuses, il faut rafraîchir & tenir le ventre libre. Tous ces remédes échauffent & resserrent : l'on peut juger quel mauvais effet ils produisent. Un homme bien portant, tomberoit infailliblement dans une fiévre inflammatoire, s'il prenoit la quantité de vin, de thériaque, de faltran, que le paysan prend quelquefois, lorsqu'il est déjà attaqué d'une de ces maladies. Comment pourroit-il n'en pas mourir ? Aussi il en meurt, & quelquefois avec une promptitude étonnante. Malheureusement, chacun peut en voir autour de soi de terribles & fréquens exemples.

§. 17. L'on me dira peut-être, que souvent les maladies se guérissent par la sueur, & que l'expérience doit guider. Je réponds, que la sueur guérit, il est vrai, quelques maladies dès le commencement, comme ces points qu'on appelle fausses pleurésies, quelques douleurs de rhumatisme, quelques fluxions : mais c'est seulement quand ces maladies dépendent d'une transpiration

arrêtée, que la douleur se déclare tout de suite, & que sur-le-champ, avant que la fiévre ait épaissi les humeurs, & enflammé quelque partie, ou qu'il se soit formé quelque engorgement, on donne quelque boisson chaude, comme du saltran & du miel, qui, en rétablissant la transpiration, enleve la cause du mal. Alors même, il faut éviter de produire un trop grand mouvement dans le sang qui empêcheroit plus qu'il n'aideroit la sueur; & la fleur de sureau me paroît préférable au saltran. La sueur est aussi utile dans les maladies, quand à force de boire, on en a détruit les causes: elle sert à entraîner avec elle une partie des humeurs vitiées, après que les plus grossieres ont passé par les selles & par les urines, & à emmener cette quantité d'eau qu'on avoit été obligé de mettte dans le sang, & qui y est devenue superflue. Il est, à cette époque, extrêmement important de ne pas l'empêcher volontairement ou par imprudence; il y auroit souvent autant de danger à le faire, qu'il y en a à vouloir faire suer dans les commencemens; & cette sueur, si on l'arrête, se rejettant sur quelque partie intérieure, produit souvent une nouvelle maladie plus dangereuse que la premiere. Il faut donc être aussi attentif à ne pas arrêter imprudemment la sueur qui vient naturellement à la

fin des maladies, qu'à ne pas l'exciter au commencement : celle-là eſt preſque toujours utile ; celle-ci preſque toujours dangereuſe. D'ailleurs, ſi elle étoit néceſſaire, on s'y prendroit très-mal pour la faire venir, puiſqu'en échauffant ſi fort les malades, on allume une fiévre prodigieuſe, on les met en feu, & la peau reſte extrêmement ſéche. L'eau tiéde eſt le meilleur des ſudorifiques. Si les malades ſuent abondamment, & par un effort de la nature ſeule pendant un ou deux jours, cela leur procure un ſoulagement de quelques heures ; bientôt ces ſueurs finiſſent, on croit alors reconnoître la néceſſité de les exciter de nouveau, pour augmenter le ſoulagement ; on réitere les mêmes remédes, ſans qu'ils rappellent les ſueurs ; on double les doſes, on augmente l'inflammation, le malade meurt dans des angoiſſes horribles, & avec une inflammation générale. L'on attribue ſa mort à ce qu'il n'a pas ſué aſſez, pendant qu'elle dépend réellement de ce qu'il a trop ſué au commencement, & de ce qu'il a pris des remédes ſudorifiques & du vin. Il y a long-tems que les Médecins répétent que le vin eſt mortel dans les fiévres. Je le réitere ; mais je crains fort que ce ne ſoit avec auſſi peu de ſuccès.

§. 18. *L'on augmente encore les ſymptomes & accidens des maladies par les alimens qu'on*

donne trop tôt ou en trop grande quantité, ou de mauvaise nature. La maladie affoiblit nécessairement, & la folle crainte que l'on a que le malade ne meure de foiblesse, porte à lui donner des alimens, qui rendent sa maladie plus grave, ou même le tuent en augmentant la fiévre. Cette crainte que l'on a que le défaut de nourriture ne donne la mort, est absolument chimérique; jamais la foiblesse n'a tué aucun fiévreux. Ils peuvent être plusieurs semaines à l'eau, & être plus forts au bout de ce terme, que si on leur avoit donné de la nourriture, parce que bien loin de les fortifier, elle augmente la maladie, & par là même le malade est plus foible.

§. 19. Dès qu'il y a de la fiévre, l'estomac ne digere plus; tout ce qu'on avale se corrompt, & devient une source de pourriture, qui n'ajoute rien aux forces du malade, mais qui augmente beaucoup celles de la maladie; ainsi, tout ce qu'on prend devient un vrai poison, qui détruit les forces; mille exemples le prouvent. On voit ces pauvres malheureux, qu'on oblige à prendre de la nourriture, perdre leurs forces, & tomber dans l'angoisse & dans les rêveries, à mesure qu'ils avalent.

§. 20. On leur fait du mal, non-seulement par la quantité de la nourriture, mais aussi par sa qualité. On leur fait avaler des

bouillons de viande les plus forts, des œufs, des biſcuits, & de la viande, s'il leur reſte la force de la mâcher. Il faut abſolument que les malades ſuccombent ſous le poids de ces choſes données mal-à-propos. Si l'on donne à un homme ſain de la viande corrompue, des œufs pourris, du bouillon gâté, il eſt attaqué d'accidens très-violens, comme s'il avoit pris du poiſon, & c'en eſt réellement; il a des vomiſſemens, des angoiſſes, une diarrhée horrible, de la fiévre, du délire, des taches petechiales qu'on appelle ſouvent le pourpre. Quand on donne ces alimens en bon état à un fiévreux, la chaleur & les matieres corrompues qui ſont déja dans ſon eſtomac, les ont bien-tôt pourris; & au bout de quelques heures ils produiſent tous les effets dont je viens de parler. Qu'on juge s'ils peuvent convenir.

§. 21. C'eſt une vérité établie par le plus grand Médecin, il y a plus de deux mille ans, & conſtatée par ſes ſucceſſeurs, que tant qu'un malade a de mauvais levains dans l'eſtomac, plus on lui donne d'alimens, plus on l'affoiblit. Ces alimens, gâtés par les matieres infectes qu'ils trouvent, ſont incapables de nourrir, & deviennent un nouveau germe de maladie: auſſi ceux qui ſavent obſerver, remarquent conſtamment, que quand un fiévreux a pris ce qu'on ap-

pelle un bon bouillon, il a plus de fiévre ; & il eſt par-là même plus foible. Donner un bouillon à la viande bien frais, à un homme qui a beaucoup de fiévre ou des matieres corrompues dans l'eſtomac, c'eſt préciſément lui rendre le même ſervice que ſi on lui donnoit deux ou trois heures plûtard un bouillon corrompu.

§. 22. Je dois le dire : ce préjugé mortel, qu'il faut ſoutenir les malades par de la nourriture, eſt encore trop répandu parmi les perſonnes même que leurs talens & leur éducation devroient ſouſtraire à des erreurs auſſi groſſieres que celles-là. Il ſeroit bienheureux pour le genre humain, & le terme de ſes jours ſeroit en général bien plus long, ſi l'on pouvoit lui perſuader cette vérité ſi bien démontrée en Médecine ; c'eſt que les ſeules choſes qui puiſſent fortifier un malade, ſont celles qui peuvent affoiblir la maladie. Mais l'opiniâtreté eſt inſurmontable à cet égard ; elle eſt un ſecond fléau attaché à la maladie, & plus fâcheux qu'elle. De vingt malades qui périſſent dans les campagnes, il y en a ſouvent plus des deux tiers qui auroient guéri, ſi mis ſimplement dans un endroit où ils fuſſent à l'abri des injures de l'air, ils euſſent eu de l'eau fraîche en abondance ; mais les ſoins mal entendus, dont je viens de parler, n'en laiſſen tréchapper preſque aucun.

§. 23.

§. 23. Ce qu'il y a de plus horrible dans cet acharnement à échauffer, dessécher & nourrir les malades, c'est qu'il est totalement opposé à ce que la nature indique. Le feu, l'ardeur dont ils se plaignent, la sécheresse de la peau, des lévres, de la langue, de la gorge, la rougeur des urines, l'ardeur qu'ils ont pour les choses rafraîchissantes, le plaisir, le bien que leur fait l'air frais, sont des signes qui nous crient à haute voix que nous devons les rafraîchir par toutes sortes de moyens. Leur langue sale, qui prouve que l'estomac est dans le même état, leur dégoût, leurs envies de vomir, leur horreur pour les alimens, & sur-tout pour la viande, la puanteur de leur haleine, celle des vents qu'ils rendent par haut & par bas, souvent celle de leurs selles, prouvent que tout leur intérieur est plein de matieres corrompues qui corrompront tous les alimens qu'on y mettra; & que tout ce qu'il y a à faire, c'est de délayer ces matiéres par des torrens de boissons rafraîchissantes, qui les disposent à être évacuées aisément. Je le redis, & je souhaite qu'on y fasse attention; tant qu'on a un goût d'amertume ou de pourriture, qu'on a du dégoût, ou que l'haleine est mauvaise, qu'on a de la chaleur & de la fiévre, que les selles sont puantes & les urines rouges ou peu abondantes, la vian-

de, le bouillon à la viande, les œufs, tout ce dans quoi l'une ou l'autre de ces choſes entrent, la thériaque, le vin pur, toutes les choſes échauffantes, ſont de vrais poiſons.

§. 24. Je paroîtrai peut-être outré au Public, & à quelques Médecins; mais les Médecins éclairés, les vrais Médecins, ceux qui obſervent les effets de chaque choſe, trouveront au contraire que bien loin d'outrer, j'expoſe foiblement leur ſentiment, qui eſt celui de tous les bons Médecins depuis plus de deux mille ans; celui que la raiſon approuve, & que l'expérience confirme tous les jours. Les erreurs que je viens de combattre, coûtent des millions d'hommes à l'Europe.

§. 25. Il ne faut pas omettre que, lors même que le malade a le bonheur de ne pas mourir, malgré tout ce qu'il a fait pour cela, le mal n'eſt pas fini; & les effets des remédes échauffans ſont de lui laiſſer le germe de quelque maladie de langueur, qui ſe fortifiant peu-à-peu, éclate au bout de quelque tems, & lui fait acheter, par de longues ſouffrances, la mort qu'il deſire.

§. 26. *Je dois encore montrer le danger d'une autre pratique; c'eſt de purger un malade, ou de lui donner l'émétique dès les commencemens de la maladie.* L'on fait par-là

des maux infinis. Il y a des cas dans lesquels les évacuans au commencement du mal, conviennent ; ils seront indiqués dans d'autres chapitres : mais tant qu'on ne les connoît pas, il faut établir comme une regle générale, que ces remèdes sont nuisibles à cette époque ; ce qui est vrai le plus souvent, & toujours quand les maladies sont inflammatoires.

§. 27. L'on espere, par leurs secours, enlever les embarras de l'estomac, la cause des envies de vomir, de la mauvaise bouche, de la soif, du mal-aise, & diminuer le levain de la fiévre. L'on se trompe le plus souvent ; parce que les causes de ces accidens ne sont point ordinairement de nature à céder à ces évacuations. La tenacité des ordures qui sont sur la langue, doit nous faire juger de celles qui tapissent l'estomac & les intestins. L'on a beau la laver, la racler, se gargariser ; tout est inutile : ce n'est qu'après avoir fait boire le malade pendant plusieurs jours, & avoir diminué la chaleur, la fiévre, & la viscosité des humeurs, qu'on peut enlever ce sédiment, qui se détache peu-à-peu de lui-même ; le mauvais goût se dissipe, la langue redevient belle, la soif cesse : il en est de même de l'estomac ; aucun secours ne peut le nettoyer dans les commencemens ; mais en donnant beaucoup de remédes délayans

& rafraîchiſſans, il ſe nettoye lui-même; & les envies de vomir, les rapports, l'inquiétude paſſent naturellement & ſans purgatifs.

§. 28. Non-ſeulement on ne fait point de bien par ces remédes, mais on fait un mal très-conſidérable, en appliquant des remédes âcres & irritans, qui augmentent la douleur & l'inflammation; qui attirent les humeurs ſur ces parties, où il y en a déjà trop; qui n'évacuent point la cauſe de la maladie, parce qu'elle n'eſt pas prête à être évacuée, qu'elle n'eſt pas mûre; mais qui évacuent ce qu'il y a de plus liquide dans le ſang qui par-là même reſte plus épais; qui évacuent la partie utile, & laiſſent la nuiſible.

§. 29. L'émétique ſur-tout, donné dans une maladie inflammatoire, & même inconſidérément dans toutes les maladies aiguës, avant que d'avoir diminué les humeurs par la ſaignée, & les avoir délayées par d'abondantes boiſſons, produit les plus grands maux; les inflammations de l'eſtomac, des poulmons, du foie, les ſuffocations, les phrénéſies. Les purgatifs occaſionnent quelquefois une inflammation générale des boyaux, qui conduit à la mort. Il n'y a point de ces cas, dont l'étourderie, l'imprudence & l'ignorance ne m'ayent fait voir quelques exemples. L'effet de ces remédes,

dans ces circonſtances, eſt le même que celui du ſel & du poivre, qu'on mettroit ſur une langue ſéche, enflammée & ſale; pour l'humecter & la nettoyer.

§. 30. Il n'y a perſonne qui, avec du bon ſens, ne ſoit en état de ſentir la vérité de tout ce que j'ai dit dans ce chapitre; & il y auroit de la prudence, pour ceux mêmes qui ne ſentiroient pas la ſolidité de ces avis, à ne pas les braver, & à ne pas les heurter trop hardiment. Il s'agit d'un objet important; & dans une matiere qui leur eſt étrangére, ils doivent, ſans doute, quelque déférence aux avis des gens qui en ont fait l'étude de toute leur vie. Ce n'eſt pas moi que je veux qu'on écoute, ce ſont les plus grands Médecins, dont je ne ſuis dans ce cas que le foible organe. Quel intérêt avons-nous tous à défendre aux malades de manger, de s'étouffer, & de boire des choſes échauffantes qui enflamment, qui augmentent leur fiévre? Quel avantage peut-il nous en revenir, de nous oppoſer au fatal torrent qui les entraîne? Quelle raiſon peut perſuader que des milliers de gens, pleins de génie, de ſçavoir, d'expérience, qui paſſent leur vie au milieu des malades, uniquement occupés à les ſoigner, & à obſerver tout ce qui leur arrive, ſe font illuſion & ſe trompent ſur l'effet des alimens, du régime, des remédes?

Peut-il entrer dans des têtes ſenſées qu'une garde qui conſeille un bouillon, un œuf, un biſcuit, mérite plus d'être crue, qu'un Médecin qui les défend ? Il n'y a rien de plus déſagréable pour celui-ci, que d'être obligé de diſputer continuellement pour ces miſeres, & de craindre toujours que des ſoins mortellement officieux ne détruiſent, par des alimens qui augmentent toutes les cauſes du mal, l'effet de tous les remédes qu'il employe pour les combattre, & enveniment la plaie à meſure qu'il la panſe. Plus on aime un malade, plus on veut le faire manger ; c'eſt l'aſſaſſiner par tendreſſe.

CHAPITRE III.

Ce qu'il faut faire dans les commencemens des maladies aiguës. Régime des Convaleſcens. Diete des maladies aiguës. Moyens de les prévenir.

§. 31. J'AI fait voir les dangers du régime, & des principaux remédes qu'on employe généralement parmi le peuple. Je dois indiquer actuellement ce qu'on peut faire, ſans aucun riſque, dans les maladies aiguës quelconques, & le régime général qui convient à toutes. Ceux qui auront envie

de tirer quelque fruit de ce Traité, doivent faire attention à ce chapitre; parce que dans le reste de l'ouvrage, pour éviter les répétitions, je ne parlerai du régime, que quand la maladie en exigera un différent de celui que je vais détailler; & quand je dirai qu'il faut mettre un malade au régime, cela signifiera qu'il faut le traiter de la façon prescrite dans ce chapitre; l'on fera ce que je vais indiquer relativement à l'air, aux alimens, à la boisson, aux lavemens, excepté quand je prescrirai expressément autre chose, comme d'autres tisanes, ou d'autres lavemens.

Régime pour les maladies commençantes.

§. 32. La plûpart des maladies (j'entens toujours aiguës ou fiévreuses) s'annoncent, souvent quelques semaines, ordinairement quelques jours à l'avance, par des dérangemens dans la santé, comme un leger engourdissement, un peu moins d'agilité, moins d'appétit, un peu de pesanteur d'estomac, plus de facilité à se fatiguer, quelques embarras de tête, un sommeil plus pesant, mais moins tranquille, & qui ne répare pas les forces comme auparavant, moins de gaieté, quelquefois un peu d'embarras dans la poitrine, un pouls moins régulier, une disposition au froid, plus de facilité à suer, quelquefois la cessation des

ſueurs ordinaires. L'on peut à cette époque prévenir ou, au moins, diminuer conſidérablement les maux les plus fâcheux, par des attentions aiſées, que je réduis à quatre.

1°. *Renoncer à tout travail violent; mais continuer cependant un exercice très-doux.*

2°. *Se réduire à très-peu, ou à point d'alimens ſolides; renoncer ſurtout entiérement à la viande, au bouillon, aux œufs & au vin*

3°. *Boire abondamment, c'eſt-à-dire, deux pintes par jour*, par petits verres, de-demi-heure en demi-heure, de la ptiſane (n° 1, ou 2.); & même de l'eau tiede, ſur chaque pinte de laquelle on mettra un demi verre de vinaigre, il n'y a perſonne à qui ce ſecours puiſſe manquer. Si l'on n'avoit pas de vinaigre, on boiroit l'eau tiede pure, & l'on mettroit ſur chaque pinte quinze ou vingt grains de ſel de cuiſine. Ceux qui auroient du miel, feroient très-bien d'en mettre deux ou trois cuillerées dans l'eau. L'on pourroit auſſi employer avec ſuccès une infuſion de fleurs de ſureau ou de tilleul. Le petit lait bien clair, peut également ſervir.

4°. *Prendre des lavemens* d'eau tiede ou celui qui eſt indiqué n° 5. En ſuivant cette méthode, on a ſouvent coupé racine aux maladies les plus graves; & lorſqu'on ne peut pas les empêcher de paroître, au moins

on les rend plus douces, & l'on en diminue beaucoup le danger.

§. 33. Malheureuſement l'on ſuit une méthode toute contraire à celle que nous venons d'expoſer. Quand on ſent des dérangemens de ſanté, l'on ſe borne à ne manger que de la viande, des œuſs, du bouillon; l'on renonce aux légumes & aux fruits, qui ſeroient ſi utiles; & l'on boit, pour ſe fortifier l'eſtomac & chaſſer les vents, du vin ou quelques liqueurs, qui ne fortifient que la fiévre, & ne chaſſent que les reſtes de la ſanté. L'on empêche par-là toutes les évacuations; l'on ne détrempe point les matieres qui occaſionnent la maladie; on ne les rend point propres à être évacuées; au contraire, elles deviennent plus acres & plus difficiles à être emmenées: au lieu que la quantité d'une boiſſon délayante & rafraîchiſſante, détrempe & détache toutes les matieres étrangeres, elle délaie le ſang; & au bout de quelques jours, tout ce qu'il y avoit de nuiſible s'évacue par les ſelles, par les urines, ou par la ſueur.

§. 34. Quand la maladie a fait de plus grands progrès, & que le malade eſt déja ſaiſi par ce froid plus ou moins violent, qui précéde preſque toutes les maladies, & qui eſt ordinairement accompagné d'un accablement total & de douleurs dans tout l'extérieur du corps, il faut, ou le mettre

au lit, s'il ne peut pas rester debout; ou qu'il se tienne tranquillement assis un peu plus couvert que de coutume, & qu'il boive tous les quarts-d'heure un petit verre chaud de la boisson (n°. 1 ou 2); & si elle manque, de quelqu'une de celle dont je viens de parler. § 32.

§. 35. Les malades veulent qu'on les couvre beaucoup pendant le froid; mais il faut être extrêmement attentif à les découvrir dès qu'il diminue, afin que quand la chaleur commence, ils n'aient rien de plus que les couvertures ordinaires; il seroit même à souhaiter qu'ils en eussent moins. Les paysans couchent sur un lit de plume, & sous des couvertures de laine qui sont ordinairement d'un poids immense. La chaleur que donne la plume est très-fâcheuse pour les fiévreux; cependant quand ils y sont accoutumés, on peut tolérer cette coutume pendant une partie de l'année; mais pendant les chaleurs, ou toutes les fois que la fiévre est extrêmement forte, ils doivent coucher sur la paillasse, ils en feront infiniment mieux, & rejetter les couvertures de laine trop épaisses, pour ne se couvrir que de draps, de couvertures de laine moins lourdes, ou même de quelqu'autre chose moins chaude. L'on ne peut croire, que quand l'on en a été témoin, combien l'on soulage le malade en lui ôtant son lit de

plumes ; le mal prend ſur le champ une nouvelle face.

Régime des maladies aiguës.

§. 36. Dès que la chaleur eſt venue, & que la fiévre eſt bien déclarée, l'on doit pourvoir au régime du malade.

1°. *Il faut avoir ſoin que l'air de la chambre ne s'échauffe pas trop ; qu'il y ait le moins de monde, & qu'on y faſſe le moins de bruit poſſible ; que perſonne ne parle au malade ſans néceſſité.* Il n'y a rien qui augmente plus la fiévre & faſſe plus rêver, que la multitude des gens qui ſont dans la chambre, ſurtout auprès du lit du malade, & qui font du bruit ; elles contribuent à la corruption de l'air par leur chaleur & leur tranſpiration, elles en empêchent le renouvellement ; d'ailleurs, la variété des objets qui frappe les ſens du malade, occupent, fatiguent ſon cerveau & ſes ſens. Il faut, quand il a été à la ſelle ou qu'il a uriné, emporter ces excrémens le plutôt poſſible. Il faut néceſſairement ouvrir les fenêtres ſoir & matin, au moins un quart-d'heure chaque fois, & ouvrir en même-tems une porte, afin que l'air ſe renouvelle. Mais, comme il ne faut pas qu'il y ait un courant d'air ſur le malade, on tirera, dans le même-tems, les rideaux de ſon lit ; & s'il n'en a point, on en fait dans le moment, en mettant au tour de lui des chaiſes, avec quelques habits qui le

garantiſſent. Quand la ſaiſon eſt extrêmement rigoureuſe, il ſuffit d'ouvrir quelques minutes chaque fois ; mais en Eté il faut qu'il y ait une fenêtre ouverte jour & nuit. Il eſt auſſi très-utile de brûler du genievre ou autre bois aromatique ; ou bien, on jettera un peu de vinaigre ſur une pelle rouge ; cette fumée corrige la putridité de l'air. Dans les grandes chaleurs, quand l'air de la chambre eſt brûlant, & que le malade en eſt fort incommodé, on peut arroſer de tems en tems le plancher, & mettre dans la chambre quelques groſſes branches de ſaule, ou d'aulne, ou de freſne, qui trempent dans des ſeaux d'eau.

§. 37. 2°. *Par rapport à la nourriture du malade, il ne prendra rien du tout de ſolide ;* mais on peut lui préparer, par tout & en tout tems, la nourriture ſuivante, qui eſt une des plus ſaines, &, ſans contredit, la plus ſimple. Prenez une demi-livre de pain, la groſſeur d'une noiſette de beure, ou même point, & deux pintes d'eau ; faites cuire le tout juſqu'à ce que le pain ſoit preſque entierement défait : on le paſſe, & l'on en donne un demi-ſeptier au malade, de trois en trois, ou de quatre en quatre heures, & même plus rarement, ſi la fiévre étoit extrêmement forte. Ceux qui ont des gruaux, de l'orge, des pois, des feves, de l'aveine, du ris, peuvent en prendre, cuits

de la même façon, avec quelques grains de ſel. On donne, ici, des bouillons de viande : on ne peut trop recommander de les faire legers avec le veau, le poulet; mais il ſeroit encore mieux d'uſer de panades, eaux de gruaux, &c.

§. 38. L'on peut auſſi permettre, au lieu de ces eſpèces de ſoupe, des fruits d'été cruds, & en hiver des pommes cuites, ou des prunes & des ceriſes ſechées que l'on fera cuire. Les gens inſtruits ne ſeront pas ſurpris de voir ordonner les fruits dans les maladies aiguës ; ils en voient les ſuccès tous les jours. Ce conſeil ne révoltera que ceux qui ſont encore trop imbus des anciens préjugés; mais, en réflechiſſant, ils ſentiront que ces fruits, qui deſalterent, rafraîchiſſent, abbattent la fiévre, corrigent la bile corrompue & échauffée, entretiennent la liberté du ventre, font couler les urines, ſont l'aliment le plus convenable pour les fiévreux. Auſſi ils les deſirent ardemment; & j'en ai vu pluſieurs qui ne s'étoient guéris, qu'en mangeant en cachette une grande quantité de ces fruits qu'ils deſiroient ardemment, & qu'on leur refuſoit. Ceux qui ne ſentiront pas ces raiſons, peuvent au moins hazarder un eſſai ſur ma parole; leur propre expérience les convaincra bientôt de l'utilité de cette eſpece d'aliment. L'on peut donc hardiment

donner, dans toutes les fiévres continues, des cerises, des griottes, des fraises, des raisins, des framboises, des mûres; mais il faut que tous ces fruits soient très-mûrs. Les pommes, les poires, les prunes sont moins fondantes, moins remplies de jus, & conviennent moins. Il y a cependant quelques especes de poires, extrêmement aqueuses, qu'on peut employer: Comme les différentes especes de beurré, de bon-chrétien, le doyenné, le S. Germain, la virgouleuse, la royale d'été, la bergamote, l'angleterre, le sucré vert. On peut aussi prendre un peu de jus de prunes bien mûres, avec de l'eau; J'ai vu cette derniere boisson désaltérer un malade, mieux qu'aucune autre. L'attention qu'on doit avoir, c'est de ne pas prendre une grosse quantité de ces alimens médicamenteux à la fois, sans quoi l'estomac seroit surchargé, & le malade souffriroit; mais si l'on en prend souvent & peu, il n'y a rien de plus salutaire. Ceux que leur situation met à même d'avoir des oranges douces ou des citrons, peuvent également en manger les cœurs avec succès; il faut rejetter l'écorce qui échauffe.

§. 39. 3°. *Il faut faire usage d'une boisson qui desaltere, abatte la fiévre, délaie, relâche & aide les évacuations par les selles, les urines & la transpiration.* Toutes celles

dont j'ai parlé, réunissent toutes ces qualités. L'on peut aussi mettre un verre, ou un verre & demi, du jus des fruits dont je viens de parler, dans une pinte d'eau.

§. 40. *Les malades doivent beaucoup boire.* Il seroit à souhaiter qu'ils bussent au moins trois ou quatre pintes par jour, souvent & peu à la fois; c'est-à-dire un verre à chaque quart d'heure. Il ne faut pas que la boisson soit très-chaude, il suffit qu'elle ait perdu le grand froid.

§. 41. 4°. *Si le malade ne va pas tous les jours deux fois à la selle, si les urines ne sont pas abondantes, ou si elles sont rouges, si le malade rêve, si la fiévre est forte, le mal de tête & de reins considérable, le ventre douloureux, les envies de dormir fréquentes, il faut donner un lavement* (N° 5.), au moins une fois par jour. Le peuple n'aime pas ce remede; il n'y en a cependant point de plus utile dans les maladies violentes, surtout dans les cas que je viens d'indiquer; & un lavement soulage ordinairement plus, que si on buvoit sept ou huit fois la même quantité de liqueur. L'usage des lavemens dans les différentes maladies, sera déterminé en parlant de chacune. Mais il ne faut jamais les donner dans le moment où le malade a une sueur qui le soulage.

§. 42. 5°. *Tant que le malade en aura*

la force, il faut qu'il ſe tienne tous les jours hors du lit une heure, & plus s'il peut; mais au moins une demi-heure : cela diminue la fiévre, le mal de tête, les rêveries. Il faut éviter de lever le malade pendant qu'il auroit une ſueur de nature à le ſoulager ; mais ces ſueurs ne viennent jamais que ſur la fin des maladies, & après que le malade a eu beaucoup d'autres évacuations.

§. 43. 6°. *On lui raccommodera ſon lit tous les jours, pendant qu'il ſera levé, & l'on changera les linges, tant du lit que du malade, le plus ſouvent qu'on le pourra.* Un préjugé pernicieux établit une pratique contraire, qui eſt très-dangereuſe. On craint de ſortir le malade du lit, on le laiſſe dans des linges pourris, chargés de corruption, & qui par-là non-ſeulement entretiennent la maladie, mais peuvent même lui donner un caractere de malignité. Je le réitere, rien n'entretient la fiévre & les rêveries, comme de ne point ſortir du lit & de ne point changer de linge ; & j'ai fait ceſſer, par ce double moyen & ſans autre ſecours, des rêveries qui duroient depuis douze jours ſans interruption. L'on dit que le malade eſt trop foible ; c'eſt une mauvaiſe raiſon : il faut qu'un malade ſoit preſque mourant pour ne pas ſoutenir cette opération, qui, lors

même qu'il l'éprouve, pour le moment augmente ſes forces & diminue auſſi-tôt ſes maux. Un avantage que les malades retirent du ſéjour hors du lit, c'eſt que les urines coulent plus abondamment & avec facilité. L'on en voit quelquefois qui n'urinent point du tout, ſi on ne les ſort pas du lit.

Il y a un très grand nombre de maladies aiguës que ce ſeul régime guérit radicalement, & il les adoucit toutes. Si on ne l'emploie pas, les remédes ſont le plus ſouvent inutiles. Il ſeroit à ſouhaiter que le peuple sût que l'on ne peut pas bruſquer les maladies, que chacune doit avoir un certain cours, & que l'uſage des remedes violens qu'il aime à employer, peut bien les abreger en tuant le malade : mais ne guérit jamais plus vîte ; & au contraire il rend la maladie plus fâcheuſe, plus longue, plus opiniâtre, & laiſſe ſouvent des ſuites qui font languir toute ſa vie celui qui a été traité trop tôt avec des remedes violens.

Régime des convaleſcens.

§. 44. Ce n'eſt pas aſſez de bien conduire la maladie, il faut encore ſoigner la convaleſcence, qui eſt toujours un état de foibleſſe, & par-là même de langueur. Le même préjugé qui tue les malades en

les forçant à manger, s'étend ſur la convaleſcence, & la rend fâcheuſe & longue, ou produit des rechûtes quelquefois mortelles, ſouvent des maux chroniques. A meſure que la fiévre diminue, on peut inſenſiblement augmenter la quantité de nourriture; mais tant qu'il en reſte, il convient de s'en tenir aux alimens que j'ai indiqués. Dès qu'elle eſt finie, on peut paſſer à des alimens différens, & prendre un peu de viande blanche, mais il faut qu'elle ſoit tendre, du poiſſon, un peu de bouillon, quelques œufs, du vin avec de l'eau, du pain trempé dans le vin. Ces alimens qui ſont utiles, & ſervent à réparer les forces quand on en uſe modérément, retardent la guériſon dès qu'on en prend un peu trop; parceque l'eſtomac extrêmement affoibli par la maladie & par les remedes, n'eſt capable que d'une très petite digeſtion, & ſi on lui donne au-delà de ſes forces, tout ce qu'on prend ne ſe digere point, mais ſe corrompt. Il ſurvient de fréquens retours de fiévre, un abattement continuel, des maux de tête, un aſſoupiſſement ſans pouvoir dormir, des douleurs & des chaleurs dans les bras & dans les jambes, de l'inquiétude, de la mauvaiſe humeur, des vomiſſemens, des diarrhées, des obſtructions, quelquefois une fiévre lente & des dépôts de pus.

L'on prévient tous ces maux en se contentant de très peu d'alimens, si l'on veut fortifier un convalescent; il faut lui donner peu & des alimens legers & aisés à digerer : ce n'est pas ce qu'on avale qui nourrit, ce n'est que ce qu'on digere. Le convalescent qui avale peu, le digere, est nourri, se fortifie ; celui qui avale beaucoup ne le digere pas, & bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu.

§. 45. L'on peut réduire au petit nombre de regles suivantes ce qu'il y a de plus essentiel à observer pour terminer parfaitement les maladies aiguës, & empêcher qu'elles ne laissent quelque vice dans la santé.

1°. Que les convalescens, comme les malades, prennent très peu d'alimens à la fois, & fréquemment.

2°. Qu'ils ne prennent jamais qu'une sorte d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas trop souvent.

3°. Qu'ils mâchent avec beaucoup de soin tout ce qu'ils prennent de solide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de boisson : la meilleure, pour le général, est de l'eau avec un quart ou un tiers de vin blanc.

5°. Qu'ils se promenent le plus souvent qu'ils pourront à pied, en voiture, à

cheval : ils auront attention, ſurtout les premieres ſorties, de faire leur promenade dans des endroits qui ſoient à l'abri du vent & qui ne ſoient pas humides. Le dernier exercice eſt le plus ſalutaire de tous. Les trois quarts des gens de la campagne ſont à même de ſe procurer cet avantage ſans qu'il leur en coûte rien ; ils ont grand tort de le négliger. Ceux qui voudront en uſer, doivent le faire avant leur plus grand repas, qui doit être celui du milieu du jour, & jamais après. L'exercice pris avant le repas, fortifie les organes de la digeſtion, qui enſuite ſe fait mieux : ſi on le prend après, il la trouble.

6°. Comme ordinairement les convaleſcens ſont moins bien le ſoir, ils doivent rentrer chez eux avant le coucher du ſoleil, & lorſqu'il s'éleve un vent froid ou humide. Il faut qu'à ces heures ils prennent très peu d'alimens : leur ſommeil en ſera plus tranquille, & les réparera mieux.

7°. Ils ne doivent reſter au lit que ſept ou huit heures.

8°. L'enflure des jambes qui ſurvient preſque à tous, n'eſt pas dangereuſe, & ſe diſſipe d'elle-même quand ils ſont ſobres, & qu'ils prennent du mouvement.

9°. Il n'eſt pas néceſſaire qu'ils aillent

tous les jours à la ſelle ; mais il ne faut pas qu'ils ſoient reſſerrés plus de deux ou trois jours ; & ſi cela arrivoit, il faudroit leur donner un lavement le troiſiéme jour, & même plutôt ſi l'on voyoit que la conſtipation leur occaſionnât de la chaleur, des gonflemens, de l'inquiétude, des maux de tête.

10°. S'il leur reſte beaucoup de foibleſſe, ſi l'eſtomac eſt dérangé, s'ils ont de tems en tems un peu de fiévre, ils prendront trois priſes par jour du remede (n°. 14.) qui rétablit les digeſtions, rappelle les forces & chaſſe la fiévre.

11°. Il ne faut pas qu'ils reprennent trop tôt le travail ; cette mauvaiſe coutume empêche journellement pluſieurs payſans de ſe remettre jamais parfaitement bien, & de reprendre leurs premieres forces. Pour n'avoir pas ſu ſe repoſer pendant quelques jours, ils ne redeviendront jamais auſſi robuſtes ouvriers qu'ils l'étoient auparavant, & ce travail précoce leur fera perdre dans la ſuite, chaque ſemaine de leur vie, plus de tems qu'ils n'en ont gagné en travaillant une ſeule fois trop tôt. Je vois tous les jours des laboureurs, des vignerons, des manœuvres languiſſans ; preſque tous datent le commencement de leur langueur depuis quelque maladie aiguë, qui, par le

manque de ménagement dans la convalescence, n'a pas été bien guérie. Un repos de sept ou huit jours de plus leur auroit épargné toutes ces infirmités ; mais c'est ce qu'on a peine à leur faire comprendre. Le peuple, dans ce cas, & dans beaucoup d'autres, ne sçait calculer que pour le jour : & n'étend point ses vues au lendemain ; il ne sçait faire aucun sacrifice à l'avenir ; il en faut cependant pour se le rendre favorable.

CHAPITRE IV.

Inflammation de Poitrine.

§. 45. L'INFLAMMATION de poitrine, ou Péripneumonie, ou Fluxion de poitrine, est une inflammation du poulmon, & plus ordinairement d'un seul de ses côtés. Les signes qui la font connoître sont, un frisson plus ou moins long, pendant lequel le malade est quelquefois fort inquiet & angoissé, symptome essentiel, & qui m'a servi plus d'une fois à distinguer cette maladie à coup sûr, dès son premier moment ; la chaleur qui suit le frisson, & qui, pendant quelques heures, est souvent mêlée de retours de froid ; le pouls est vîte, assez fort, médiocrement plein,

dur, & reglé quand le mal n'eſt pas violent; petit, mol, irrégulier quand la maladie eſt très-grave : un ſentiment légérement douloureux dans l'un des côtés de la poitrine; quelquefois une eſpéce de ſerrement autour du cœur; d'autres fois, des douleurs dans tout le corps, ſurtout le long des reins; de l'oppreſſion, au moins le plus ſouvent, car quelquefois il y en a peu; la néceſſité d'être preſque toujours couché ſur le dos, ne pouvant l'être que très-rarement ſur les côtés; une toux quelquefois ſeche, & alors elle eſt plus douloureuſe, d'autres fois accompagnée de crachats plus ou moins pleins de ſang, ſouvent de ſang pur; une douleur ou au moins une peſanteur de tête; ſouvent des rêveries; preſque toujours le viſage rouge; d'autres fois de la pâleur & un air étonné dès le commencement, ce qui eſt d'un fâcheux préſage; les lévres, la langue, le palais, la peau ſéches; l'haleine chaude, les urines peu abondantes & rouges dans les commencemens, plus abondantes, moins rouges & dépoſant beaucoup de ſédiment dans la ſuite; fréquemment de l'altération; quelquefois des envies de vomir, dans le commencement, qui, en en impoſant à gens peu inſtruits, ont ſouvent porté à donner un émétique, qui eſt mortel, ſurtout à cette époque; une chaleur univerſelle; un redoublement preſque tous

les ſoirs, pendant lequel la toux eſt plus aigre, & les crachats moins abondans. Les meilleurs crachats ſont ceux qui ne ſont ni trop liquides ni trop durs; mais d'une conſiſtance médiocre, reſſemblant à ce qu'on crache ſur la fin d'un rhume, mais plus jaunes, & mêlés d'un peu de ſang, qui diminue peu à peu, & diſparoît ordinairement avant le ſeptieme jour. Quelquefois l'inflammation monte le long de la trachée-artere, & occaſionne au malade une ſuffocation & un ſentiment douloureux, quand il avale, qui lui perſuade qu'il a un mal de gorge.

§. 47. Quand le mal eſt très-violent, ou quand il le devient; le malade ne peut reſpirer qu'aſſis. Le pouls devient très-petit & très-vîte; le viſage devient livide, la langue noire, les yeux s'égarent, le malade a une angoiſſe inexprimable, il s'agite continuellement dans ſon lit; quelquefois un bras eſt dans une eſpece de paralyſie; les rêveries ne le quittent point, il ne peut ni veiller ni dormir; la peau de la poitrine & du col ſe couvrent quelquefois, ſurtout quand l'air eſt étouffé & le mal extrême & violent, de taches livides, plus ou moins conſidérables qu'on doit appeller taches petechiales, & qu'on appelle mal-à-propos dans bien des pays le pourpre: les forces s'épuiſent, la difficulté de reſpirer augmente d'un

d'un moment à l'autre ; le malade tombe dans une léthargie, & meurt bientôt, d'une mort affreuse & assez commune dans les campagnes par l'effet des remedes échauffans, qu'on emploie dans ce cas. L'on a vu l'usage de ces remedes augmenter la maladie à un tel point, que le cœur se fendoit, comme l'ouverture du cadavre l'a prouvé.

§. 48. Si la maladie attaque tout-à-coup & avec violence, si le froid dure plusieurs heures, & s'il est suivi d'une chaleur brulante, si le cerveau s'embarrasse dès le commencement, si le malade a une petite diarrhée avec tenesme, s'il craint le lit, s'il sue trop, ou s'il a la peau extrêmement seche, si son caractere paroît changé, s'il a beaucoup de peine à cracher, la maladie est très-dangereuse.

§. 49. Il faut d'abord mettre le malade au régime, & avoir soin qu'il ne boive jamais trop froid. Sa boisson doit être la tisane d'orge N°. 2, ou celle N°. 7, ou le lait d'amande N°. 4. Les jus d'herbes, qui entrent dans la tisane N°. 7, sont un excellent remede dans ce cas ; parcequ'ils fondent puissamment ce sang épais qui forme l'inflammation.

Pendant que la fiévre est extrêmement violente, que le malade ne crache pas suffisamment, qu'il rêve, qu'il a très-mal à la

tête, ou qu'il crache le ſang pur, il faut donner le lavement N°. 5, trois fois, ou au moins deux fois dans vingt-quatre heures; mais le remede principal, c'eſt la ſaignée. Dès que le froid eſt fini, il faut tirer tout à la fois douze onces de ſang du bras, & même, ſi le malade eſt jeune & robuſte, quatorze ou ſeize. Cette forte ſaignée ſoulage plus, que ſi on tiroit vingt-quatre onces en trois fois.

§. 50. Quand la maladie eſt telle qu'elle eſt décrite §. 46, cette ſaignée ſoulage conſidérablement le malade, pendant quelques heures, mais le mal revient; & pour prévenir cela, il faut, à moins que tout n'aille extrêmement bien, réiterer la ſaignée au bout de quatre heures, & tirer encore douze onces de ſang. Souvent cela ſuffit. Mais ſi au bout de huit ou dix heures, la maladie paroiſſoit ſe ranimer, il faudroit réiterer la ſaignée une troiſieme, & même une quatrieme fois. Mais en employant les autres ſecours néceſſaires, j'ai rarement eu beſoin de cette quatrieme ſaignée, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

S'il y a pluſieurs jours que la maladie dure, quand on commence à la traiter, & ſi la fiévre eſt encore forte, la reſpiration difficile, ſi le malade ne crache pas, ou s'il crache trop de ſang, il faut, ſans s'embarraſſer du jour, faire une ſaignée, fut-ce le dixieme.

§. 51. Le sang dans cette maladie, & dans toutes les autres maladies inflammatoires, est extrêmement épais ; &, presque d'abord qu'on l'a tiré, il se forme dessus, cette peau blanche, coriace, que chacun connoît, & qu'on appelle *croute pleurétique*. L'on regarde comme un bien, lorsque dans chaque saignée, elle devient moins dure & moins épaisse que dans les précédentes ; ce qui est généralement vrai, si en même tems le malade se trouve mieux ; mais si l'on ne faisoit attention qu'au sang seul, on se tromperoit souvent. Il arrive même, que dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette croute ne se forme point ; ce qu'on regarde comme un signe très-dangereux. Il y a d'ailleurs, à cet égard plusieurs bisarreries, qui dépendent des plus petites circonstances : ainsi il ne faut point se fonder uniquement sur cette croute, pour régler les saignées ; &, en général, il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la palette, puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état dans le corps.

§. 52. Quand le malade est dans l'état décrit (§. 47.) non-seulement la saignée ne le soulage point ; mais quelquefois même elle est nuisible, par le prompt affoiblissement dans lequel elle jette ; &, en général, dans ce cas, tous les remedes sont

inutiles ; & c'eſt toujours une très-mauvaiſe marque , dans cette maladie, quand la ſaignée ne ſoulage pas, ou quand il y a des circonſtances qui obligent à la menager.

§. 53. Tous les jours l'on mettra les jambes , une demi-heure , dans un bain d'eau tiede , en enveloppant exactement le malade , afin que le froid n'arrête pas la tranſpiration que le bain favoriſe.

§. 54. De deux en deux heures, il prendra une taſſe de la potion N°. 8 , qui facilite toutes les évacuations , & principalement les crachats.

§. 55. Quand l'oppreſſion eſt conſidérable , & la toux ſeche, l'on fait reſpirer au malade la vapeur de l'eau bouillante , dans laquelle on a mis un peu de vinaigre. Pour cela on s'y prend de deux façons ; ou en mettant ſous le viſage du malade, qui doit être aſſis, un vaſe rempli de cette eau chaude, & en envelopant la tête du malade , & le vaſe avec un linge qui retient la vapeur ; ou en lui tenant devant la bouche , une éponge trempée dans cette même liqueur bouillante. La ſeconde méthode eſt moins efficace , mais elle fatigue moins le malade. Quand le mal eſt très-preſſant , on emploie au lieu d'eau , le vinaigre pur. Souvent cette vapeur a ſauvé des malades , qui paroiſſoient au bord du tombeau ; mais il

faut qu'elle ſoit continuée pendant pluſieurs heures.

§. 56. L'on applique auſſi avec ſuccès, ſur la gorge & ſur la poitrine, les remedes N°. 9.

§. 57. Quand la fiévre eſt extrêmement forte, il faut donner toutes les heures, une cuillerée de la potion N°. 10 ; mais ſans que cela faſſe rien diminuer de la quantité des autres boiſſons qu'on peut prendre immédiatement après, ou auxquelles on peut la mêler.

§. 58. Tant que le mal empire, ou reſte dans le même état, il faut continuer les mêmes ſecours ; mais ſi le troiſieme (ce qui eſt rare), le quatrieme, le cinquieme jour, le mal prend une tournure plus favorable, ſi les redoublemens ſont moins violens, la toux moins forte, les crachats moins ſanglans, la reſpiration plus aiſée, la tête plus dégagée, la langue un peu moins ſeche, les urines moins rouges, & plus abondantes, il ſuffit alors de ſe tenir au régime, & de prendre un lavement tous les ſoirs. Souvent le redoublement du quatrieme jour eſt le plus fort.

§. 59. La maladie acheve de ſe diſſiper par les crachats, & ſouvent par les urines, qui, le ſeptieme, ou le neuvieme, ou le onzieme jour, quelquefois dans les jours intermédiaires, commencent à dépoſer un

ſédiment d'un blanc roux très-abondant, quelquefois un vrai pus. Enſuite il ſurvient des ſueurs, qui alors ſont favorables autant qu'elles étoient nuiſibles au commencement.

§. 60. Quelques heures avant que les évacuations dont je parle viennent, il ſurvient quelquefois différens accidens très-effrayans, comme de l'angoiſſe, des palpitations, de l'irrégularité dans le pouls, plus d'oppreſſion, des mouvemens convulſifs, (c'eſt ce qu'on appelle l'état critique); mais ces accidens ne ſont pas dangereux, ſi on ne fait rien mal-à-propos : ils dépendent de l'humeur purulente qui ſe déplace, circule dans les humeurs, & irrite différentes parties, juſqu'à ce que l'évacuation ait commencé; alors tous les accidens finiſſent, & ordinairement le ſommeil revient. Mais je dois inſiſter ſur la néceſſité de la prudence dans ces circonſtances. Quelquefois c'eſt la foibleſſe, d'autres fois les convulſions, ou quelques autres accidens qui effraient. Si l'on fait, comme il arrive tous les jours, la ſottiſe d'ordonner des remedes particuliers pour ces accidens, comme des cordiaux ſpiritueux, de la thériaque, des confections, du caſtor, de la rue, l'on trouble la nature dans ſes opérations; la criſe ne ſe fait point; la matiere qui devoit s'évacuer, ou par les ſelles, ou

par les urines, ou par la sueur, ne s'évacue point; mais elle se dépose sur quelque partie interne ou externe. Si c'est sur une partie interne, le malade meurt d'abord, ou il se forme une nouvelle maladie plus facheuse, & moins guérissable que la premiere. Si c'est sur l'extérieur du corps, le malheur est moins grand, & il faut, dès qu'on s'en apperçoit, mettre sur cette partie des cataplasmes émolliens, qui l'amenent à maturité, & l'ouvrir dès qu'on le peut.

§. 61. Pour prévenir ces accidens, il faut quand les symptomes effrayans, dont j'ai parlé surviennent, ne rien changer du tout au traitement, excepté qu'on doit donner le lavement émollient N°. 5, & appliquer de deux en deux heures, une flannelle trempée dans l'eau tiede, qui couvre tout le ventre, & fasse presque tout le tour du corps, derriere les reins. L'on peut aussi augmenter un peu la quantité de la boisson, & diminuer celle de la nourriture pendant tout le tems que cet état violent dure.

§. 62. Je n'ai point parlé d'émétique, ni de purgatifs; parcequ'ils sont tout-à-fait contraires dans cette maladie. Les anodins, ou remedes propres à faire dormir, sont aussi généralement mauvais; il y a quelques cas cependant, dans lesquels ils peuvent être utiles; mais ils sont si difficiles à con-

noître, qu'on ne doit jamais se les permettre, quand on n'a pas un Médecin. J'ai vu plusieurs malades, que ces remedes pris mal-à-propos, ont jettés dans une étisie incurable. Lorsque tout a bien été, ordinairement le malade est très-bien le quatorzieme jour; & alors on peut, s'il a appétit, le mettre au régime des convalescens §. 44 & 45. S'il a encore du dégoût, la bouche mauvaise, la tête pesante, on doit le purger avec la potion N°. 11.

§. 63. Il survient quelquefois des saignemens de nez, même après plusieurs saignées, qui sont très-favorables, & soulagent ordinairement beaucoup plus que les saignées. On doit s'attendre à ces saignemens, lorsqu'après les saignées, le malade est mieux à plusieurs égards; mais qu'il lui reste encore un grand mal de tête, avec les yeux vifs & le nez rouge. Il ne faut rien faire pour arrêter ces saignemens; ce qui seroit très-dangereux; ils s'arrêtent d'eux-mêmes. D'autres fois, mais plus rarement, la maladie se dissipe par une diarrhée, legerement douloureuse, de matieres bilieuses.

§. 64. Si les crachats se suppriment tout-à-coup sans qu'il survienne aucune autre évacuation, l'oppression & l'angoisse reviennent d'abord, & le danger est pressant. Si la maladie n'est pas fort avancée, si le malade est robuste, s'il n'a pas été

beaucoup ſaigné, s'il y avoit encore du ſang dans les crachats, ſi le pouls eſt fort ou dur, il faut ſur-le-champ ſaigner du bras, faire reſpirer continuellement la vapeur d'eau chaude & de vinaigre, & faire boire beaucoup de la ptiſane. N°. 2, plus chaude qu'à l'ordinaire. Si les circonſtances ſont oppoſées ; au lieu de la ſaignée, il faut appliquer deux veſicatoires aux jambes, & faire boire beaucoup de la ptiſane N°. 12. Les cauſes qui produiſent le plus ſouvent cette ſuppreſſion des crachats, ſont 1°. un refroidiſſement ſubit ; 2°. l'air trop chaud ; 3°. les remedes trop échauffans ; 4°. les ſueurs trop abondantes ; 5°. un purgatif pris mal à propos ; 6°. quelque paſſion trop vive.

§. 65. Quand on n'a pas ſaigné ſuffiſamment, ou aſſez tôt, quelquefois même, comme je l'ai vu, quand on a ſi fort affoibli le malade, par trop de ſaignées, que les évacuations par les ſelles, les urines, les crachats, la tranſpiration, ne ſe ſont pas bien faites ; quand ces évacuations ont été dérangées par quelqu'autre cauſe, ou que la maladie n'a pas été bien traitée, les vaiſſeaux enflammés ne ſe débarraſſent pas de l'humeur qui les engorge ; & il arrive, dans le poulmon, ce que chacun voit arriver tous les jours ſur

la peau; si une tumeur inflammatoire ne se résout pas, si elle ne se dissipe pas insensiblement, elle devient abcès. Il en est de même du poulmon; si l'inflammation ne se dissipe pas, elle se change en abcès, qu'on appelle *vomique*; & cet abcès, comme ceux qu'on voit à l'extérieur, reste souvent enfermé long-tems dans son sac, sans que ce sac se creve & que le pus s'épanche.

§. 66. Si l'inflammation n'est pas extrêmement profonde dans le poulmon, & qu'elle s'étende jusques à sa surface, c'est-à-dire près des côtes, le sac creve à l'extérieur du poulmon, & le pus se répand dans la cavité de la poitrine, entre le poulmon, les côtes & le diaphragme (c'est cette membrane qui sépare la poitrine du ventre). Quand l'inflammation est plus profonde, alors l'abcès creve dans l'intérieur même du poulmon. Si l'ouverture est petite, de façon qu'il ne puisse sortir que peu de pus à la fois, si la quantité totale du pus n'est pas considérable, si le malade est encore fort, il crache ce pus & se trouve soulagé. Mais si la vomique est considérable, ou si l'ouverture est grande, & qu'il se répande une grande quantité de pus à la fois, ou si le malade est très foible, il meurt dans le moment où la vomique s'ouvre, & cela quelque-

fois lorſqu'on s'y attend le moins. J'ai vu un malade mourir, en portant une cuillerée de ſoupe à ſa bouche; un autre en ſe mouchant. Il n'y avoit aucun ſymptome, qui pût faire croire leur mort plus prochaine dans ce moment que quelques heures auparavant. Le pus ſort ordinairement par la bouche, après la mort; & les cadavres ſont très promptement corrompus.

§. 67. L'on appelle *vomique couverte*, celle qui n'a pas percé; *vomique ouverte* celle qui eſt rompue. Il eſt important de traiter exactement cette matiere, parceque ces vomiques tuent beaucoup de gens dans les campagnes, ſans qu'on ſoupçonne même dequoi ils meurent (1).

§. 68. L'on ne peut ni voir, ni toucher ce qu'il y a dans la poitrine; c'eſt ce qui fait que ſouvent l'on n'a pas connu les vomiques. Les ſignes ſuivans font préſumer

(1) J'en ai eu un exemple, il n'y a que quelques jours chez un Maître d'école de village. Il avoit une vomique couverte, très-conſidérable dans le poulmon gauche, qui étoit la ſuite d'une inflammation de poitrine mal conduite dans les commencemens. Il me parut qu'il ne pouvoit pas vivre vingt-quatre heures; & il mourut en effet dans la nuit, après des angoiſſes inexprimables. J'ai lieu de croire, qu'il mourut quand la vomique creva; il ſortit beaucoup de pus de ſa bouche après ſa mort.

qu'elles ſe forment. Les évacuations qui ſont néceſſaires pour la guériſon n'ont pas eu lieu dans les quatorze premiers jours. Au bout de ces quatorze jours, le malade n'eſt pas guéri, ni même conſidérablement ſoulagé; mais au contraire la fiévre continue d'être aſſez forte, avec un pouls toujours vîte, ordinairement mol & foible, quelquefois cependant aſſez dur, ſouvent ondoyant; la reſpiration eſt encore gênée avec de petits friſſons de tems en tems, un redoublement de fiévre le ſoir, les joues rouges, les lévres ſéches, de l'altération.

L'augmentation de ces mêmes ſymptomes, annonce que le pus eſt tout formé; la toux alors devient plus continue; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelque nourriture; il ne peut ſe coucher que du côté malade; ſouvent il ne peut point ſe coucher du tout, mais il eſt obligé d'être tout le jour aſſis, quelquefois même ſans oſer s'appuyer ſur les reins, crainte d'augmenter la toux & l'oppreſſion; il ne peut point dormir; il a une fiévre continue, & ſouvent des intermittences dans le pouls. Non-ſeulement la fiévre augmente tous les ſoirs; mais la plus petite doſe d'alimens, le plus léger mouvement, un peu de toux, une légere agitation de l'ame, un peu de chaleur dans la cham-

bre, un bouillon un peu trop fort ou un peu trop ſalé, augmentent dans le moment la vîteſſe du pouls. Le malade eſt inquiet, il a des momens d'angoiſſe terribles, accompagnés & ſuivis de ſueurs ſur la poitrine, & ſurtout au viſage. Il ſue pendant la nuit; ſes urines ſont rougeâtres, quelquefois écumeuſes, d'autres fois huileuſes. Il lui monte tout-à-coup des feux au viſage; preſque tous ont ordinairement un goût horrible dans la bouche, les uns de vieux fromage, les autres, d'œufs pourris ou de viande corrompue; ils maigriſſent conſidérablement. Il y en a que rien ne déſaltere; ils ont la langue & la bouche ſéches, la voix foible & rauque, les yeux enfoncés, ſouvent quelque choſe d'un peu égaré dans la vue; ils ont un dégoût général; & s'ils deſirent certains alimens avant que de les voir, ils les rebutent dès qu'on leur offre; les forces ſe perdent.

Outre ces ſymptomes, l'on remarque quelquefois ſur la poitrine, du côté malade, une très-légere enflure, & un changement de couleur preſqu'inſenſible. Si la vomique eſt placée tout-à-fait au bas du poulmon, dans la partie intérieure, c'eſt-à-dire, près du milieu de la poitrine, on peut ſentir, dans quelques ſujets, du gonflement, en preſſant le creux de l'eſtomac, ſurtout quand le malade touſſe.

§. 69. Quand une vomique est formée, tant qu'elle ne se vuide pas, tous les accidens que j'ai détaillés augmentent, & la vomique s'étend; tout le côté du poulmon malade devient quelquefois un sac de pus; le côté sain est comprimé, le malade meurt suffoqué, après des angoisses terribles, avec le poulmon plein de pus, sans en avoir jamais craché.

Il est important, pour éviter ces malheurs, de procurer la rupture de la vomique, dès que l'on est sûr qu'elle existe; & comme il vaut mieux qu'elle se rompe dans le poulmon, parce qu'alors on peut la cracher, que dans la cavité de la poitrine, par les raisons que je détaillerai plus bas, il faut faire en sorte que cette rupture se fasse intérieurement.

§. 70. Les moyens les plus efficaces pour cela, sont 1°. de faire respirer continuellement au malade la vapeur d'eau chaude. 2°. Quand on a, par ce moyen, ramolli la partie du sac de l'abcès, où l'on souhaite que la rupture se fasse, on donne au malade une grande quantité de liquide, & & d'un liquide émollient; comme ptisane d'orge, lait d'amande, bouillon de veau, eau & lait. Par-là on tient l'estomac toujours plein, & la résistance au poulmon, étant considérable de ce côté, les matieres se portent naturellement du côté de la

trachée artere, ou conduit de l'air, parce qu'elles y trouvent moins de résistance. D'ailleurs, cette plénitude de l'estomac contribue à exciter la toux; ce qui est un bien 3o. On cherche à faire tousser le malade, en lui faisant fleurer du vinaigre chaud, ou en injectant, dans la gorge, au moyen d'une petite seringue, telle que les enfans en font partour avec du sureau, un peu d'eau ou de vinaigre. 4o. On le fait crier, lire, rire; tous ces moyens contribuent à faire rompre l'abcès, aussi bien que les suivans. 5°. On lui fait prendre de deux en deux heures une cuillerée à soupe de la potion. N°. 86. 6o. On le met dans une voiture qui le secoue, mais après avoir eu le soin de lui faire prendre beaucoup d'une des boissons que je viens d'indiquer. Les secousses procurent, quelquefois tout-à-coup, cette rupture. (1)

Plusieurs malades ont un évanouissement

---

(1) J'ai vu, il y a quelques années, une servante de campagne, qui, après une inflammation de poitrine, restoit languissante, sans qu'on soupçonnât son mal; s'étant mise sur une charrette, qui alloit chercher du foin, la roue heurta violemment contre un arbre, elle s'évanouit, & au même instant rendit beaucoup de pus. Elle continuoit à en cracher; c'est alors que je fus instruit de son mal, & de ce qui lui étoit arrivé; elle guérit très-bien.

Un Officier qui languissoit depuis quelques mois,

au moment où la vomique s'ouvre. On peut alors leur faire flairer un peu de vinaigre; ce léger secours suffit, si cette ouverture n'a pas les caracteres qui la rendent mortelle, & dans ce cas tout est inutile.

§. 72. Si le malade n'étoit pas trop affoibli avant la rupture de l'abcès, si le pus est blanc, bien conditionné, si la fiévre diminue, si l'angoisse, l'oppression, les sueurs finissent, si la toux est moins violente, si le malade a plus d'aisance dans sa situation, s'il recouvre le sommeil, & l'appétit, si ses forces reviennent, si la quantité des crachats diminue journellement par degrés, si les urines redeviennent meilleures; l'on doit espérer, qu'en employant les secours que je vais prescrire, le malade guérira radicalement.

§. 73. Mais, au contraire, quand les forces sont épuisées avant la rupture, que la matiere est trop claire, brune, verte, jaune, sanglante, puante; que le pouls reste vîte & foible; que l'appétit, les forces, le sommeil ne reviennent pas, l'on ne doit point espérer de guérison, & les meilleurs remedes

fit une chûte, resta évanoui pendant plus d'un quart-d'heure, rendit une quantité de pus, & se trouva dans le moment même extraordinairement soulagé. Je lui ordonnai un régime, & des remédes; il se rétablit parfaitement, & dût peut-être la vie à cet accident.

ſont inutiles. On doit cependant les tenter.

§. 74. Ces remedes ſont les ſuivans: 1°. L'on prend de quatre en quatre heures un peu de crême d'orge ou de ris. 2°. Si la matiere paroît épaiſſe, gluante, qu'elle ait de la peine à ſe détacher, il faut donner de deux en deux heures, une cuillerée à ſoupe de la potion N°. 8, & boire entre deux, de demi-heure en demi-heure, une taſſe de la boiſſon N°. 13. 3°. Quand la matiere n'a pas beſoin de ces remedes pour être évacuée, on ne les emploie pas, mais on continue la même nourriture qu'on mêle avec parties égales de lait, ou à laquelle, ce qui eſt beaucoup plus efficace, on ſubſtitue la même quantité de lait fraîchement tiré d'une bonne vache, qui dans ce cas fait la ſeule nourriture du malade. 4°. On lui donne quatre fois par jour, de deux en deux heures, en commençant de bon matin, une priſe de la poudre N°. 14, délayée dans un peu d'eau, ou réduite en bol avec un peu de ſyrop ou de miel. La boiſſon ordinaire eſt, ou un lait d'amande, ou une ptiſane d'orge, ou de l'eau avec un quart de lait. 5°. Il faut ſe promener tous les jours à cheval, en voiture, en charrette, ſuivant que les forces & les circonſtances le permettent. Mais de tous ces exercices, celui du trot du cheval eſt ſans comparaiſon le plus utile & le plus à la portée de

tout le monde : il faut cependant que le mal ne ſoit pas trop avancé ; car alors tout exercice un peu trop violent pourroit faire du mal.

§. 75. Le peuple, peu inſtruit, ne regarde comme remède, que ce qu'on avale. Il a peu de foi au régime & aux autres ſecours diététiques ; il regardera l'exercice du cheval comme inutile. C'eſt une erreur dangereuſe, dont je voudrois le déſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous ; celui ſans lequel on ne doit point eſpérer de guérir ce mal, quand il eſt grave ; celui qui peut preſque le guérir ſeul ; moyennant qu'on ne prenne point d'alimens contraires ; enfin on l'a regardé, avec raiſon, comme le vrai ſpécifique de cette maladie.

§. 76. Les influences de l'air ſont plus conſidérables dans cette maladie que dans aucune autre ; ainſi l'on doit chercher à le rendre bon dans la chambre du malade. Pour cela il faut l'airer très-ſouvent, la parfumer de tems en tems, mais très-légerement, avec un peu de vinaigre, & y mettre dans la ſaiſon le plus d'herbes, de fleurs, de fruits qu'il ſera poſſible. Si l'on a le malheur d'être dans un air mal-ſain, il y a peu d'eſpoir de guérir, à moins qu'on n'en change.

§. 77. Il y a des malades qui ſe ſont guéris de ces maladies, les uns en ne prenant quoi que ce ſoit que du petit lait de

beure, (de la battue); les autres, des mélons & des concombres, ou des fruits d'été de toute espece. Mais je conseille de s'en tenir à la méthode que je viens d'indiquer, comme la plus sûre.

§. 78. Il suffit que le malade aille à la selle de deux, ou même de trois jours l'un: ainsi il ne faut pas prodiguer les lavemens, ils pourroient occasionner une diarrhée qui seroit très à craindre.

§. 79. Quand le pus diminue, & que le malade se trouve mieux à tous égards, c'est une preuve que la plaie se nettoie & se cicatrise peu à peu. Si la suppuration continue à être abondante, si le pus paroît moins beau, si la fiévre revient tous les soirs, il est à craindre que la plaie, au lieu de se cicatriser, ne dégénere en ulcere; ce qui est très-fâcheux. Le malade tombe alors dans l'étisie confirmée, & meurt au bout de quelques mois.

§. 80. Je ne connois point de meilleur remede, dans ce cas, que la continuation des mêmes §. 74. & sur-tout le cheval. On peut, dans quelques cas, employer les parfums d'eau chaude avec les herbes vulnéraires & un peu d'huile de térébenthine N°. 15. Je les ai vu réussir; mais le plus sûr est de consulter un Médecin, qui examine s'il n'y a point quelque complication qui met obstacle à la guérison.

Si la toux empêche le malade de dormir, on peut lui donner le ſoir deux ou trois cuillerées à ſoupe du reméde N°. 16, dans un verre de lait d'amende ou de ptiſane d'orge.

§. 81. Les mêmes cauſes qui ſuppriment tout-à-coup les crachats dans l'inflammation de poitrine, peuvent auſſi arrêter l'expectoration commencée d'une vomique; alors le malade tombe dans l'oppreſſion, l'angoiſſe, la fiévre, la foibleſſe. Il faut remédier ſur le champ à cet état par la vapeur de l'eau chaude, une cuillerée de la potion N°. 8, toutes les heures une grande quantité de ptiſane N°. 12, & par l'exercice. Dès que l'expectoration revient, la fiévre & les autres accidens ceſſent. J'ai vu cette ſuppreſſion, chez des ſujets robuſtes, occaſionner promptement une inflammation autour de la vomique, qui m'obligeoit à faire une ſaignée, après laquelle le crachement reparoît d'abord.

§. 82. Il arrive ſouvent que la vomique ſe nettoie entierement; les crachats tariſſent preſque tout-à-fait, le malade eſt bien, il ſe croit guéri; mais bien-tôt le mal-aiſe, l'oppreſſion, la toux, la fiévre recommencent, parceque la vomique ſe remplit ou ſe reforme de nouveau; le malade vuide une nouvelle vomique, crache pendant quelques jours, & ſe remet. Au bout de

quelque tems la même ſcene reparoît, & cette alternative de bien & de mal dure ſouvent pendant des mois & des années. Ce cas a lieu quand la vomique ſe nettoie peu-à-peu & que ſes parois ſe rapprochent ſans ſe cicatriſer ; alors il ſuinte inſenſiblement une nouvelle matiere. Pendant quelques jours, le malade n'en eſt point incommodé ; mais dès qu'il y en a une certaine quantité, il eſt mal juſqu'à ce que l'évacuation ſoit faite. L'on voit des gens, avec ce mal, jouir en apparence d'une aſſez bonne ſanté. On peut le regarder comme une eſpece de cautere intérieur qui ſe nettoie de lui-même de tems en tems, chez les uns ſouvent, chez les autres rarement, & avec lequel on peut vivre aſſez long-tems. Quand il a duré un certain tems, il eſt incurable. Dans les commencemens il céde au lait, à l'exercice du cheval, & à l'uſage du reméde N°. 14.

§. 83. L'on ſera ſurpris que je ne parle point, dans le traitement d'un abcès au poulmon, & de l'étiſie ou phtyſie qui en eſt la ſuite, des remédes qu'on appelle *balſamiques*, qu'on emploie ſi fréquemment, comme la térébenthine, le baume de Pérou, celui de la Mecque, l'encens, le maſtic, la myrrhe, le ſtorax, le baume de ſoufre. J'en dirai un mot, parce qu'il eſt autant de mon objet de détruire les préjugés favorables aux mauvais remédes, que d'accré-

diter les bons. Si je n'ai point employé ces remédes, c'est que je suis convaincu que les effets en sont généralement fâcheux dans ces cas; c'est que je vois tous les jours qu'ils font un mal très-réel, qu'ils retardent la guérison, & que souvent ils rendent mortelle une malade très-guérissable. Ils ne se digerent point; ils obstruent les petits vaisseaux du poulmon, qu'il faudroit désobstruer; ils occasionnent évidemment, à moins que la dose ne soit extrêmement petite, de la chaleur & de l'oppression. J'ai vu plusieurs fois, aussi clairement qu'il étoit possible, que des pillules dans lesquelles entroient la myrrhe, la térébenthine & le baume de Pérou, occasionnoient, au bout d'une heure, de l'agitation dans le pouls, de la rougeur, de l'altération & de l'oppression. Enfin l'on pourroit démontrer à toute personne non prévenue, que ces remédes sont réellement nuisibles dans ce cas; & je souhaite ardemment qu'on se désabuse sur leur compte, & qu'ils perdent cette réputation qu'ils ont malheureusement usurpée. Je sçais qu'un grand nombre de très-habiles gens les emploient journellement dans ces maladies; mais ils les quitteront dès qu'ils se donneront la peine d'observer leurs effets, indépendamment de ceux des autres remédes auxquels ils les mêlent, & qui en corrigent le danger. J'ai vu un malade qu'un

Chirurgien avoit voulu guérir d'une étisie, en lui faisant prendre du lard fondu, qui avoit augmenté le mal. Ce conseil paroît absurde, & il l'est : cependant les balsamiques qu'on ordonne ne se digerent peut-être gueres mieux que le lard. La poudre N°. 14 tient tout ce que les balsamiques promettent ; elle n'a aucun de leurs inconvéniens, & elle a toutes les qualités qu'on leur prête ; mais il ne faut pas la donner dans le tems qu'il y a encore inflammation, ou qu'elle survient de nouveau ; & il ne faut mêler aucun autre aliment au lait. L'antihectique de Potier n'a point non plus, dans ces cas, les vertus qu'on lui suppose. Je m'en sers très-souvent dans quelques toux opiniâtres des enfans avec le lait, & alors il est très-utile : mais j'en ai rarement vu des effets sensibles chez les grandes personnes ; & dans ces cas je craindrois qu'il ne fît du mal.

§. 84. Si au lieu de créver intérieurement, la vomique créve extérieurement, le pus s'épanche dans la poitrine. L'on connoît que cela est arrivé par le sentiment du malade, qui s'apperçoit d'un mouvement singulier, accompagné assez ordinairement d'une défaillance ; l'oppression & l'angoisse finissent sur le champ, la fiévre diminue ; la toux continue cependant ordinairement, mais moins violente & sans aucune expec-

toration. L'amandement ne dure pas long-tems, parce que le pus augmentant tous les jours & devenant plus âcre, le poulmon se trouve gêné, irrité, rongé. La difficulté de respirer, la fiévre, la chaleur, la soif, l'insomnie, le dégoût, la maigreur reviennent avec plusieurs autres accidens qu'il est inutile de détailler ici, & sur-tout de fréquentes foiblesses. Le malade doit être au régime, qui retarde le progrès du mal aussi long-tems qu'il est possible; mais il n'y a point de remède, que d'ouvrir la poitrine entre deux côtes, pour évacuer par ce moyen le pus, & arrêter les désordres qu'il occasionne. C'est ce qu'on appelle l'opération de l'Empyeme. Je n'en parlerai pas, parce qu'elle ne doit être faite que par d'habiles gens, & ce n'est pas pour eux que j'écris. J'avertis seulement qu'elle est moins douloureuse qu'effrayante, & que si l'on attend trop long-tems à la faire, elle devient inutile, & le malade meurt misérablement.

§. 85. L'on voit tous les jours que les inflammations extérieures se gangrennent. La même chose arrive au poulmon, quand la fiévre est excessive, l'inflammation naturellement très-violente, ou qu'on l'augmente par des remédes chauds. Une angoisse insoutenable, une très-grande foiblesse, des défaillances fréquentes, le froid des extrémités, une eau livide & puante, qui

qui sort au lieu des crachats, quelquefois des plaques noirâtres sur la poitrine, font connoître ce triste état. J'ai vu dans un cas de cette espece, chez un homme qui avoit été attaqué de cette maladie après une marche forcée à pied, & à qui l'on avoit donné du vin avec des aromates pour le faire suer; j'ai vu, dis-je, l'haleine si horriblement puante, que sa femme eut plusieurs foiblesses en le servant; je ne trouvai plus, quand je le vis, de pouls ni de raison, & je ne lui ordonnai rien. Il mourut une heure après, au commencement du troisiéme jour.

§. 86. L'inflammation peut aussi se durcir, & il se forme alors, ce qu'on appelle un squirrhe; c'est une tumeur fort dure, qui ne fait pas de douleur. On connoît que cela arrive, quand la maladie ne se termine d'aucune des façons dont j'ai parlé; que cependant la fiévre & les autres accidens se dissipent; mais que la respiration reste toujours un peu gênée; que le malade conserve un sentiment incommode dans un des côtés de la poitrine, & qu'il a de tems en tems une toux séche qui augmente après l'exercice & après le repas. Ce mal ne se guérit que bien rarement; mais on voit des gens qui en sont atteints & qui vivent longues années, sans de grands maux. Ils doivent éviter toutes les occasions d'échauffemens

qui pourroient aisément procurer une nouvelle inflammation autour de cette tumeur, & les suites en seroient très-dangereuses.

§. 87. Les remédes les plus propres à détruire ce mal, & dont j'ai vu quelques bons effets, sont le petit lait, N°. 17, & les pilules, N°. 18. L'on prend vingt pilules, & une pinte de petit lait tous les matins pendant long-tems, & l'on respire de tems en tems la vapeur de l'eau chaude.

§. 88. Le poulmon, dans l'état naturel de parfaite santé, touche la membrane qui tapisse l'intérieur de la poitrine, mais il ne lui est pas attaché. Il arrive souvent, après l'inflammation de poitrine, la pleurésie, & dans d'autres cas, que ces deux parties se colent l'une à l'autre, & ne se détachent jamais; mais c'est à peine un mal; on l'ignore même ordinairement, parce que la santé n'en est point dérangée, & l'on ne fait jamais rien pour y remédier. J'ai vu cependant quelques cas dans lesquels cette adhérence nuisoit évidemment.

CHAPITRE V.

De la Pleurésie.

§. 89. LA pleurésie, qu'on reconnoît principalement à ces quatre caracteres; une

fiévre forte, de la peine à respirer, de la toux, & une vive douleur dans l'enceinte de la poitrine; la pleurésie, dis-je, n'est point une maladie différente de la péripneumonie dont je viens de parler; ainsi je n'ai presque rien à en dire de particulier.

§. 90. La cause en est, tout comme de la péripneumonie, une inflammation du poulmon; mais une inflammation peut-être plus extérieure. La seule différence considérable dans les symptômes, c'est que la pleurésie est accompagnée d'une douleur très-vive que l'on sent sous les côtes, & que l'on appelle ordinairement *point*. Cette douleur se fait sentir indifféremment sur toutes les parties de la poitrine, mais plus ordinairement sur les côtes, sous les mammelles, & peut-être plus souvent du côté droit. La douleur redouble quand on tousse & quand on tire l'air, ce que l'on appelle prendre vent; & la crainte de l'augmenter, fait que quelques malades s'empêchant machinalement, autant qu'ils le peuvent, de tousser & de respirer, empirent leur état en arrêtant le sang dans le poulmon, qui bien-tôt en est rempli; l'inflammation de ce viscere devient générale, le sang se porte à la tête, le visage devient livide, le malade suffoque & tombe dans l'état décrit §. 47.

Quelquefois la douleur est si violente, que si la toux est forte en même-tems, &

que les malades ne puissent pas l'arrêter, ils ont des convulsions, comme je l'ai vu plusieurs fois, mais presque toujours chez des femmes qui sont d'ailleurs beaucoup moins sujettes que les hommes à cette maladie & à tous les maux inflammatoires. Je dois avertir ici que si elles en sont attaquées dans le tems de leurs regles, cela ne doit ni empêcher les saignées réitérées, ni rien changer du tout au traitement. On voit par ce que j'ai dit que la pleurésie n'est qu'une inflammation de poitrine, accompagnée d'une vive douleur.

§. 91. Je sçais que quelquefois l'inflammation du poulmon se communique à cette membrane qui tapisse intérieurement la poitrine, & qu'on appelle la pleure, & delà aux muscles ou chairs qui sont sur les côtes; mais cela n'est pas ordinaire.

§. 92. Le printems est la saison qui produit le plus de pleurésies. On en voit aussi beaucoup dans l'été, lorsque les vents d'Est, de Sud, de Sud-est, regnent long-tems; & dans l'hyver lorsque les vents de Nord, d'Est, de Nord-est regnent long-tems, parce que ces vents causent la roideur & la sécheresse des solides du corps & l'épaississement des fluides, ce qui forme l'état inflammatoire, & qu'ils agissent principalement sur la poitrine.

Le mal commence par un frisson ordi-

nairement très-fort, ſuivi de chaleur, de toux, d'oppreſſion; quelquefois d'un ſentiment de reſſerrement dans toute la poitrine, de mal de tête, de rougeur de joues, d'envies de vomir. Le point ne ſe fait pas toujours ſentir d'abord; ſouvent ce n'eſt qu'après pluſieurs heures, quelquefois le ſecond & même le troiſiéme jour. Le malade ſent quelquefois deux points; mais il eſt rare qu'ils ſoient également forts, & le plus léger diſparoit bien-tôt: d'autrefois le point change de place; ce qui eſt un bien, ſi le premier ſe diſſipe parfaitement, un mal s'ils ſubſiſtent tous deux. Le pouls eſt ordinairement très-dur dans cette maladie; mais dans le cas fâcheux des §. 47 & 90, il devient mol & petit. Il paroît ſouvent dès le commencement des crachats tels que dans la fluxion de poitrine; d'autrefois il n'en vient point du tout, c'eſt ce qu'on appelle pleuréſie ſéche, qui n'eſt pas rare. Quelquefois le malade touſſe peu ou point. Il ſe couche ſouvent plus aiſément ſur le côté malade que ſur le ſain. La marche de la maladie eſt la même que dans la maladie précédente. Comment ſeroit-elle différente? Et les moyens de guériſon, les mêmes. Il ſurvient ſouvent des ſaignemens de nez très-conſidérables, & qui ſoulagent beaucoup; mais il en ſurvient quelquefois d'une eſpece de ſang corrompu, quand le malade

eſt très-mal, qui annoncent la mort.

§. 93. Cette maladie eſt fréquemment produite par la boiſſon froide, que l'on prend ayant fort chaud, & alors elle eſt quelquefois ſi violente, qu'on l'a vue tuer le malade en trois heures. Un jeune homme mourut au pied de la fontaine même où il s'étoit déſaltéré. Il n'eſt pas rare que les pleuréſies tuent en trois jours.

Le point diſparoît quelquefois, & le malade ſe plaint moins; mais en même-tems ſon viſage change & devient pâle & triſte, ſes yeux ſe troublent, le pouls s'affoiblit; c'eſt un tranſport de l'humeur au cerveau; ce cas eſt preſque toujours mortel.

Il n'y a point de maladie dans laquelle les ſymptômes critiques ſoient plus violens & plus marqués que dans celle-ci: il eſt bon d'en être averti pour ne pas trop s'effrayer. La guériſon ſurvient ſouvent au moment où l'on attendoit la mort.

§. 94. Cette maladie eſt une des plus fréquentes & des plus meurtrieres, tant par elle-même, que par le mauvais traitement qui eſt d'uſage dans les campagnes. Le préjugé qui veut que toutes les maladies ſe guériſſent par les ſueurs, regle tout le traitement de la pleuréſie; & dès qu'un malade a un point, ſur le champ on met en œuvre tous les remédes chauds. Cette funeſte erreur tue plus de gens que la pou-

dre à canon, & elle eſt d'autant plus fâcheuſe, que la maladie eſt plus violente & qu'ordinairement il n'y a pas un moment à perdre, tout dépendant des premieres heures.

§. 95. Le traitement eſt préciſément le même, à tous égards, que celui de la péripneumonie, parceque, je le répéte, c'eſt la même maladie ; ainſi les ſaignées, les boiſſons émollientes & délayantes, les vapeurs, les lavemens, la potion N°. 8, les cataplaſmes émolliens & les autres topiques N°. 9, ſont les vrais remédes ; peut-être ces derniers ſont-ils encore plus efficaces dans ce cas, & l'on doit en appliquer continuellement ſur l'endroit où le point ſe fait ſentir.

La premiere ſaignée, ſurtout ſi elle eſt conſidérable, diminue preſque toujours le point, & ſouvent le diſſipe entierement ; mais il revient ordinairement au bout de quelques heures, ou dans le même endroit, ou quelquefois ailleurs, changement qui eſt aſſez favorable, ſurtout ſi la douleur qui ſe faiſoit d'abord ſentir ſous la mammelle, ſe jette aux épaules, au dos, à l'omoplate, à la nuque.

Quand la douleur ne diminue point, ou ne diminue que peu ; ou, ſi après avoir diminué, elle revient auſſi violente que la premiere, ſurtout ſi elle revient dans le même endroit, & ſi la violence des autres

ſymptomes dure, il faut réitérer la ſaignée; mais ſi la diminution du point ſubſiſte, s'il ne revient que foiblement, de tems en tems, ou dans les parties dont je viens de parler, ſi la fréquence ou la dureté du pouls & tous les autres ſymptômes ont diminué, on peut quelquefois s'en paſſer. Il eſt cependant plus prudent, dans un ſujet fort & robuſte, de la faire; elle ne peut point faire de mal, & on court de grands riſques en l'omettant. Dans les cas graves, on la réitére fréquemment, à moins qu'on ne trouve quelque obſtacle dans la conſtitution du malade, ou dans ſon âge, ou dans quelques autres circonſtances.

Si dès le commencement, le pouls n'eſt que peu fréquent & peu dur, s'il n'eſt pas fort, ſi le mal de tête & le point ſont ſupportables, ſi la toux n'eſt pas trop violente, s'il n'y a pas d'oppreſſion, & ſi le malade crache, on peut ſe paſſer de la ſaignée.

L'uſage des autres remedes eſt préciſément le même que dans le chapitre précédent, qu'il faut conſulter depuis §. 53 juſqu'au §. *66*.

§. *96*. Quand le mal n'eſt pas fort grave, j'ai guéri ſouvent en peu de jours par une ſeule ſaignée & une grande quantité d'infuſion de fleurs de ſureau préparée comme du thé, à laquelle on ajoutoit du miel. C'eſt dans des cas de cette eſpece qu'on a vu réuſ-

ſir quelquefois le ſaltran, ou les vulneraires de Suiſſe infuſés comme du thé dans de l'eau, avec du miel & même de l'huile; mais la boiſſon précédente que j'indique eſt fort à préférer. La boiſſon qu'on fait avec parties égales d'eau & de vin, & à laquelle on ajoute beaucoup de thériaque, du poivre, de la canelle, &c. tue toutes les années pluſieurs payſans.

§. 97. Dans les pleuréſies ſeches, dans leſquelles le point, la fiévre, le mal de tête ſont très-forts, le pouls très-dur, très-plein, avec une ſechereſſe prodigieuſe de la peau, & de la langue, il faut faire les ſaignées très-près les unes des autres. Elles emportent ſouvent la maladie ſans aucune autre évacuation.

§. 98. La pleuréſie ſe termine, tout comme l'inflammation plus profonde, par quelque évacuation, par un abcès, par la gangrene, ou par un endurciſſement; & elle laiſſe très-fréquemment des adhérences.

La gangrene ſe manifeſte quelquefois dès le troiſieme jour, ſans avoir été précédée par de grandes douleurs. Le cadavre, dans ce cas, noircit ſouvent beaucoup, ſurtout dans le voiſinage du mal; & le peuple ſuperſtitieux attribue la maladie à quelque cauſe ſurnaturelle, ou en tire quelque préſage facheux pour les reſtans. Ce cas eſt un effet tout naturel, tout ſimple, & ne peut

pas être autrement. Le traitement chaud en est la cause la plus ordinaire. Je l'ai vu chez un homme à la fleur de l'âge, qui avoit pris de la thériaque avec de l'eau de cerise, & du saltran au vin.

§. 99. Il se forme des vomiques, mais leur situation leur donne plus de facilité à s'ouvrir en dehors, & de là résulte plus souvent l'empyeme, §. 84. Pour prévenir cet accident, » il est très-bien de placer, dès » le commencement de la maladie, à l'en» droit le plus douloureux, une petite em» plâtre, qui tienne exactement, parceque » si la pleurésie dégénere en abcès, l'amas » du pus se fera de ce côté-là.

» Lors donc que l'on connoîtra qu'il se » forme un abcès, (voyez §. 68.) on ron» gera, par un caustique leger, l'endroit » qu'on aura marqué, & dès qu'il sera ou» vert, on aura soin d'y entretenir la sup» puration. On peut alors avoir un espoir » fondé, que l'amas du pus prendra son » cours par cet endroit où il trouvera moins » de résistance, & qu'il sortira; car l'amas » de matiere s'arrête souvent entre la pleu» re, & les parties qui y sont adhérentes. » Ce conseil est d'un très-grand Médecin, mais il y a bien des cas dans lesquels il ne peut être utile, & il ne doit être employé que par des gens très-éclairés.

Il n'y a à dire, de l'endurcissement ou

ſquirrhe & de l'adhérence, que ce que j'en ai dit §. 86. 87.

§. 100. L'on remarque que quelques perſonnes, qui ont eu une attaque de cette maladie, ont ſouvent des rechûtes, ſurtout les ivrognes. J'en ai vu un qui les comptoit par douzaines. Quelques ſaignées, de tems en tems, pourroient prévenir ces retours fréquens, qui, joints à l'ivrognerie, les rendent languiſſans & ſtupides à la fleur de l'âge. Ils tombent dans une eſpece d'aſthme, & de-là dans l'hydropiſie; triſte fin, digne de leur vie. Ceux qui peuvent s'aſtreindre à quelques ſoins, peuvent auſſi les prévenir ſans ſaignées, par un régime raffraichiſſant, en ſe privant de tems en tems de viande & de vin; en buvant du petit lait, ou d'une des boiſſons N°. 1, 2, 4, & en prenant quelques bains de pied tiedes, ſurtout dans les ſaiſons dans leſquelles ces maux ont accoutumé de revenir.

§. 101. Il y a des remedes très-uſités dans cette maladie parmi le payſan, & vantés même par quelques Médecins; le ſang de bouquetin, & la ſuie dans un œuf, les fientes ou excrémens de cheval, de mulet, de poule, de coq, le poivre & les autres épices & aromates dans de l'eau ou du vin. Je ne nie point, que bien des gens n'aient été guéris après l'uſage de ces remedes; mais il n'en eſt pas moins vrai, qu'ils ſont

dangereux; ainſi il eſt prudent de ne jamais les employer, puiſqu'il y a beaucoup de probabilité qu'ils feront un peu de mal, & une certitude qu'ils ne peuvent point faire de bien. On doit penſer de même du *genipi*, ou abſinthe des Alpes, qui s'eſt auſſi acquis beaucoup de réputation. Il eſt aiſé d'en déterminer l'uſage. Le genipi, eſt puiſſamment amer; il échauffe & fait ſuer. L'on ne doit donc jamais l'employer dans une pleuréſie, tant que les vaiſſeaux ſont pleins, le pouls dur, la fiévre forte, le ſang enflammé. Dans tous ces cas il augmenteroit le mal; mais ſur la fin de la maladie, quand les vaiſſeaux ſont déſemplis, le ſang délayé, la fiévre diminuée, alors on peut s'en ſervir, en ſe ſouvenant toujours qu'il eſt chaud, & qu'il faut l'employer ſobrement.

CHAPITRE VI.

Des maux de gorge & Eſquinancies.

§. 102. LA gorge eſt ſujette à pluſieurs maladies. L'une des plus fréquentes & des plus dangereuſes, c'eſt l'inflammation, qu'on appelle ordinairement Eſquinancie; qui eſt une maladie du même genre que l'inflammation de poitrine, mais dans une

partie différente ; ce qui fait que les symptomes sont fort différens. Ils varient même suivant les différentes parties de la gorge qui sont enflammées.

§. 103. Les symptomes généraux de l'inflammation à la gorge sont, le frisson, la chaleur, la fievre, le mal de tête, les urines rouges, la difficulté, & quelquefois l'impossibilité d'avaler quoi que ce soit. Mais si les parties les plus voisines de la glotte, c'est-à-dire, de l'entrée du canal de la respiration, sont attaquées, il est très-difficile de respirer. Le malade sent de l'angoisse, des suffocations; le mal gagne quelquefois la glotte, la trachée-artere, le poulmon, & la maladie est promptement mortelle.

L'inflammation des autres parties est moins dangereuse, & elle l'est d'autant moins, que le mal est plus extérieur. Quand l'inflammation est générale, & qu'elle occupe toutes ces parties, & de plus, les amigdales, la luette, la base de la langue ; c'est une des maladies les plus dangereuses, & les plus horribles. Le visage est enflé & enflammé ; tout l'intérieur de la gorge l'est également ; le malade n'avale quoi que ce soit ; il respire avec une peine & une angoisse, qui, jointes à l'engorgement du cerveau, le jettent dans une espece de délire furieux ;

la langue enfle & ſort de la bouche ; les narines ſont dilatées pour reſpirer ; tout le col, juſques au-deſſus de la poitrine, eſt exceſſivement gonflé ; le pouls eſt très fréquent & très foible, & ſouvent intermittent ; le malade n'a point de forces, & meurt ordinairement le ſecond ou le troiſiéme jour.

§. 104. Quelquefois le mal quitte les parties intérieures, & ſe jette à l'extérieur ; la peau du col & de la poitrine rougit & devient douloureuſe, & le malade ſe ſent mieux. D'autres fois le mal quitte la gorge, mais c'eſt pour ſe porter au cerveau, ou ſur le poulmon. L'un & l'autre de ces deux derniers cas ſont mortels, quand on n'a pas ſur le champ de très bons ſecours, qui ſont même très ſouvent inutiles.

§. 105. L'eſpéce la plus fréquente eſt celle qui n'attaque que les amigdales & la luette. Le mal commence ordinairement par une des amigdales, qui devient groſſe, rouge, douloureuſe, & ne permet d'avaler qu'avec une très grande peine. Quelquefois le mal ſe borne à un ſeul côté ; mais plus ordinairement il paſſe à la luette, & de-là, à l'autre amigdale. Si le mal n'eſt pas grave, la premiere eſt ordinairement mieux, quand la ſeconde eſt attaquée. Lorſqu'elles le ſont toutes

deux enſemble, la douleur & le malaiſe ſont très-conſidérables, le malade ne peut avaler qu'avec la plus grande peine; & la ſenſibilité eſt ſi grande, que j'ai vu des femmes avoir des convulſions, toutes les fois qu'elles faiſoient effort pour avaler leur ſalive ou quelque autre liquide. L'on eſt même quelquefois pluſieurs heures ſans pouvoir rien prendre; tout le deſſus de la bouche, le fonds du palais, un peu de la baſe de la langue ſont legérement rouges. Pluſieurs malades avalent le liquide plus difficilement que le ſolide, parce que le liquide a beſoin de plus d'action de la part des muſcles pour être dirigé. La ſalive s'avale avec encore plus de peine que les autres liquides; parce qu'elle eſt un peu viſqueuſe, & coule moins aiſément. Cette difficulté à l'avaler, jointe à la quantité qu'il s'en forme, produit ce crachement preſque continuel, qui incommode beaucoup quelques malades; d'autant plus que l'intérieur des joues, toute la langue, & les levres s'écorchent ſouvent. Cela les empêche auſſi de dormir, mais ce n'eſt pas un mal; le ſommeil eſt peu utile dans les maladies fiévreuſes, & j'ai vu ſouvent que ceux qui avoient cru leur gorge preſqu'entiérement guérie le ſoir, y avoient très-mal après quelques heures de ſommeil.

La fiévre, dans cette eſpéce, eſt quelquefois très forte, & le friſſon dure ſouvent pluſieurs heures ; il eſt ſuivi d'une chaleur conſidérable, & d'un violent mal de tête, accompagné quelquefois d'aſſoupiſſement. Il y a ordinairement aſſez de fiévre le ſoir ; mais quelquefois très peu, & même point le matin.

Un leger commencement de mal de gorge précede ſouvent le friſſon ; mais plus ordinairement, il ne ſe manifeſte qu'après, en même tems que la chaleur.

Le col eſt quelquefois un peu enflé, & pluſieurs malades ſe plaignent d'une douleur aſſez vive dans l'oreille, du côté le plus malade ; j'ai rarement vu qu'on en eût dans les deux.

§. 106. Ou l'inflammation ſe diſſipe peu à peu, ou il ſe forme un abſcès dans la partie qui étoit la plus attaquée. Il n'eſt jamais arrivé, au moins je l'ignore, que cette eſpéce bien conduite ſe terminât par la gangrene, ou par le durciſſement ; mais j'ai été témoin, que l'un & l'autre arrivent, quand on veut forcer les ſueurs dans le commencement par des remedes chauds. Il eſt auſſi très rare qu'il ſe faſſe de ces tranſports fâcheux ſur le poulmon, comme dans l'eſpece des §. 103. & 104. Il eſt vrai qu'il n'arrive pas fréquemment

non plus que le mal se jette au-dehors, comme dans la même espéce.

§. 107. Le traitement de l'esquinancie est, aussi bien que celui de toutes les autres maladies inflammatoires, le même que celui de l'inflammation de poitrine.

L'on met d'abord au regime; & dans l'espéce (§. 103) il faut faire quatre ou cinq saignées dans peu d'heures, & quelquefois on est obligé d'y revenir. Quand elle est au dégré le plus considérable, tous les remedes sont le plus souvent inutiles; mais il faut les tenter. L'on doit donner autant qu'il est possible, des boissons N°. 2 & 4. Mais comme souvent la quantité que le malade en peut avaler, est très petite, il faut donner des lavemens N°. 5, de trois en trois heures, & faire mettre trois fois par jour, pendant une demi-heure, les jambes dans l'eau tiéde.

§. 108. Les ventouses scarifiées, appliquées autour du col, après deux ou trois saignées, sont souvent extrêmement utiles. Dans des cas presque désespérés, quand le col est extrêmement gonflé, une ou deux incisions profondes, faites avec un rasoir, sur cette enflure extérieure, ont sauvé le malade.

§. 109. Dans l'espéce décrite (§. 105) il faut très souvent en venir à la saignée; & il

ne faut jamais l'omettre quand on trouve le pouls dur & plein. Il eſt très important de la faire d'abord ; c'eſt le ſeul moyen de prévenir l'abcès, qui ſe forme avec une grande facilité, ſi on la différe ſeulement de quelques heures. Quelquefois il faut la réitérer. Il eſt rarement néceſſaire d'en faire trois. Souvent le mal eſt aſſez léger pour pouvoir guérir ſans ſaignées, moyennant beaucoup de ménagement ; mais ceux qui ne ſont ni maîtres de leurs tems, ni en ſituation d'être ſoignés, doivent, ſans héſiter, faire d'abord une ſaignée, qui emporte ſouvent le mal ; ſurtout, ſi après l'avoir faite, le malade boit beaucoup de la ptiſanne N°. 2.

Il ſuffit, dans cette eſpéce, de prendre un bain de jambes, & un lavement par jour ; on prend l'un le matin, & l'autre le ſoir. Outre les remedes généraux de l'inflammation, on en applique de particuliers ſur le mal, dans l'une & l'autre eſpece. Les meilleurs ſont, 1°. des cataplaſmes émolliens N°. 9. ſur-tout le col. L'on vante beaucoup celui de nids d'hirondelles ; je ne le blâme pas ; mais il eſt certainement moins efficace que tous ceux que j'indique. 2°. Des gargariſmes N°. 19. L'on peut en faire pluſieurs, qui ont à-peu-près les mêmes propriétés, &

la même efficacité. Ceux que j'indique, ſont ceux qui m'ont le mieux réuſſi ; & ils ſont très ſimples. 3°. La vapeur de l'eau chaude, comme dans le §. 55 ; l'on doit réitérer la vapeur, cinq ou ſix fois par jour ; avoir toujours un cataplaſme, & ſe gargariſer très ſouvent.

Il y a des perſonnes, ſans parler des enfans, qui ne ſavent pas ſe gargariſer ; la douleur rend même la choſe difficile. Alors, au lieu de gargariſmes, on peut injecter la même liqueur N°. 19, avec une petite ſeringue. L'injection va bien plus avant que le gargariſme, & elle fait ſouvent cracher une quantité conſidérable de matieres glaireuſes, épaiſſies au fond de la gorge ; ce qui ſoulage ſenſiblement le malade. Il faut les réitérer ſouvent. L'on peut commodément employer à cet uſage, une de ces petites ſeringues de ſureau, que tous les enfans de village ſavent faire.

§. 110. Quand le mal peut ſe guérir ſans ſuppuration ; la fiévre, le mal de tête, la chaleur dans la gorge, la douleur en avalant, commencent à diminuer le quatriéme jour, quelquefois dès le troiſiéme, ſouvent ſeulement le cinquiéme, & alors cette diminution augmente à grands pas ; & au bout de deux, trois ou quatre jours, c'eſt-à-dire le ſixiéme,

le ſeptiéme, le huitiéme le malade eſt très bien. Il y en a cependant quelques-uns, qui conſervent une très legere douleur, ſeulement d'un côté, pendant quatre ou cinq jours, mais ſans fiévre, & ſans mal-aiſe.

§. 111. Quelquefois la fiévre, & ſes accidens diminuent après la ſaignée & les autres remedes, ſans qu'il ſurvienne d'amandement dans la gorge, ni de ſignes de ſuppuration. Dans ces cas, il faut inſiſter principalement ſur les gargariſmes & les vapeurs, & ſi l'on peut avoir un Chirurgien un peu adroit, il faut qu'il faſſe une ſcarification ſur les amigdales malades. Il en ſort une certaine quantité de ſang, & ce remede ſoulage très promptement preſque tous ceux qui l'emploient.

§. 112. Si l'inflammation ne ſe réſout pas, mais qu'il ſe forme un abcès, ce qui arrive preſque toujours ſi l'on a négligé les commencemens du mal; alors les accidens de la fiévre continuent, quoiqu'un peu moins fortement après le quatriéme jour; la gorge reſte rouge, mais cependant d'un rouge un peu moins vif; l'on conſerve une douleur, mais plus ſourde & accompagnée quelquefois de pulſations; d'autres fois il n'y en a point, ce dont il eſt bon d'être averti; le pouls

devient ordinairement un peu plus mol, & le cinquiéme ou le ſixiéme jour, quelquefois plutôt, l'abcès eſt prêt à s'ouvrir; on le connoît par une petite tumeur blanche & molle, qui paroit ordinairement au centre de l'inflammation. L'abcès ſe creve de lui-même, ou s'il ne s'ouvre pas, il faut l'ouvrir; ce qu'on fait en aſſujettiſſant fortement une lancette au bout d'un petit bâton, & l'enveloppant toute, excepté la pointe, de la longueur d'un quart ou d'un tiers de pouce, avec un linge doux, & l'on perce l'abcès avec la pointe de cette lancette. Au moment où l'abcès s'ouvre, la bouche eſt inondée d'un pus d'un goût & d'une odeur inſoutenables. Il faut ſe gargariſer avec le gargariſme déterſif N°. 19. L'on eſt quelquefois ſurpris de la quantité de pus qui ſort de l'abſcès. Il ne s'en forme ordinairement qu'un: j'en ai cependant vu quelquefois deux.

§. 113. Il arrive, & ce cas n'eſt même pas rare, que le pus ne s'amaſſe pas préciſément dans l'endroit où paroiſſoit la forte inflammation, mais dans quelque partie plus cachée; de façon que la difficulté d'avaler revient preſque entiérement, la fiévre diminue, le malade dort. L'on ſe perſuade que l'on eſt guéri, & qu'il ne reſte que les incommodités de la convaleſcence. Quand

on n'eſt pas Médecin ou Chirurgien, il eſt aiſé de ſe tromper ſur cet état. Voici les ſignes qui peuvent faire juger qu'il y a un abcès. Une inquiétude, & un mal-aiſe général, une douleur dans toute la bouche, quelques friſſons de tems en tems, ſouvent des chaleurs vives & paſſageres, un pouls aſſez mou ſans être naturel, un ſentiment d'épaiſſeur & de peſanteur dans la langue, des petits boutons blancs ſur les gencives, ſur l'intérieur des joues, ſur l'intérieur & l'extérieur des lévres, un goût & une odeur déſagréables.

§. 114. Dans ces cas, il faut tenir ſouvent dans la bouche du lait ou de l'eau tiédes recevoir la vapeur d'eau chaude, mettre autour du col des cataplaſmes émolliens ; tous ces ſecours diſpoſent l'abcès à s'ouvrir. Il faut auſſi chercher avec le doigt l'endroit où il eſt ; & alors le Chirurgien peut aiſément l'ouvrir. Il m'eſt arrivé une fois qu'il s'en perça un ſous mon doigt, ſans que je fiſſe aucun effort pour cela. On peut injecter de l'eau tiéde par la bouche, ou par les narines, un peu fortement, cela occaſionne quelquefois une eſpéce de toux, ou des efforts qui le font ouvrir. J'en ai vu s'ouvrir en riant. L'on ne doit au reſte point être inquiet de l'événement. Je ne ſçache point d'exemple, qu'on ſoit mort d'une eſquinancie de cette eſpéce, dès que la ſup-

puration eſt formée, ni peut-être même, dès qu'elle a commencé à ſe former.

§. 115. Les glaires, dont la gorge eſt remplie, & l'inflammation même de cette partie, qui en irritant, produit le même effet que quand on porte le doigt ou quelqu'autre corps au fond de la gorge, font que quelques malades ſe plaignent d'envies continuelles de vomir. Il faut être ſur ſes gardes, & ne pas croire que ce mal de cœur vienne d'embarras d'eſtomac, & exige un émétique; ce ſeroit une grande faute, ſouvent, que d'en donner un; il peut, quand l'inflammation eſt forte, la rendre mortelle, ou l'on eſt obligé de faire une ſaignée pendant qu'il agit pour diminuer ſa violence; & cette imprudence laiſſe ſouvent le malade, lors même qu'il guérit, dans un état de langueur pendant long-tems. Il y a cependant quelques maux de gorge avec fiévre, dans leſquels on peut faire vomir; mais c'eſt quand il n'y a point d'inflammation, ou quand on l'a diſſipée, & qu'il reſte des matieres putrides dans les premieres voies. J'en parlerai.

§. 116. L'on voit ſouvent, dans ce pays, une maladie différente des maux de gorge, dont je viens de parler, mais qui, comme eux, fait qu'on avalle difficilement. On l'appelle en françois les *oreillons*, & aſſez généralement les *ourles*. C'eſt un engorge-

ment des glandes qui servent à fournir la salive, & sur-tout des deux grosses, qui sont entre l'oreille & la machoire, qu'on appelle *parotides*, & des deux qui sont dessous la machoire, qu'on appelle *maxillaires* : elles se gonflent considérablement, & empêchent non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce que les mouvemens sont très-douloureux. Les enfans y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fiévre, il ne faut point de reméde. Il suffit de tenir les parties malades à l'abri du grand air, & d'y appliquer quelque cataplasme, de diminuer beaucoup la quantité de ses alimens, de se priver de viande & de vin, & de faire un usage abondant de quelque liqueur chaude, qui délaie les humeurs & rétablisse la transpiration (1).

§. 117 Il y a eu ici au printems 1761, une quantité étonnante de maux de gorge, de deux espéces. Les uns, dont je ne dirai rien, étoient des maux de gorge ordinaires, tels que je les ai décrits. Sans avoir rien de

(1) Je me guéris de ce mal en 1754, en ne buvant pendant quatre jours, que du thé de melisse, auquel je joignis un quart de lait & très-peu de pain. Le même régime m'a guéri souvent de légers maux de gorge.

particulier,

particulier, ils ont été fréquens parmi les adultes, & ont très-bien guéri par la méthode que j'ai proposée. Les autres, dont je dirai quelque chose, parce qu'ils ont regné dans quelques villages, & qu'ils y ont fait du ravage, attaquoient aussi les adultes, mais sur-tout les enfans, depuis l'âge d'un an, même au-dessous, jusqu'à celui de douze ou treize.

Les premiers symptomes étoient, comme dans les maux ordinaires, le frisson, la chaleur, l'abbattement, le mal de tête, le mal de gorge; mais ce qui les distinguoit des esquinancies inflammatoires, c'étoit les symptomes suivans: 1°. souvent les malades avoient de la toux & un peu d'oppression. 2°. Le pouls étoit plus vîte, mais moins dur & moins fort, qu'il ne l'est ordinairement dans les maux de gorge. 3°. Ils avoient une chaleur âcre, séche, & une grande inquiétude. 4°. Ils crachoient moins qu'on ne crache ordinairement dans le mal de gorge, & avoient la langue très séche. 5°. Quoiqu'ils eussent de la peine à avaler, cependant ce n'est pas ce qui les incommodoit le plus, & ils pouvoient boire suffisamment. 6°. Le gonflement & la rougeur des amigdales, de la luette, & du fond du palais, n'étant que peu considérables, mais les glandes parotides & maxillaires, & sur-tout les premieres, étant extrêmement gonflées & enflammées, la douleur dont ils se plaignoient le plus, étoit cette douleur extérieure. 7°. Quand le mal étoit grave, tout le col se gonfloit; & quelquefois même les vaisseaux qui rapportent le sang du cerveau étant gênés, les malades avoient de l'assoupissement & du délire. 8°. Les redoublemens de la fiévre étoient assez irréguliers. 9°. Les urines n'étoient pas aussi enflammées que dans les autres maux de gorge. 10°. La

faignée & les autres remédes ne les foulageoient pas aussi promptement, & le mal étoit plus long. 11°. Il ne venoit pas à suppuration, comme les aures espéces, mais quelquefois les amigdales s'ulcéroient. 12°. Presque tous les enfans, & un très-grand nombre d'adultes poussoient, ou dès le premier jour, ou seulement les jours suivans, jusqu'au sixieme, une ébullition qui, chez quelques-uns ressembloit assez à la rougeole, mais d'une couleur moins vive, & sans aucune élévation. Elle commençoit au visage, ensuite aux bras, de-là elle passoit aux jambes, aux cuisses, au corps, & se retiroit peu-à-peu, au bout de 2 ou 3 jours, dans le même ordre qu'elle avoit observé en poussant. D'autres, en très-petit nombre (je n'en ai vu que cinq), éprouvoient tous des accidens plus graves, avant l'éruption, & poussoient le vrai pourpre ou milliaire blanc. 13°. Quand ces ébullitions avoient paru, ils se trouvoient ordinairement mieux. La derniere duroit quatre, cinq, ou six jours, & se terminoit souvent par des sueurs. Ceux qui ne les ont pas eues, & c'est le cas de plusieurs adultes, n'ont pu se guérir que par des sueurs abondantes sur la fin : car au commencement elles étoient inutiles, & même nuisibles. 14°. J'ai vu quelques personnes, chez lesquelles le mal de gorge s'est dissipé entiérement, sans qu'il eût rien poussé, & sans suer ; mais qui restoient dans une inquiétude & dans une angoisse très-fortes, avec un pouls vîte & petit. Je leur ordonnois une boisson sudorifique : alors l'éruption, ou les sueurs venant, elles se trouvoient bien. 15° Soit que les malades aient eu l'ébullition ou qu'ils ne l'aient pas eue, tous ont perdu la premiere peau ou épiderme par grandes écailles, dans tout le corps ; tant ce venin qui devoit s'évacuer par la peau, avoit d'âcreté. 16°. Un grand nombre éprouvoient un changement singulier dans la voix, différent de celui des maux de gorge ordinaires ; l'intérieur des narines étoit

extrêmement ſec. 17°. L'on a eu plus de peine à ſe remettre qu'après les maux de gorge ordinaires ; & ſi l'on ſe négligeoit dans la convaleſcence, ſurtout ſi l'on s'expoſoit trop tôt au froid, il ſurvenoit une rechute, ou différens accidens, tels que de l'oppreſſion, un gonflement de ventre, différentes enflures, de la langueur, du dégoût, des écoulemens derriere les oreilles, de la toux, de l'enrouement. 18°. J'ai été appellé pour des enfans, & même quelques jeunes gens, qui, au bout de quelques ſemaines étoient tombés dans une enflure générale de tout le corps, avec une forte oppreſſion, & une diminution conſidérable dans les urines, qui étoient rouges & troubles ; ils étoient auſſi dans un état ſingulier d'indifférence pour tout. Je les ai tous guéris avec des véſicatoires, & la poudre N°. 25. Ce reméde commençoit par les faire vomir ; il ſurvenoit enſuite des urines, & ſurtout des ſueurs abondantes qui les guériſſoient. Deux ſeuls, d'un mauvais tempérament, & un peu rachitiques ou noués, après avoir été rétablis pendant quelques jours, ſont retombés, & ont péri.

§. 118. Chez les adultes, j'ai employé la ſaignée & les rafraîchiſſans, tant qu'il paroiſſoit de l'inflammation ; enſuite il falloit évacuer les premieres voies, & après cela faire ſuer doucement. Les poudres N°. 25, ont ſouvent produit, avec un grand ſuccès, l'un & l'autre effet. Dans d'autres cas, j'ai employé l'ipécacuana N°. 35.

Dans quelques ſujets, il n'y avoit pas de ſymptomes inflammatoires, & le mal dépendoit uniquement d'embarras putrides dans les premieres voies ; quelques malades même rendoient des vers ; alors je n'ai point fait de ſaignées, mais le reméde vomitif produiſoit, dans le commencement, un excellent effet, & tous les ſymptomes diminuoient ſenſiblement ; la ſueur ſurvenoit naturellement, & le malade guériſſoit au bout de quelques jours.

§. 119. Il y a eu quelques endroits, dans lesquels il n'y avoit aucun caractere d'inflammation, & où il ne falloit point de saignée; celles que l'on faisoit réussissoient mal.

Je n'ai point fait saigner d'enfans. Les vesicatoires, après l'évacuation des premieres voies, & beaucoup de délayans, étoient leurs remédes. Une simple infusion de sureau & de tilleul a fait beaucoup de bien à ceux qui en ont bu abondamment.

§. 120. Je sais qu'il est mort dans quelques villages un grand nombre de malades, avec une enflure de cou prodigieuse. Il en est aussi mort quelques-uns en ville; entr'autres une fille de vingt ans, qui n'avoit pris que des sudorifiques chauds, & du vin rouge, & qui mourut dès le quatrieme jour, avec des suffocations violentes, & perdant beaucoup de sang par le nez. Du grand nombre que j'ai vu, il n'en est mort que deux. L'un étoit une petite fille de dix mois; elle avoit eu l'ébullition qui rentra tout-à-coup. Ce fut alors qu'on m'appella. Il s'étoit fait un dépôt sur la poitrine; rien ne put la sauver. L'autre étoit un garçon robuste, de dix-sept à dix-huit ans, chez lequel la maladie s'annonça d'abord assez violemment. Elle se calma cependant; & la fiévre étant presque entiérement finie, les sueurs qui commençoient à venir, l'auroient guéri; mais il ne voulut jamais les soutenir, & se mettoit à chaque instant nud. Il se fit tout-à-coup un dépôt sur le poulmon, qui l'emporta trente heures après. Je n'ai jamais vu mourir avec une peau aussi séche. Le vomitif chez lui n'avoit fait que peu d'effet, & avoit procuré une diarrhée. Sa mauvaise façon de se conduire paroît avoir été la cause de sa mort. C'est un exemple.

§. 121. Je me suis étendu sur cette maladie, parce qu'il pourroit arriver qu'elle se repandît dans d'autres endroits; & il est utile qu'on soit prévenu de ses caracteres, & du traitement, qui a autant

de rapport avec celui des fiévres putrides, dont je parlerai plus bas, qu'avec celui des maladies inflammatoires, dont j'ai parlé. Dans quelques personnes, le mal de gorge a été un symptome de fiévre putride, plutôt que la maladie principale.

Je réserve d'autres détails intéressans sur cette maladie pour la seconde Edition de mon Traité des Fiévres; & celui qui a donné à Paris la premiere Edition de cet Avis au Peuple, a très-bien remarqué qu'elle a beaucoup de rapport avec le mal de gorge gangreneux, qui a été épidémique depuis vingt ans dans plusieurs endroits de l'Europe, & a été connue en France & en Angleterre, sous le nom de mal de gorge malin, ulcéré ou gangreneux: Huxham qui l'a si bien décrite, la regarde comme une fiévre maligne & pestilentielle.

§. 122. Les maux de gorge sont, pour bien des personnes, une maladie habituelle, qui revient toutes les années, & même plus souvent. On les prévient par les mêmes moyens que j'ai indiqués §. 100, pour prévenir les pleurésies habituelles; & en garantissant du froid le cou & la tête pendant le jour, & sur-tout la nuit.

CHAPITRE VII.

Des Rhumes.

§. 123. IL regne plusieurs préjugés sur les rhumes, qui tous peuvent avoir des conséquences facheuses. Le premier c'est qu'un

rhume n'eſt jamais dangereux. Cette erreur coûte tous les jours la vie à pluſieurs perſonnes.

L'on ne meurt effectivement pas d'un rhume, tant qu'il n'eſt que rhume; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine, qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peſte*, répondit un très-habile Médecin, qui avoit beaucoup vu, à un de ſes amis qui lui diſoit, je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.

Un ſecond préjugé; c'eſt que les rhumes ne veulent point de remedes, & que plus on en fait, plus ils durent. Cela peut être vrai, vu la mauvaiſe façon dont on les traite; mais c'eſt un principe faux en ſoi. Les rhumes ont leurs remedes tout comme les autres maux, & ſe guériſſent avec plus ou moins de facilité, ſuivant qu'ils ſont mieux ou moins bien conduits.

§. 124. Une troiſieme erreur; c'eſt que, non-ſeulement on ne les regarde pas comme dangereux, mais on les croit même ſalutaires. Il vaut mieux, ſans doute, avoir un rhume, qu'une maladie plus facheuſe; mais il vaudroit beaucoup mieux n'en avoir aucune. Tout ce qu'on peut raiſonnablement dire; c'eſt que quand une tranſpiration arrêtée devient cauſe de maladie, il eſt heureux qu'elle produiſe un rhume, plutôt que

quelque maladie très-grave, comme il arrive ſouvent; mais il ſeroit à préférer, que ni la cauſe, ni l'effet, n'euſſent exiſté. Un rhume prouve toujours un dérangement dans les fonctions de notre corps, une cauſe de maladie; il eſt une maladie réelle, qui, quand elle eſt violente, porte une atteinte ſenſible à toute la machine. Les rhumes affoibliſſent conſidérablement la poitrine; & la ſanté en eſt tôt ou tard altérée. Les perſonnes ſouvent enrhumées ne ſont jamais robuſtes, & tombent ſouvent dans la langueur, & la facilité à s'enrhumer eſt une preuve de la facilité avec laquelle la tranſpiration ſe dérange, & le poulmon s'engorge, ce qui eſt toujours dangereux.

§. 125. L'on conviendra de la fauſſeté de ces préjugés, en examinant la nature des rhumes, qui ne ſont autre choſe que les maladies que je viens de décrire dans les trois derniers chapitres; mais dans un dégré fort leger.

Un rhume eſt véritablement preſque toujours, une maladie inflammatoire; c'eſt une legere inflammation du poulmon, ou de la gorge, ou d'une membrane qui garnit intérieurement les narines & l'intérieur de quelques cavités qui ſe trouvent dans les os de la joue & du front; cavités, qui toutes communiquent avec le nez; de façon que quand l'inflammation a attaqué une partie

de cette membrane, elle ſe communique aiſément aux autres.

§. 126. Il eſt preſque inutile de décrire les ſymptomes du rhume ; il ſuffira de faire remarquer 1°. Que la principale cauſe des rhumes eſt la même que celle qui produit le plus ordinairement les maladies dont j'ai parlé ; c'eſt-à-dire, la tranſpiration arrêtée, & un ſang un peu enflammé. 2°. Que quand ces maladies regnent, il y a en même-tems beaucoup de rhumes. 3°. Que les ſymptômes qui annoncent un rhume violent, reſſemblent beaucoup à ceux qui précédent ces maladies. L'on a rarement des gros rhumes ſans friſſon & ſans fiévre, quelquefois même elle dure pluſieurs jours. L'on touſſe, la toux reſte ſeche pendant quelque tems, enſuite il vient des crachats qui diminuent la toux, & l'oppreſſion. C'eſt alors qu'on peut dire que le rhume eſt mûr. L'on a ſouvent de legers points, mais paſſagers, & un peu de mal de gorge. Quand les narines ſont le ſiége du mal, ce qu'on appelle fort mal-à-propos *rhume de cerveau*, on a ſouvent un mal de tête très-violent qui dépend quelquefois de l'irritation de la membrane qui tapiſſe les cavités de l'os du front, ou *Sinus maxillaires*. L'on ne mouche, dans les commencemens, qu'une eau fort claire, & fort âcre ; enſuite, à meſure que l'inflammation diminue, elle s'épaiſſit, & l'on

mouche une matiere ſemblable à celle qu'on crache. L'on perd ordinairement l'odorat, le gout, l'appétit.

§. 127. Les rhumes n'ont point de durée fixe. Ceux de cerveau durent ordinairement très-peu de jours; ceux de poitrine ſont plus longs. Il y en a cependant beaucoup qui ſe diſſipent au bout de quatre à cinq jours. S'ils durent trop long-tems, ils nuiſent; 1°. parceque la toux violente dérange toute la machine, & ſurtout qu'elle porte le ſang à la tête. 2°. En privant du ſommeil, qui eſt preſque toujours diminué par un rhume. 3°. En ôtant l'appétit, & en troublant la digeſtion; ce qui affoiblit néceſſairement. 4°. En affoibliſſant le poulmon même, par les ſecouſſes continuelles qu'il reçoit; de façon que, peu à peu, toutes les humeurs s'y jettant, comme ſur la partie la plus foible, il reſte une toux continuelle; il eſt toujours ſurchargé d'humeurs, qui, s'y épaiſſiſſant, gênent la reſpiration, oppreſſent & donnent une fiévre lente; le corps ne ſe nourrit pas; le malade tombe dans la foibleſſe, le dépériſſement, l'inſomnie, l'angoiſſe, & meurt ſouvent aſſez promptement. 5°. La fiévre qui accompagne preſque toujours les gros rhumes, uſe le corps.

§. 128. Puiſque le rhume eſt une maladie de la même eſpece que les eſquinancies,

les peripneumonies, les inflammations de poitrine, le traitement doit être de la même espece. Si le rhume est fort, il faut faire une saignée au bras, ce qui l'abrege beaucoup; & elle est nécessaire toutes les fois que le malade est sanguin, qu'il a une forte toux, & un grand mal de tête. L'on doit faire un usage abondant des boissons N°. 1, 2, 4. Il est utile de prendre tous les soirs, des bains de pied en se couchant. En un mot, si l'*on met le malade au régime*, on le guérit très-promptement.

§. 129. Mais souvent le mal est si leger, qu'on ne croit pas devoir y faire des remedes; & sans remede, on guérit aisément, en se privant pendant quelques jours de viande, d'œufs, de bouillon, de vin, de tout ce qui est acre, gras ou pesant; en vivant de pain, de légume, de fruit & d'eau, & surtout en soupant peu ou point, & en buvant, si l'on est altéré, une simple tisane d'orge, ou une infusion de sureau, à laquelle on peut joindre un quart ou un tiers de lait. Les bains de pied tiedes, & la poudre N°. 20, contribuent à faire dormir. L'on peut aussi, sans danger, prendre quelques tasses d'infusion de fleurs de coquelicot ou pavot rouge, faite comme du thé.

§. 130. Quand il n'y a plus de fiévre, de chaleur, ni d'inflammation; que le malade a été à la diete pendant quelques jours,

& qu'il s'est bien délayé ; si la toux & l'insomnie continuent, on peut donner le soir une pilule de stirax, ou une prise de thériaque, avec un peu d'infusion de fleurs de sureau, en sortant d'un bain de pied tiede ; alors ces remedes, en calmant la toux, & en rétablissant la transpiration, guérissent souvent dans une nuit : mais j'en ai vu de mauvais effets, quand on les donnoit trop tôt, & il faut toujours, quand on les prend, n'avoir que très-peu soupé, & que le soupé soit digéré.

§. 131. Il y a un très-grand nombre de remedes vantés pour les rhumes, des tisanes de pommes, de réglisse, de figues, de raisins secs, de bourache, de lierre terrestre, de veronique, d'hysope, d'orties, &c. Je ne veux rien leur ôter de leur prix : elles peuvent toutes avoir été utiles ; mais malheureusement, ceux qui en ont vû réussir une dans un cas, la croient la plus excellente de toutes; & c'est là une erreur dangereuse, parceque ce n'est point sur un seul cas qu'on doit décider ; c'est à ceux qui en voient journellement un grand nombre ; & qui observent attentivement l'effet des différens remedes, à juger de ceux qui conviennent le plus généralement ; & ce sont ceux que j'ai indiqués. Je sais qu'un thé de queues de cerises, qui est une boisson assez agréable, a guéri un rhume fort invétéré.

§. 132. Dans les rhumes de cerveau, la vapeur de l'eau chaude toute ſimple, ou dans laquelle on a mis des fleurs de ſureau, ou quelques autres herbes un peu aromatiques, procurent ordinairement un ſoulagement très-prompt. Elle fait auſſi du bien dans les rhumes de poitrine (*voyez* §. 55.) L'on étoit fort dans l'uſage d'employer le blanc de baleine; mais c'eſt une huile très-indigeſte; & les huiles ne conviennent que très-rarement dans les rhumes. D'ailleurs le blanc de baleine eſt preſque toujours rance; ainſi il vaut mieux le bannir; j'en ai vu ſouvent de mauvais effets, & rarement de bons.

§. 133. Ceux qui ne diminuent point la quantité des alimens, & qui boivent de grandes quantités d'eau chaude, ruinent leur ſanté. Il ne font plus de digeſtion, la toux devient ſtomachale, ſans ceſſer d'être pectorale; & ils courent riſque de tomber dans l'état décrit §. 127, No. 4. Les eaux-de-vie brûlées, les vins aromatiſés, font les plus grands maux pris dans les commencemens, & l'on feroit mieux de n'en jamais prendre. Si l'on en a vu quelques bons effets, ce n'eſt que ſur la fin, quand la maladie étoit entretenue uniquement par la foibleſſe des organes. Dans ce cas, il faut quitter les relachans, prendre tous les jours quelques priſes de la poudre No, 14, avec

un peu de vin, & ſi les humeurs paroiſſoient ſe jetter trop ſur le poulmon, appliquer des véſicatoires au gras des jambes.

§. 134. Les liqueurs conviennent ſi peu, que ſouvent une très-petite quantité ranime un rhume qui finiſſoit. il y a même des perſonnes qui n'en boivent jamais ſans s'enrhumer, & cela n'eſt point étonnant. Elles occaſionnent une très-légére inflammation de poitrine, qui eſt un rhume.

Il ne faut pas, dans cette maladie, s'expoſer ſans néceſſité à un grand froid; mais il faut également ſe garantir de trop de chaleur. Ceux qui s'enferment dans des chambres fort chaudes, ne guériſſent point: & comment y guérir ? ces chambres, indépendamment du danger qu'on court en les quittant, enrhument comme les liqueurs, en produiſant une légere inflammation de poitrine.

§. 135. Les perſonnes ſujettes aux fréquens rhumes, celles qu'on appelle fluxionnaires, catharreuſes, croyent devoir ſe tenir fort chaudement. C'eſt un erreur qui achève de ruiner leur ſanté. Cette diſpoſition au rhume vient de deux cauſes; ou de ce que la tranſpiration ſe dérange aiſément; ou quelquefois de la foibleſſe de l'eſtomac; ou de celle du poulmon, qui demandent des remédes particuliers. Quand le mal vient de ce que la tranſpiration ſe dérange

aisément, plus on se tient au chaud, plus on se fait suer, & plus le mal augmente. Cet air continuellement tiéde, affoiblit tout le corps, & sur-tout le poulmon; les humeurs y trouvant moins de résistance, s'y jettent toujours plus. La peau sans cesse baignée par une petite sueur, se relâche, s'amollit, devient incapable de faire ses fonctions; la plus petite cause arrête alors toute transpiration, & il naît une foule de maux de langueurs. Alors ces malades redoublent de précaution, pour se préserver de l'air froid; & tous leurs soins sont autant de moyens efficaces pour rendre leur santé plus foible, & cela d'autant plus sûrement, que la crainte de l'air assujettit nécessairement à une vie sédentaire qui augmente tous leurs maux, auxquels les boissons chaudes, dont ils font usage, mettent le comble. Ils n'ont qu'un moyen de guérir; c'est de se familiariser avec l'air, de fuir les chambres chaudes, de diminuer peu à peu leurs vêtemens, de coucher au froid, de ne rien manger & de ne rien boire qui ne soit froid, les boissons même à la glace leur sont salutaires; de prendre beaucoup d'exercice; & enfin si le mal est invétéré, de faire usage pendant longtems de la poudre No. 14, & des bains froids. Cette méthode réussit aussi très-bien pour ceux chez qui le mal dépend primitive-

ment, d'une foiblesse d'estomac ou de poulmon, & au bout d'un certain tems ces trois causes se réunissent toujours.

Quelques personnes qui étoient sujettes depuis plusieurs années à être enrhumées tout l'hiver, & qui pendant cette saison ne sortoient point, & buvoient tiéde, ont profité l'hiver dernier 1761 & 1762 des conseils que je donne ici ; elles se sont promenées tous les jours ; ont toujours bu froid, & par-là ont évité entiérement les rhumes, & se sont très-bien portées.

§. 136. L'on est dans l'usage, plus, il est vrai, à la ville qu'à la campagne, de tenir souvent à la bouche différentes tablettes, pâtes, &c. Je n'exclus point cet usage ; mais il n'y a rien d'aussi efficace que le jus de réglisse, & moyennant qu'on le prenne à dose suffisante, il procure un vrai soulagement. J'en ai pris moi-même une once & demie dans un jour, & j'en ressentis les bons effets d'une façon marquée.

CHAPITRE VIII.

Des maux de Dents.

§. 137. LEs maux de dents qui sont quelquefois si longs & si violens, qu'ils occasionnent des insomnies opiniâtres, beaucoup

de fiévre, des rêveries, des inflammations; des abcès, des ulceres, des caries, des convulsions, des syncopes, dépendent de trois causes principales. 1°. De la carie des dents. 2°. De l'inflammation du nerf des dents, ou de la membrane qui les enveloppe, ce qui entraîne celle de la gencive. 3°. D'une humeur catharrale, froide, qui se jette sur ces parties.

§. 138. Dans le premier cas, la carie ayant mis le nerf à nud, l'air, les alimens, les boissons, l'humeur même de la carie l'irritent, & cette irritation produit des douleurs plus ou moins violentes. Tout ce qui augmente le mouvement du sang, comme l'exercice, la chaleur, les alimens peut produire le même effet.

Quand la dent est extrêmement gâtée, il n'y a point de remède que de l'arracher, sans quoi les douleurs continuent, l'haleine devient puante, la gencive se perd, les autres dents, & souvent même la machoire se carient: d'ailleurs elle empêche l'usage des dents voisines, qui se couvrent de tartre, & périssent. Quand le mal est moins considérable, on peut quelquefois en arrêter les progrès en brûlant la dent avec un fer chaud, ou en la plombant si elle en est susceptible. L'on se sert très-souvent de différentes liqueurs, & même d'eau forte & d'esprit de vitriol; mais ces remédes

ſont extrêmement dangereux & doivent être bannis. Si l'on craint les opérations, que je viens d'indiquer, on peut ſe ſervir d'eſſence de gérofle, dans laquelle on trempe un coton qu'on applique ſur la carie, ce qui ſoulage ſouvent pour aſſez long-tems. L'on emploie auſſi une teinture d'opium appliquée de la même façon. On peut mêler ces deux remédes enſemble à doſes égales. J'ai réuſſi pluſieurs fois avec la liqueur minérale anodine d'Hoffman; elle paroît pendant quelques inſtans augmenter la douleur, mais le ſoulagement vient ordinairement après qu'on a craché quelquefois. Un gargariſme fait avec l'argentine bouillie dans de l'eau, ſoulage ſouvent les douleurs qui viennent de carie, & pluſieurs perſonnes dans ce cas ſe ſont bien trouvées d'en faire un uſage habituel. Ce reméde ne peut point nuire; il eſt même utile pour les gencives. D'autres ſe ſoulagent en ſe frottant tout le viſage avec du miel.

§. 139. La ſeconde cauſe, c'eſt l'inflammation du nerf dans l'intérieur, ou de la membrane à l'extérieur de la dent; on la connoît par le tempérament, l'âge, le genre de vie du malade. Ceux qui ſont jeunes, ſanguins, qui s'échauffent beaucoup, ou par le travail, ou par les alimens & les boiſſons, ou par les veilles, ou par d'autres excès, ceux qui étoient accoutumés à

quelques hémorragies, ou naturelles, ou artificielles, & qui ne les ont plus, y ſont très-expoſés. La douleur vient ordinairement promptement, & ſouvent après quelque cauſe d'échauffement. Le pouls eſt fort & plein, le viſage aſſez rouge, la bouche extrêmement chaude, l'on a ſouvent beaucoup de fiévre & un violent mal de tête, la gencive s'enflamme, ſe gonfle, & quelquefois il s'y forme un abcès, d'autrefois il arrive que l'humeur ſe jette à l'extérieur, la joue enfle, & la douleur diminue. Quand la joue enfle, mais ſans que la douleur diminue, c'eſt alors une augmentation, & non pas un changement de mal.

§. 140. Dans cette eſpece, il faut employer le traitement des maladies inflammatoires, & recourir à la ſaignée, qui ordinairement ſoulage ſur-le-champ ſi on la fait d'aſſez bonne heure. Après la ſaignée, on emploie le régime rafraîchiſſant, les bains de pied, les lavemens; on ſe gargariſe avec l'eau d'orge, l'eau & le lait; on applique ſur la joue des cataplaſmes émolliens. S'il ſurvient un abcès, on le fait mûrir en tenant preſque continuellement dans la bouche du lait chaud, ou des figues cuites dans du lait; & dès qu'il paroît mûr, on le fait ouvrir, ce qui eſt aiſé & point douloureux. Quelquefois le mal, quoiqu'il dépende de cette cauſe, n'eſt pas ſi vio-

ſent; mais il dure fort long-tems, & revient dès qu'on s'eſt échauffé, dès qu'on eſt au lit, dès qu'on prend quelque mets échauffant, quelque liqueur, du vin, du caffé. Il faut dans ces cas faire une ſaignée, ſans laquelle les autres remédes ſont inutiles, & prendre quelques ſoirs de ſuite des bains de pied tiedes, & une priſe de la poudre N°. 20. La privation totale de vin & celle de viande, ſurtout le ſoir, ont guéri pluſieurs perſonnes qui avoient des maux de dents très-opiniâtres. Tous les remédes chauds dans cette eſpece ſont pernicieux, & ſouvent l'opium, la thériaque, les pilules de ſtyrax, bien loin de produire l'effet qu'on en attend, ont empiré les douleurs.

§. 141. Quand le mal dépend d'une tranſpiration arrêtée ou d'une humeur catharrale froide, qui ſe jette ſur les mêmes parties, il eſt ordinairement, quoiqu'auſſi douloureux, accompagné de ſymptômes moins violens. Le pouls n'eſt ni fort, ni plein, ni fréquent, la bouche eſt moins chaude, il y a moins d'enflure. Dans ce cas il faut purger avec la poudre N°. 21, ce qui guérit quelquefois radicalement des maux très-invétérés. Enſuite on peut faire uſage de la tiſane des bois N°. 22; elle a guéri des maux de dents qui avoient réſiſté à d'autres cures pendant pluſieurs années;

mais elle feroit pernicieufe dans l'autre efpece §. 139. Les veficatoires à la nuque ou ailleurs, il n'importe pas trop où, ont fait fouvent un très-bon effet, en détournant l'humeur & en rétabliffant la tranfpiration. Enfin l'on peut employer avec le plus grand fuccès dans cette efpece, furtout après la purgation, les pilules de ftyrax, l'opium, la thériaque. Les remédes âcres, comme le tabac maché, la racine de piretre en faifant faliver, évacuent une partie de l'humeur qui caufe la maladie & diminuent la douleur. La fumée de tabac guérit auffi quelquefois dans cette efpece, foit en faifant cracher, foit parce qu'elle a quelque chofe d'anodin qui participe des vertus de l'opium.

§. 142. Il y a des maux de dents qui font produits par une férofité ou pituite âcre, ou feulement trop abondante qui fe jette fur ces parties; & comme cette caufe eft fouvent l'effet d'une foibleffe d'eftomac, il arrive tous les jours qu'on voit des perfonnes dont le mal augmente à mefure qu'elles prennent des rafraîchiffans. L'augmentation du mal fait qu'elles doublent la dofe du remède, & les douleurs croiffent à proportion. Il faut néceffairement quitter cette méthode, & employer les remédes ftomachiques & propres à rétablir la tranfpiration. La poudre N°. 14 a produit fouvent d'excellens effets, quand je l'ai ordonnée

dans ces cas : & elle ne manque jamais d'emporter très-promptement les maux de dents, qui reviennent périodiquement à certains jours & à certaines heures. J'ai guéri quelques personnes en leur conseillant l'usage du vin, dont elles ne buvoient point.

§. 143. Outre les maux de dents qui dépendent des trois causes principales que j'ai indiquées, & qui sont les plus fréquens : il y en a de très-longs & de très-cruels, qui sont occasionnés par une âcreté générale de la masse du sang, & qui ne se guérissent que par les remédes propres à corriger cette âcreté. Quand elle est de nature scorbutique, le raifort sauvage, (la poivrée), le cresson, le beccabunga, (la fava), l'oseille, l'alleluya la détruisent. Si elle est d'une nature différente, elle demande d'autres remédes ; mais le plan de cet ouvrage ne permet point d'entrer dans ces détails. Comme le mal est long, il donne le tems d'aller consulter.

La goutte & le rhumatisme se jettent quelquefois sur les dents, & occasionnent les douleurs les plus cruelles, qu'il faut traiter comme les maladies dont elles dépendent.

§. 144. L'on comprend par ce qu'on vient de dire, ce que c'est que cette bisarrerie imaginaire qu'on attribue aux maux de dents, parce qu'un

remède qui a soulagé l'un, n'a pas soulagé l'autre. Cela vient de ce que ces remèdes sont toujours ordonnés sans connoissance de cause, qu'on ne fait point attention à la nature du mal, qu'on traite une douleur de carie comme une douleur d'inflammation, celle-ci comme une douleur de fluxion froide, & cette derniere comme une douleur causée par l'âcreté scorbutique ; ainsi il n'est point étonnant que l'on échoue. Les Médecins eux-mêmes ne donnent peut-être pas toujours assez d'attention à la nature du mal, & lorsqu'ils la connoissent, ils se bornent trop à des remédes foibles & incapables de produire l'effet nécessaire. Si le mal est de nature inflammatoire, rien ne peut le guérir que la saignée.

Il en est des maux de dents comme de tous les autres, ils dépendent de plusieurs causes, & si l'on ne combat pas cette cause par les remédes qui leur conviennent, bien loin de guérir, l'on augmente le mal.

J'ai guéri de violens maux de dents de la machoire inférieure, en appliquant une emplâtre composée de farine, de blanc d'œuf, d'eau-de-vie & de mastic, à l'angle de cette machoire, dans l'endroit où l'on sent battre l'artere. J'ai aussi soulagé des maux de tête extrêmement violens, en appliquant le même emplâtre sur l'artere des tempes.

CHAPITRE IX.

De l'Apoplexie.

§. 145. TOUT le monde connoît l'apoplexie, qui est une perte subite de tous les sens, & de tous les mouvemens volontai-

res, pendant laquelle le pouls se conserve, & la respiration est gênée.

Je m'étendrai peu sur cette maladie, qui n'est pas fréquente dans les campagnes, & dont j'ai parlé fort au long dans une lettre à M. de HALLER, qui vient de paroître.

§. 146. L'on en distingue ordinairement deux especes; l'apoplexie sanguine, & l'apoplexie séreuse. Elles dépendent l'une & l'autre, de ce que les vaisseaux du cerveau s'engorgent, & qu'alors ils empêchent les fonctions des nerfs. Toute la différence qu'il y a entre l'une & l'autre, c'est que la premiere a lieu chez les personnes qui sont fortes, robustes, qui ont un vrai sang, pesant, épais, inflammatoire, & qui en ont beaucoup: c'est alors une vraie maladie inflammatoire. L'autre attaque les personnes moins robustes, dont le sang est plus aqueux, plutôt visqueux que dense ou épais, dont les vaisseaux sont lâches, qui ont beaucoup d'humeurs.

§. 147. Quand la premiere est à son plus haut degré, c'est ce qu'on appelle coup de sang, ou apoplexie foudroyante, elle tue dans la minute. Ce cas n'est pas susceptible de remède. Quand le mal est moins violent, & qu'on trouve le malade avec un pouls fort, plein, élevé, le visage rouge & enflé, le cou gonflé, la respiration gênée & bruyan-

te, ne ſentant rien, n'ayant d'autre mouvement, que quelques efforts pour vomir, il n'y en a même pas toujours, il faut ſur-le-champ, 1°. découvrir entierement la tête du malade, lui couvrir très-peu le reſte du corps, lui procurer un air très-frais, & lui deſſerrer entierement le cou. 2°. Le mettre autant qu'il eſt poſſible; la tête haute & les pieds pendans. 3°. Lui faire une ſaignée au bras, de douze à ſeize onces, par une très-grande ouverture, la force avec laquelle le ſang vient, doit décider à en tirer quelques onces de plus ou de moins. On la réiterera juſques à trois & quatre fois, dans l'eſpace de trois ou quatre heures, ſi les circonſtances le demandent, ou au bras ou au pied. 4°. Donner un lavement avec la décoction des premieres herbes émollientes qui ſe préſenteront, quatre cuillerées d'huile, & une cuillerée de ſel. On le réiterera de trois en trois heures. 5°. S'il eſt poſſible, on lui fait avaler beaucoup d'eau, ſur chaque pinte de laquelle on mettra deux gros de nitre. 6°. Dès que la violence du pouls a diminué, que la reſpiration eſt moins embarraſſée, & le viſage moins enflammé, il faut faire prendre la décoction N°. 23; ou, ſi l'on ne pouvoit pas l'avoir à tems, trois quarts d'once, ou une once de crême de tartre, & beaucoup de petit lait; remède qui m'a très-bien réuſſi dans un cas, où je

n'en

n'en avois point d'autre. 7°. Eviter toute liqueur ſpiritueuſe, vin, eaux diſtillées, ſoit en boiſſon, en application, ou même en ſenteur. 8°. L'on ne doit toucher, irriter, remuer le malade, que le moins qu'il eſt poſſible; en un mot on doit éviter, tout ce qui peut agiter. Ce conſeil eſt abſolument contraire aux uſages communs; mais il eſt cependant fondé en raiſon, confirmé par l'expérience, & abſolument néceſſaire. En effet tout le mal vient de ce que le ſang ſe porte en trop grande quantité, & avec trop de force au cerveau, qui étant comprimé empêche tout mouvement des nerfs. Pour rétablir ces mouvemens, il faut donc débarraſſer le cerveau, en diminuant la force du ſang; mais les liqueurs, les vins, les eſprits, les ſels volatils, l'agitation, les frictions l'augmentent, & par-là même elles augmentent l'embarras du cerveau & la maladie; au lieu que tout ce qui calme la circulation, contribue à rappeller plutôt le ſentiment & le mouvement volontaire. 9°. On doit lier fortement les cuiſſes ſous le jarret; par-là on empêche le ſang de revenir des jambes, & il s'en porte moins à la tête. Si le malade paroît peu-à-peu, & à meſure qu'il prend des remedes, paſſer dans un état moins violent, l'on peut eſpérer. Si après les premieres évacuations générales, ſon état empire, il eſt tout-à-fait mal.

§. 148. Quand il se guérit, l'usage des sens revient ; mais il reste souvent un peu de délire pendant quelque tems, & presque toujours une paralysie sur la langue, un bras, une jambe, & les muscles du même côté du visage. Cette paralysie se guérit quelquefois peu à peu, par des purgations rafraichissantes de tems en tems, & une diete très peu nourrissante. Tous les remedes chauds sont extrêmement nuisibles, & peuvent occasionner une nouvelle attaque. L'émétique pourroit être mortel, & l'a été plus d'une fois. L'on doit absolument l'éviter ; il ne faut pas même aider, par de l'eau tiede, les efforts que le malade fait pour vomir. Ils ne dépendent point des matieres qui sont dans l'estomac, mais de l'embarras du cerveau, & plus ils sont considérables, plus cet embarras augmente ; parceque, pendant qu'ils ont lieu, le sang ne peut pas revenir de la tête, & par-là-même le cerveau en est surchargé.

§. 149. La seconde espéce d'apopléxie a les mêmes symptomes ; excepté que le pouls n'est ni si élevé, ni si fort ; que le visage est moins rouge, quelquefois même il est pâle ; que la réspiration paroît moins gênée, & qu'il y a quelquefois plus de facilité & plus d'abondance dans les vomissemens. Comme elle attaque des per-

ſonnes moins ſanguines, moins fortes, moins échauffées, la ſaignée n'eſt ſouvent point néceſſaire; il n'eſt au moins preſque jamais néceſſaire de la réitérer; & ſi le pouls eſt peu plein & point dur, elle pourroit être nuiſible. Il faut au reſte 1°. ſituer le malade comme dans l'autre eſpéce, quoique céla ſoit un peu moins néceſſaire. 2°. Lui donner un lavement, mais ſans huile, avec le double de ſel, & la groſſeur d'un petit œuf de ſavon; ou avec quatre ou cinq tiges de gratiole, ou herbe au pauvre homme; on le réitere deux fois par jour. 3°. Le purger avec la poudre N°. 21. 4°. L'on peut, pour boiſſon, donner une forte infuſion de meliſſe. 5°. Purger derechef le troiſiéme jour. 6°. Appliquer d'abord au gras des jambes des véſicatoires. 7°. Si la nature paroit vouloir ſe dégager par les ſueurs, on doit l'aider; & j'ai vu ſouvent qu'un thé de chardon benit produiſoit très-bien cet effet. Si l'on prend ce parti, il faut ſoutenir la ſueur, ſans bouger s'il eſt poſſible pendant pluſieurs jours : il eſt arrivé alors qu'au bout de neuf jours, le malade étoit délivré de toute paralyſie, qui ſurvient ordinairement après cette apoplexie tout comme après l'autre.

§. 150. Les apoplexies ſont ſujettes à des rechûtes; & chaque nouvelle attaque

eſt plus dangereuſe que la précédente ; ainſi il eſt extrêmement important de chercher à les prévenir. On prévient l'une & l'autre eſpéce par une diete ſévere, & en retranchant beaucoup de la quantité ordinaire des alimens ; & la précaution la plus eſſentielle, pour quiconque a eu une attaque, c'eſt de renoncer au ſouper. Ceux qui ont eu une attaque de la premiere eſpéce, doivent être encore plus exacts que les autres ; ils doivent ſe priver de tout ce qui eſt ſucculent, aromatique, âcre ; du vin, des liqueurs, du caffé. Ils doivent faire un grand uſage des légumes, des fruits, des acides ; manger peu de viande, & point de celle qu'on appelle noire ; prendre toutes les ſemaines deux ou trois priſes de la poudre N°. 24, le matin à jeun, dans un verre d'eau ; ſe purger deux ou trois fois par an, avec la potion N°. 23 ; prendre journellement de l'exercice ; éviter les chambres trop chaudes, & l'ardeur du ſoleil ; ſe coucher de bonne-heure, ſe lever matin ; n'être jamais plus de huit heures au lit ; & ſi l'on remarque qu'il ſe forme beaucoup de ſang, & qu'il ſe porte à la tête, il faut ſans héſiter, ſe faire ſaigner, & ſe mettre pendant quelques jours, à une diete totale, ſans aucun aliment ſolide. Les bains chauds ſont pernicieux dans ces cas. Dans

l'autre espéce, §. 149, au lieu de se purger avec le remède N°. 23, il faut se purger avec le N°. 21.

§. 151. Les mêmes secours propres à prévenir une rechûte, peuvent empêcher une premiere attaque, si on les emploie à tems ; car quoique l'attaque d'apoplexie soit très prompte, cependant la maladie s'annonce plusieurs semaines, quelquefois plusieurs mois, même des années, à l'avance ; par des vertiges, des pesanteurs de tête, de legers embarras de la langue, des paralysies momentanées, tantôt d'une partie, tantôt d'une autre ; quelquefois des dégoûts & des envies de vomir, sans qu'on puisse soupçonner aucun embarras dans les premieres voies, ou aucune autre cause dans l'estomac ou dans le voisinage ; un changement difficile à décrire, dans la physionomie ; des douleurs vives & passageres près du cœur ; une diminution dans les forces, sans cause sensible ; & quelques autres signes, qui marquent que les humeurs se portent trop à la tête, & que les fonctions du cerveau sont gênées.

Il y a des personnes qui sont sujettes à des accidens, qui dépendent de la même cause que l'apoplexie, & qu'on peut regarder comme de très legeres apoplexies, dont on soutient plusieurs attaques, &

qui ne dérangent que très peu la santé. Tout-à-coup le sang se porte à la tête, le malade est étourdi, il perd toutes ses forces, il a quelquefois des nausées, sans cependant que la connoissance, le sentiment & le mouvement se perdent tout-à-fait. La tranquillité, une saignée, des lavemens dissipent l'accès : on en prévient les retours par le régime ordonné §. 150. & sur-tout par un usage abondant de la poudre N°. 24. A la fin, un de ces accès dégénere en apoplexie mortelle ; mais on peut la retarder très long-tems, par un régime exact, & en évitant toutes les passions fortes, & sur tout la colere.

CHAPITRE X.

Des coups de Soleil.

§. 152. L'On appelle *coups de Soleil*, les maux qui résultent d'une trop forte action du soleil sur la tête : c'est la même chose que *l'insolation*.

Si l'on fait attention que le bois, la pierre, les métaux, exposés à l'action du soleil, s'échauffent, même dans les climats tempérés, au point qu'on ne peut pas les toucher sans se brûler, on com-

prendra tout le danger qu'on court, ſi la tête eſt expoſée à une telle chaleur. Les vaiſſeaux ſe deſſéchent, le ſang s'épaiſſit; il ſe forme une véritable inflammation, qui quelquefois, tue en très peu de tems. C'eſt un coup de ſoleil qui tua *Manaſſés, mari de Judith; car comme il étoit auprès de ceux qui lioient les gerbes aux champs, la chaleur lui donna ſur la tête, & il tomba malade, & il ſe mit au lit, & il mourut.* Les ſignes qui caractériſent un coup de ſoleil, ſont le ſéjour dans un endroit où il donnoit fortement; un violent mal de tête, avec la peau chaude, & extrêmement ſéche; les yeux rouges & ſecs, ne pouvant ni reſter ouverts, ni ſoutenir la lumiere; quelquefois un mouvement continuel dans la paupiere; du ſoulagement par l'application de quelque liqueur fraîche; ſouvent une impoſſibilité de dormir; d'autres fois un grand aſſoupiſſement, mais accompagné de réveils violens; une fiévre très forte; un abbatement & un dégoût total; quelquefois beaucoup d'altération, d'autres fois point; la peau du viſage eſt ſouvent brûlée.

§. 153. L'on eſt expoſé aux coups de ſoleil dans deux ſaiſons de l'année, ou au printems, ou dans les grandes chaleurs; mais ils ſont bien différens dans leurs effets.

Au printems, les gens de la campagne, les ouvriers, y ſont peu ſujets ; ce ſont les gens de la ville, les perſonnes délicates, qui ont fait peu d'exercice pendant l'hiver, & chez leſquelles il s'eſt formé beaucoup d'humeurs. Si dans ces circonſtances elles vont au ſoleil, comme il a déja une certaine force, que par le genre de vie qu'elles ont mené, les humeurs ſont déja fort diſpoſées à ſe porter à la tête, que la fraîcheur du terrein, ſurtout quand il a plû, fait qu'on ne ſe réchauffe pas auſſi aiſément les pieds, il agit ſur leur tête comme un véſicatoire, & il y détermine une plus grande quantité d'humeurs ; ce qui cauſe de violens maux de tête, accompagnés ſouvent d'élancemens vifs & fréquens, & de douleur dans les yeux ; mais ce mal eſt rarement dangereux. Les gens de la campagne, les perſonnes de la ville, qui n'ont point diſcontinué l'exercice pendant l'hiver, ne craignent point ces ſoleils de printems.

Les coups de ſoleil en été ſont bien plus fâcheux, & ils frappent les ouvriers & les voyageurs, qui ſont long-tems expoſés à l'ardeur de cet aſtre : c'eſt alors que le mal eſt porté à ſon plus haut dégré ; & que les malades meurent ſouvent ſur la place. Dans les pays chauds, cette cauſe

tue plusieurs personnes dans les rues, elle fait de grands ravages dans les armées en marche, & dans les siéges. L'on en voit dans les pays tempérés, de tristes effets.

Après avoir marché tout le jour au soleil, un homme tomba en léthargie, & au bout de quelques heures mourut avec des symptomes de rage. J'ai vu un Couvreur, un jour très-chaud, se plaindre à son camarade d'un violent mal de tête, qui augmentoit de minute en minute. Au moment où il voulut se retirer, il tomba mort, & fût précipité.

Cette cause produit fort fréquemment dans les campagnes, des phrénésies très-dangereuses, que le peuple appelle fiévres chaudes. L'on en voit plusieurs toutes les années.

§. 154. L'effet du soleil est encore plus dangereux, si l'on y est exposé pendant le sommeil. Deux faucheurs s'endormirent sur un tas de foin la tête nue; ayant été réveillés par les autres, ils chancelerent, prononcerent quelques mots qui n'avoient point de sens, & moururent. Quand l'effet du vin & celui du soleil se réunissent, ils tuent très promptement, & il n'y a pas d'années, qu'on ne trouve morts dans les chemins des paysans, qui, étant ivres, vont tomber dans quelques coins, où ils périssent par une apoplexie vineuse & solaire. Ceux qui réchappent,

conservent souvent toute leur vie des maux de tête, & même quelque léger dérangement dans les idées. J'ai vu qu'après quelques jours de violens maux de tête, le mal se jettoit sur les paupieres, qui restoient long-tems rouges & fort tendues, sans qu'on pût les ouvrir. L'on a vu des personnes, chez lesquelles un coup de soleil occasionnoit un délire continuel, sans fiévre, & sans qu'ils se plaignissent d'un mal de tête. Quelquefois la goutte sereine en a été la suite ; & il est fort commun de voir des personnes, chez lesquelles un long séjour au soleil, laisse une impression dans l'œil qui leur fait appercevoir différens corps voltigeants en l'air, & qui troublent la vision; j'en ai vu des exemples cet été.

Un homme de quarante-deux ans ayant été exposé pendant plusieurs heures à un violent soleil, avec un bonnet très-mince, & ayant passé la nuit suivante au grand air, fut attaqué le lendemain d'un très-violent mal de tête, avec une fiévre ardente, des envies de vomir, une insomnie cruelle, des angoisses très-grandes, & les yeux rouges & brillans. Malgré les secours que plusieurs Médecins trouverent les mieux indiqués, ou les plus convenables, cet homme fut phrénétique dès le cinquieme jour, & mourut le neuviéme. Il coula du pus de sa bouche, de la narine & de l'oreille droite, peu d'heures avant sa mort ; l'on trouva dans ce cadavre un petit abcès sous le crâne, & tout le cerveau, aussi-bien que les membranes qui l'enveloppent, entiérement corrompus.

§. 145. Chez les enfans fort jeunes, qui ne sont ordinairement pas exposés aussi long-tems à une si violente ardeur, mais sur lesquels une petite cause agit, le mal se manifeste, par un assoupissement profond, qui dure plusieurs jours, par des réveries continuelles, mêlées de fureur & de frayeur, presque comme quand ils ont eu quelque violente peur; par des mouvemens convulsifs, par des maux de tête qui redoublent par accès, & leur font pousser les hauts cris, par des vomissemens continuels. J'ai vu des enfans qui, après un coup de soleil, ont conservé long-tems une petite toux.

§. 156. Les vieillards qui s'exposent souvent imprudemment au soleil, ne savent pas tout le danger qu'ils courent. On a vu un homme qui, s'étant tenu à dessein fort long-tems au soleil, le jour libre d'une fiévre tierce, eut une attaque d'apopléxie qui l'emporta le lendemain. Lors même que le mal n'est pas prompt, cette habitude dispose certainement à l'apopléxie & aux maux de tête. Un des plus legers effets du soleil sur la tête, c'est d'occasionner un rhume de cerveau, un mal de gorge, un enroument, un gonflement des glandes du col, une sécheresse dans les yeux, qui se fait quelquefois sentir long-tems.

§. 157. L'effet de la trop violente chaleur du feu, eſt le même que celui du ſoleil. Un homme s'étant endormi la tête très près du feu mourut apoplectique dans ce ſommeil.

§. 158. L'action d'un ſoleil trop fort ne nuit pas ſeulement lorſqu'elle tombe ſur la tête, mais elle nuit auſſi aux autres parties; & ceux qui y reſtent expoſés en préſervant ſeulement la tête, ont des douleurs violentes, un ſentiment de chaleur, & une roideur conſidérable dans ces parties qui ont été deſſéchées, comme aux jambes, aux genoux, aux cuiſſes, aux reins, aux bras; quelquefois il leur ſurvient de la fiévre.

§. 159. En examinant une perſonne malade d'un coup de ſoleil, il faut faire attention s'il n'y a point d'autres cauſes concourantes. Un voyageur, un manœuvre, ſont ſouvent autant affectés par la fatigue de la route ou du travail, que par le ſoleil.

§. 160. Il eſt très important de traiter d'abord les coups de ſoleil. Si on les néglige, ceux mêmes qui auroient été aiſés à guérir, deviennent très fâcheux. On les traite, comme toutes les maladies précédentes, par les ſaignées & les rafraichiſſans de toute eſpece, en boiſſons, en lavemens, en applications, en bains.

1°. Si le mal eſt preſſant, il faut commencer par une très forte ſaignée, & la réitérer. Il fallut ſaigner neuf fois Louis XIV, pour le ſauver en 1658, après un coup de ſoleil qu'il reçut à la chaſſe. 2°. Après la ſaignée, on met les jambes dans l'eau tiéde ; c'eſt un des remedes qui ſoulagent le plus promptement, & j'ai vu le mal de tête ſe diſſiper, à proportion du nombre & de la longueur des bains de jambes. Il faut quand le mal eſt grave, en venir au demi-bain, & même au bain entier ; mais il ne doit être que tiéde, non plus que les bains de pied, l'eau chaude ſeroit très nuiſible. 3°. Les lavemens faits avec une décoction d'herbes émollientes quelconques, produiſent auſſi un très bon effet. 4°. Il faut boire abondamment du lait d'amande N° 4, de la limonade faite avec le jus de citron & de l'eau, (c'eſt la meilleure boiſſon dans ce cas) ou de l'eau & du vinaigre, qui ſupplée très bien à la limonade ; & ce qui eſt encore plus efficace, du petit lait très clair, avec un peu de vinaigre. Toutes ces boiſſons peuvent être bûes fraîches. L'on applique ſur le front, ſur les tempes, ſur toute la tête même, des linges trempés dans l'eau fraîche & un peu de vinaigre roſat ; ce qui peut tenir lieu de tous les autres remedes employés dans ce

cas. Ceux qu'on vante le plus, sont les jus de pourpier, de laitue, d'artichaud sauvage, & de verveine ; la boisson N°. 32 est utile prise à jeun plusieurs jours.

§. 161. Les bains froids ont quelquefois guéri des cas presque désespérés.

Un homme de vingt ans, ayant été fort longtems exposé à un soleil brûlant, rêvoit violemment sans fiévre, & étoit véritablement maniaque. Après plusieurs saignées, on le jetta dans un bain froid, qu'on réitéra souvent, & en même tems on lui jettoit de l'eau froide sur la tête : ces secours le guérirent peu à peu. Un Officier qui avoit couru la poste pendant plusieurs jours de suite par les grandes chaleurs, eut, en descendant de cheval, un évanouissement qui résista à tous les remédes ordinaires. On le sauva en le faisant plonger dans un bain d'eau glacée.

L'on ne doit jamais employer le bain froid dans ces cas, qu'après les saignées.

§. 162. Il est certain, que si l'on est tranquille, on recevra plus aisément un coup de soleil, qu'en se donnant du mouvement ; & l'usage des chapeaux blancs, ou de quelques feuilles de papier sous un chapeau noir, contribue sensiblement à prévenir les mauvais effets d'un soleil médiocre ; mais il est inutile contre un très fort. La constitution naturelle, ou la constitution changée par l'habitude, mettent une très grande différence entre les effets du soleil sur différentes personnes.

L'on s'accoûtume a ses impressions comme à celles de tous les autres corps qui agissent continuellement sur nous & l'on parvient à être exposé impunément à son ardeur, comme l'on parvient à soutenir sans en être incommodé la rigueur des plus grands froids. L'homme est fait pour supporter beaucoup plus de choses qu'il ne le fait ; il ne connoit presque jamais ses forces, chez les nations civilisées, parceque l'éducation qu'il y reçoit tend toute à les détruire & réussit toujours dans ce projet. Si l'on veut voir l'homme physique tout entier c'est chez les nations sauvages qu'il faut le chercher, c'est-là seulement où l'on voit ce que nous pourrions être : nous ne pouvons à coup sûr que gagner à adopter leur éducation corporelle & il n'est pas trop démontré que nous perdissions en faisant le même troc pour l'éducation morale.

CHAPITRE XI.

Du Rhumatisme.

§. 163. LE Rhumatisme est, ou avec fiévre, ou sans fiévre. Le premier est une maladie de la même espéce que cel-

les dont j'ai parlé ; une inflammation qui est annoncée par une fiévre violente, avec frisson, chaleur, pouls dur, mal de tête : l'on sent même quelquefois un froid extraordinaire, avec un mal-aise général, plusieurs jours avant que la fiévre se déclare. Le second jour, le troisiéme, quelquefois même le premier, le malade est attaqué d'une douleur violente dans quelques parties du corps, sur-tout aux articulations, qui en empêche absolument le mouvement, & qui est bientôt accompagnée de chaleur, de rougeur, & de gonflement dans la partie. Le genou est souvent la premiere partie attaquée ; quelquefois tous deux le sont ensemble. Il arrive souvent que la fiévre diminue, quand la douleur est fixée ; d'autres fois elle persiste plusieurs jours, & redouble tous les soirs. La douleur diminue au bout de quelques jours dans une partie, & en attaque une autre. Du genou elle va au pied, à la hanche, aux reins, aux épaules, au coude, au poignet, à la nuque, & souvent dans les parties moyennes. Quelquefois une partie se dégage tout-à-fait, quand l'autre est attaquée ; d'autrefois plusieurs, & même, comme je l'ai vu, toutes les articulations sont attaquées en même tems, & alors l'état du malade est affreux ; il n'est capable

d'aucun mouvement, & il craint le secours de tous ceux qui voudroient l'aider, parce qu'on ne peut pas le toucher sans le faire souffrir. Il ne peut pas soutenir le poids des couvertures, qu'on est obligé d'appuyer sur des cerceaux; & le mouvement qu'on imprime au plancher en marchant dans la chambre, redouble ses douleurs. Les endroits où les douleurs sont ordinairement les plus cruelles & les plus opiniâtres, sont les reins, les hanches & la nuque.

§. 164. Le mal se jette aussi souvent sur la peau de la tête, & les douleurs sont excessives. Je l'ai vu attaquer les paupieres & les dents avec une violence qu'on ne peut pas décrire. Tant que le mal est extérieur, quelque douloureux qu'il soit, si le malade est bien conduit, il n'y a pas un grand danger; mais si par quelque accident, par quelque faute, ou par quelque cause cachée, le mal se jette sur une partie intérieure, il est extrêmement dangereux. S'il attaque le cerveau, il occasionne un délire phrénétique; en se jettant sur le poulmon, il suffoque; & s'il attaque l'estomac ou les entrailles, il produit des douleurs inouies, occasionnées par l'inflammation de ces parties, qui, si elle est forte, tue promptement. Je vis il y a deux ans un homme robuste, qui,

quand on m'appella, avoit déja la gangrene dans les boyaux, dont le mal avoit commencé par un rhumatiſme aux bras & à un genou. On avoit voulu le guérir en le faiſant ſuer avec des choſes échauffantes; il avoit effectivement beaucoup ſué, mais l'humeur inflammatoire ſe jetta ſur les inteſtins, l'inflammation dégénéra en gangrene, après trente-ſix heures des douleurs les plus aiguës; & il mourut deux heures après que je l'eus vu.

§. 165. Souvent le mal eſt moins violent, la fiévre eſt peu forte, elle ceſſe entiérement dès que les douleurs commencent, & les douleurs n'attaquent qu'une ou deux parties.

§. 166. Si le mal reſte long-tems fixé ſur une articulation, le mouvement en reſte gêné pour toute la vie.

J'ai vu une perſonne à qui un rhumatiſme à la nuque, a laiſſé un torticolis qu'elle garde depuis vingt ans; & un pauvre jeune homme qui avoit perdu le mouvement d'une hanche & des deux genoux, il ne pouvoit être ni debout ni aſſis, & il n'avoit que peu d'attitudes poſſibles dans le lit.

§. 167. La cauſe la plus ordinaire du rhumatiſme, c'eſt la tranſpiration arrêtée, & un épaiſiſſement inflammatoire; c'eſt cette derniere cauſe qu'il faut d'abord combattre, parceque tant qu'elle ſubſiſte on travailleroit inutilement à rétablir la tranſpiration, qui ſe rétablit d'elle-même, quand l'inflam-

mation est guérie ; ainsi il faut traiter cette maladie comme les autres maladies inflammatoires dont j'ai déjà parlé.

§. 168. Dès que le mal est déclaré, l'on donne un lavement N°. 5 ; & une heure après, on fait une saignée de douze onces au bras. L'on se met au régime, & l'on boit abondamment la tisane N°. 2, & du lait d'amande N°. 4. Dans les campagnes, où les laits d'amande sont trop coûteux pour le peuple, on peut donner du petit lait extrêmement clair, adouci avec un peu de miel. J'ai vu un rhumatisme très-grave, guéri après deux saignées, sans aucun autre reméde ni aliment pendant treize jours. Le petit lait peut aussi servir avec succès pour les lavemens.

§. 169. Si le mal ne diminue pas considérablement après la premiere saignée, il faut la réitérer au bout de quelques heures. J'en ai fait faire quatre dans les deux premiers jours, & quelques jours après une cinquieme. Mais ordinairement la dureté du pouls diminue après la seconde, & lors même que les douleurs continuent également fortes, le malade est cependant moins inquiet. Il faut réitérer tous les jours le lavement, même deux fois, si chaque lavement n'évacue que peu, & si le malade souffre de grands maux de tête. Dans les cas excessivement douloureux, le

malade ne peut pas ſe mettre dans l'attitude néceſſaire pour les recevoir ; alors il faut rendre les boiſſons auſſi relâchantes qu'il eſt poſſible, & lui donner ſoir & matin une priſe de crême de tartre No. 24. Ce remède joint au petit lait, & pris pendant long-tems, a guéri deux perſonnes, à qui je l'avois conſeillé, de douleurs de rhumatiſme qui, depuis pluſieurs années, revenoient très-fréquemment avec un peu de fiévre. Les pommes & les pruneaux cuits, les fruits d'été bien mûrs, ſont les meilleurs alimens.

L'on épargne beaucoup de douleurs aux malades, en tenant toujours un alaiſe ſous leur dos, & une autre ſous leurs cuiſſes, qui ſervent à les remuer. Quand ils ont les mains libres, une corde attachée au ciel du lit, & terminée par un petit morceau de bois qui eſt attaché en travers, ou par quelque autre choſe qu'ils puiſſent ſaiſir, leur eſt extrêmement utile pour ſe ſoulever & s'aider eux-mêmes.

§. 170. Quand il n'y a plus de fiévre, & que le pouls n'a plus de dureté, je purge avec ſuccès avec la potion No. 25 ; & ſi elle procure au malade cinq ou ſix ſelles, il ſe trouve ordinairement très-ſoulagé : on la réitere avec ſuccès le ſurlendemain, & quelques jours après.

§. 171. Quand les douleurs ſont exceſſi-

ves, elles ne souffrent aucune application; mais on peut employer les bains de vapeurs, qui, moyennant qu'on les fasse souvent & long-tems, soulagent très-efficacement. Ces bains de vapeurs consistent uniquement à porter la vapeur de l'eau bouillante sur les parties malades; ce qui est toujours assez aisé, au moyen de plusieurs artifices très-simples, dont les circonstances déterminent le choix. Voyez N°. 73. Quand il est possible, il faut employer continuellement quelqu'une des applications émollientes N°. 9. Un demi-bain ou un bain entier tiéde, dans lequel le malade reste une heure, après les saignées suffisantes & plusieurs lavemens, soulage infiniment. J'ai vu un malade y entrer avec les douleurs les plus aiguës des hanches & d'un genou; il souffrit encore cruellement dans le bain, & en le quittant; une heure après être rentré au lit, il sua pendant trente-six heures, plus qu'on ne peut le croire, & fut guéri. Mais le bain ne doit jamais précéder les saignées, ou au moins quelqu'autre évacuation, il augmenteroit le mal.

§. 172. Les douleurs redoublent ordinairement pendant la nuit, cependant on ne doit pas donner des remédes pour faire dormir; ils augmentent très-réellement la cause du mal, & détruisent l'effet des autres remédes; souvent même ils augmen-

tent la douleur, bien loin de la calmer, ils conviennent si peu, que le sommeil même, qui vient naturellement dans les commencemens de cette maladie, est à charge aux malades. Ils ont au moment où ils s'endorment, de violens tressaillemens ou soubresaults qui les réveillent douloureusement; ou s'ils dorment quelques momens, les douleurs sont plus fortes au réveil.

§. 173. Le rhumatisme se termine, ou par les selles, ou par des urines troubles, épaisses, & qui déposent abondamment un sédiment jaunâtre, ou par des sueurs; & il est rare que cette derniere évacuation n'ait pas lieu sur la fin de la maladie. On l'aide en buvant de l'infusion de fleurs de sureau. Mais dans les commencemens, les sueurs sont pernicieuses.

§. 174. Il arrive aussi, mais plus rarement, que les rhumatismes se terminent par le dépôt d'une matiere âcre sur les jambes, où elle forme d'abord des vessies qui s'ouvrent & dégénerent en ulcéres, qu'il ne faut pas fermer trop tôt; si on le fait, les douleurs reviennent promptement. Ces ulceres se séchent naturellement, par une diete très-sobre & quelques purgatifs doux.

§. 175. D'autrefois il se forme un abcès dans la partie même malade, ou dans le voisinage. J'ai vu un vigneron chez qui, après de violens maux de reins, il se forma

au haut de la cuisse un abcès qu'il négligea long-tems. Quand je le vis, l'abcès étoit monstrueux. Je le fis ouvrir, il en sortit tout à la fois plus de six pintes de pus; mais le malade épuisé mourut au bout de quelque tems.

Une autre crise du rhumatisme, c'est une espéce de galle qui survient dans le voisinage des parties souffrantes. Dès que l'éruption est faite, les douleurs se dissipent; mais les boutons durent quelquefois plusieurs semaines.

§. 176. Je n'ai jamais vu que les douleurs durassent avec quelque violence plus de quatorze jours dans cette espéce de rhumatisme; mais il reste dans les parties, de la foiblesse, de l'engourdissement, de l'enflure, & il faut plusieurs semaines, quelquefois des mois, sur-tout si la maladie a attaqué en automne, avant que le malade reprenne toutes ses forces. J'en ai vu qui, après un rhumatisme très-douloureux, conservoient un sentiment de lassitude très-incommode, qui ne cessoit qu'après une éruption abondante, sur toute la peau, de petites vessies pleines d'eau, dont plusieurs s'ouvroient, quelques-unes se séchoient, sans s'ouvrir.

§. 177. L'on peut hâter le retour des forces dans les parties affoiblies, par des frictions qu'on fait soir & matin avec un

morceau de flanelle, ou quelque autre étoffe de laine, en prenant de l'exercice, & en se conformant exactement aux conseils donnés §. 44. & suivans.

On prévient cette maladie par les moyens que j'ai indiqués, en parlant des pleurésies & esquinancies.

§. 178. Quelquefois le rhumatisme avec fiévre attaque des personnes qui ne sont pas aussi sanguines, ou dont le sang n'est pas aussi disposé à l'inflammation, dont les chairs sont plus molles, & qui ont plus d'âcreté dans les humeurs que d'épaississement. La saignée est moins nécessaire pour eux, quoique la fiévre soit très-forte, mais il faut plus de purgatifs, & lorsqu'ils auront été suffisamment purgé, on employera les vésicatoires qui soulagent souvent dès qu'ils commencent à agir, mais il ne faut jamais les employer, quand la maladie est accompagnée d'un pouls dur. La poudre N°. 25, réussit très-bien dans ce cas.

§. 179. Il y a une autre espéce de rhumatisme, qu'on appelle chronique. Il a quelques caracteres qui le distinguent 1°. Il est ordinairement sans fiévre. 2°. Il dure très-long-tems. 3°. Il n'attaque pas ordinairement autant de parties à la fois que l'autre 4°. Souvent l'on n'apperçoit aucun changement dans la partie malade, qui n'est ni plus chaude, ni plus rouge, ni enflée; quelquefois

quelquefois cependant l'un ou l'autre de ces accidens a lieu. 5o. Le premier rhumatisme attaque des personnes fortes, robustes, vigoureuses; le second attaque plutôt les personnes d'un certain âge, celles qui sont languissantes.

§. 180. La douleur du rhumatisme chronique abandonnée à elle-même, ou mal conduite, dure quelquefois plusieurs mois, & même des années. Elle est surtout extrêmement opiniâtre quand elle se jette à la tête, aux reins (les paysans dans ce cas l'appellent *Maclet*), ou à la hanche & le long de la cuisse, c'est ce qu'on appelle *Sciatique.* Il n'y a point de partie que cette douleur n'attaque; quelquefois elle se fixe sur une très-petite partie, comme dans un coin de la tête, à l'angle de la machoire, sur l'extrémité d'un doigt, à un genou, sur une côte, sur un sein où elle occasionne assez fréquemment des douleurs, qui font craindre à la malade un cancer. Elle se jette aussi sur les parties intérieures: sur le poulmon, elle occasionnne des toux très-opiniâtres, qui enfin dégénerent en des maux de poitrine très-graves: sur l'estomac& les boyaux, des douleurs de coliques horribles: sur la vessie, des maux si semblables à ceux que produit la pierre, que des gens qui ne manquoient ni de connoissance, ni d'expérience, y ont été trompés plus d'une fois.

§. 181. Le traitement est un peu différent du précédent : cependant 1°. si la douleur est très-violente, & que le malade soit robuste, une saignée dès le commencement fait un très-bon effet. 2°. On délaye les humeurs, & on diminue l'âcreté en faisant boire abondamment une ptisane très-forte de racine de bardane N°. 26. 3°. Après avoir employé pendant quatre ou cinq jours les délayans, on purge, & pour cela l'on se sert avec succès de la poudre N°. 21.

§. 182. Quand on a essayé les remédes généraux, si le mal subsiste, il faut faire usage, pendant long-tems, des remédes propres à rétablir la transpiration. Les pilules N°. 18., & une forte infusion de sureau ont souvent réussi; & quand on a long-tems délayé, qu'il n'y a point de fiévre, que l'estomac fait bien ses fonctions, que le malade n'est pont resserré, qu'il n'est pas d'un tempérament sec, que la partie malade n'est pas enflammée, l'on peut donner hardiment la poudre N°. 25, le soir en se couchant avec une tasse ou deux de thé de feuilles de chardon bénit, & la grosseur d'une noisette de thériaque; ce reméde jette dans des sueurs abondantes qui emportent souvent le mal. On peut le rendre plus efficace, en enveloppant toute la partie dans une flanelle trempée dans la décoction N°. 27.

§. 183. De toutes les douleurs, la sciatique est une des plus opiniâtres. J'ai vu les plus grands effets de l'application de sept ou huit ventouses sur la partie souffrante, & j'ai guéri par ce seul secours, en peu d'heures, des sciatiques qui avoient résisté à plusieurs années de remédes. Les vésicatoires, ou les emplâtres quelconques qui occasionnent une suppuration dans cette partie, contribuent aussi souvent à la guérison, mais moins efficacement que les ventouses. Il faut les réitérer plusieurs fois. L'application d'une toile ou d'un taffetas cirés verts sur la partie malade, la fait transpirer abondamment, & évacue par-là l'humeur âcre qui occasionnoit la douleur. Quelquefois même l'une & l'autre de ces applications, mais sur-tout le taffetas qui s'applique plus exactement, & dont le cirage est différent, font lever des vessies comme les vésicatoires. Une emplâtre de chaux vive & de miel pêtris ensemble, a guéri des sciatiques opiniâtres. L'huile d'œuf a réussi dans plusieurs cas semblables. On fait avec succès un seton au bas de la cuisse. Enfin des douleurs qui n'avoient cédé à aucun de ces remédes, ont été guéries par une brûlure artificielle, faite sur l'endroit où l'on ressent la douleur la plus vive, à moins que quelque raison particuliere tirée de la connoissance anato-

mique des parties ne détermine le Chirurgien à ne pas l'hazarder. Il ne faut pas la faire sur la tête avec un fer chaud. Souvent les seules frictions soulagent.

§. 184. Les bains chauds de Bourbonne, de Plombieres, d'Aix, & plusieurs autres sont souvent d'une très-grande efficacité. Je suis pourtant persuadé qu'il n'y a point de douleur de rhumatisme qu'on ne puisse guérir sans leur secours. Le peuple leur substitue le bain de marc, qui guérit quelques personnes en les faisant beaucoup suer.

Les bains froids sont le meilleur remede pour en préserver; mais on ne peut pas toujours les prendre. Plusieurs circonstances en rendent l'usage absolument impossible pour quelques personnes. Celles qui sont sujettes à cette espéce de rhumatisme, feront très-bien de se frotter tous les matins, tout le corps s'ils peuvent, mais sur-tout les parties souffrantes, avec une flanelle. Ce secours entretient la transpiration mieux qu'aucun autre; quelquefois même il l'augmente trop. Il est aussi très-utile d'avoir la peau couverte pendant l'hiver, immédiatement avec de la laine.

Après un rhumatisme violent, on doit éviter pendant long-tems l'air froid & humide qui occasionneroit une rechûte.

§. 185. L'on emploie souvent pour le rhumatisme des remédes très-nuisibles, &

qui font tous les jours de très-grands maux ; tels sont les remédes spiritueux, l'eau-de-vie, l'eau d'arquebusade. Ou ils rendent la douleur plus opiniâtre & plus fixe en durcissant la peau, ou ils obligent l'humeur à se jetter sur quelqu'autre partie, & l'on a vu des gens mourir promptement pour avoir appliqué de l'esprit-de-vin sur les parties où elles sentoient des douleurs de rhumatisme. D'autrefois l'humeur n'ayant point d'issue par la peau, se jette sur l'os & l'altere.

Il est arrivé ici un fait singulier, dont on pourroit profiter. Une femme frottoit le soir son mari, qui avoit un rhumatisme très-douloureux au bras, avec de l'esprit-de-vin. Un heureux accident détruisit le mal qu'elle lui auroit fait. En approchant la chandelle, le feu prit à l'esprit-de-vin ; la partie malade fut brûlée, on la pansa ; & les douleurs de rhumatisme finirent entiérement par cette suppuration.

Les onguens âcres & gras produisent aussi de très-mauvais effets, & sont également dangereux. L'on a vu des caries, après l'usage d'un remede connu sous le nom de *Baume de soufre térébenthiné.*

En 1750, je fus consulté, trois jours avant sa mort, pour une femme qui souffroit depuis long-tems des douleurs aiguës. On lui avoit fait différens remédes, & entr'autres elle avoit pris beaucoup d'une tisane, dans laquelle entroit l'antimoine avec quelques purgatifs, & on l'avoit frottée avec un baume gras & spiritueux. La fiévre, les douleurs, le dessséchement avoient augmenté ; les os des cuisses & des bras s'étoient cariés ; &

dans les mouvemens nécessaires pour la secourir, elle s'étoit cassé, sans sortir de son lit, les deux cuisses & un bras. Un exemple aussi effrayant doit faire sentir le danger des remedes administrés inconsidérément, même dans les maux qui paroissent les moins graves par eux-mêmes.

Je dois encore avertir qu'il y a des douleurs de rhumatismes, qui ne veulent aucune application, & que presque tous les remédes irritent. L'on doit se contenter de garantir la partie, des impressions de l'air, avec une flanelle ou des peaux d'animaux garnies de poil. Il vaut aussi mieux quelquefois laisser une douleur médiocre & opiniâtre, sur-tout chez les vieillards & les gens foibles, que d'employer trop de remédes, ou des remédes violens qui leur feroient plus de mal que la douleur.

§. 186. » Si la durée de la douleur, » fixée dans le même endroit, occasionne un » commencement de roideur à la jointure » ou à l'article qui en est affecté, il faut » deux fois le jour exposer la partie à la va- » peur de l'eau chaude; la bien essuyer après » avec des linges chauffés; la frotter lé- » gérement, & l'enduire ensuite d'onguent » d'althea ». La douche jointe à cette vapeur, augmente beaucoup son efficacité.

§. 187. Les enfans sont sujets à des douleurs si violentes & si générales qu'on ne peut les toucher, dans aucun endroit, sans leur faire jetter des cris violens. Il

ne faut pas s'y méprendre, ni traiter ce mal comme rhumatiſme; il dépend quelquefois des vers, & ſe diſſipe quand ils en ont rendu.

CHAPITRE XII.

De la Rage.

§. 188. Les hommes peuvent-ils devenir enragés, ſans avoir été mordus par un autre homme ou un animal enragé? On en peut douter. Les chiens, les loups, les renards, ſont les animaux chez qui la rage ſe produit, ſans qu'il ſoit néceſſaire qu'ils la reçoivent d'animaux enragés. Quand la maladie eſt, pour ainſi dire, formée chez ces animaux, ils en mordent d'autres & des hommes, & cette morſure produit quelquefois la rage; car il ne faut point croire que cela arrive toujours.

§. 189. Si un chien qui étoit gai auparavant, devient en même tems triſte & hargneux, s'il a du dégoût, quelque choſe d'extraordinaire dans les yeux, une inquiétude qui ſe manifeſte par ſes démarches, on doit craindre qu'il ne devienne enragé, & l'on doit, dès cet inſtant, l'attacher, afin de pouvoir le tuer, dès que le mal ſera tout-à-fait déclaré. Il ſeroit

même plus prudent de le tuer d'abord, si on peut être assuré qu'il n'a mordu personne.

Bientôt les symptomes augmentent. Son aversion pour les alimens, sur-tout liquides, devient plus forte; il ne connoît plus son maître, sa voix change, il ne veut plus qu'on l'aborde, & mord ceux qui veulent le faire, il s'éloigne de sa demeure, marchant la tête & la queue baissées, la langue à demi pendante, & chargé d'écume, (ce qui arrive au reste assez ordinairement à tous les chiens). Les autres le sentent, souvent d'assez loin, & le fuyent avec un air d'effroi, qui est une marque bien sûre de sa rage. Quelquefois il se contente de mordre ce qui se trouve près de lui; d'autres fois plus furieux, il se jette à droite & à gauche sur tous les hommes & les animaux qu'il apperçoit; il fuit avec horreur toutes les eaux qu'il rencontre, enfin il tombe par épuisement: quelquefois il se reléve, se traîne encore quelques instans, & périt ordinairement le troisieme, ou au plus tard, le quatrieme jour de son évasion, souvent plutôt.

§. 190. Quand quelqu'un a été mordu, ordinairement la plaie se referme aussi aisément que si elle n'étoit point vénimeuse; mais au bout de quelque tems, plus ou moins, depuis trois semaines, jusques à trois

mois, le plus souvent six semaines, on commence à sentir, dans l'endroit où étoit la plaie, une douleur sourde, la cicatrice se gonfle, rougit, se r'ouvre, & laisse couler une humeur âcre, puante, rougeâtre. Dans le même tems, le malade sent de la tristesse, de la nonchalance, un engourdissement général, un froid presque continuel, de la peine à respirer, une angoisse qui ne le quitte point, des douleurs dans les boyaux; le pouls est foible & irrégulier; le sommeil agité, inquiet, troublé par des rêves, des sursaults, des frayeurs. Les selles sont souvent dérangées; il survient d'un moment à l'autre, de petites sueurs froides; l'on éprouve quelquefois une légere douleur dans la gorge. C'est là le premier dégré de la rage; ce que quelques Médecins appellent la *rage mue*.

§. 191. Le second degré, la rage confirmée, ou *rage blanche*, est accompagné des symptomes suivans. Le malade est pressé par une soif ardente, & il souffre en buvant; bientôt il hait la boisson, particuliérement l'eau, & quelques heures après, il l'abhorre; & cette horreur est si forte, que l'approche de l'eau près de ses lévres, sa vue, son nom même, ou celui de toute autre boisson, la vue des choses qui, par leur transparence, ont quelque rapport avec l'eau, comme la lumiere, lui

occaſionnent une angoiſſe extrême, & quelquefois des convulſions. Il avale cependant, mais violemment, un peu de viande ou de pain, quelquefois de la ſoupe; pluſieurs même prennent les boiſſons qu'on leur offre, comme remede, moyennant que ce ne ſoit pas de l'eau, ou qu'en même-tems on ne leur parle pas d'eau. L'urine s'épaiſſit & s'enflamme; quelquefois elle ſe ſupprime. La voix devient rauque, ou elle ſe perd preſqu'entiérement; mais ce qu'on dit des aboiemens des gens enragés, ſemblables à ceux des chiens, ſont des contes ridicules, ſuperſtitieux, & dénués de tout fondement; auſſi-bien que pluſieurs autres fables, dont on a chargé l'hiſtoire de cette maladie. L'aboiement des chiens leur fait peine. Ils ont des momens de délire, mêlés quelquefois de fureur. C'eſt dans ces momens qu'ils crachent autour d'eux, qu'ils cherchent même à mordre, & qu'ils ont mordu quelquefois. Le regard eſt fixe & un peu furieux, le viſage ſouvent rouge. Ordinairement ces infortunés ſentent venir l'accès, & conjurent les aſſiſtans d'être ſur leur gardes. Pluſieurs n'ont jamais cette envie de mordre. Les angoiſſes & les douleurs qu'ils reſſentent ſont inconcevables. Ils deſirent ardemment la mort: quelques-uns ſe ſont tués eux-mêmes, quand ils en ont eu les moyens.

§. 192. C'est à la salive, & à la salive seule, que le venin s'allie. Voilà ce qui fait; 1°. que si les plaies sont faites au travers des habits, elles sont moins dangereuses que celles qui ont atteint immédiatement la peau. 2°. Que les animaux, qui ont beaucoup de laine, ou de poil épais, sont souvent préservés du venin, parce que, dans ces deux cas, les habits, le poil, la laine ont essuyé les dents. 3°. Les plaies que fait un animal, d'abord après en avoir déjà mordu beaucoup d'autres, sont moins dangereuses que les premieres, parce que sa salive est épuisée. 4°. S'il mord le visage, ou le cou, le danger est plus grand, & le mal se développe plus promptement, parce que la salive est plutôt infectée. Dans des cas de cette espéce, on a vu la rage se déclarer le troisiéme jour. 5°. Plus la rage est avancée, plus les morsures sont dangereuses. L'on comprend, parce que je viens de dire, pourquoi, de plusieurs personnes qui ont été mordues par le même animal, les unes deviennent enragées & non pas les autres.

§. 193. L'on vante une foule de remédes contre la rage; & sur-tout dans ce pays, la racine d'églantier ou rosier sauvage, cueillie dans certains tems, sous des aspects de la lune favorables, & séchée avec plusieurs précautions. Ailleurs, c'est la poudre de *Paulmier*, celle des coquilles d'œufs calcinées, celle d'hépatique terrestre mêlée avec

un tiers de poivre, reméde long-tems vanté en Angleterre; celle d'écaille d'huitre, de verveine, d'origan; le bain de mer, la clef de Saint Hubert, &c. La mort d'une foule d'enragés, qui avoient usé de ces remedes, & la certitude qu'ils n'ont jamais guéri qui que ce soit, quand la rage étoit manifestée, en ont démontré l'inutilité à toute l'Europe. Il est certain, qu'avant l'an 1730, il n'étoit réchappé aucun malade, de ceux chez qui la maladie avoit commencé à se déclarer, & que les remédes leur ont été inutiles. Quand on leur donnoit les remédes, avant le mal, les uns enrageoient, les autres n'enrageoient pas. Il en étoit de même de ceux qui ne prenoient point de remédes. Ainsi les remedes ne servoient à rien. Depuis cette époque, on a eu le bonheur d'en découvrir un sûr, qui est le mercure & quelques autres qui sont utiles.

§. 194. Il faut détruire le venin, & le mercure produit cet effet; il en est le contrepoison. Le venin occasionne une irritation générale des nerfs, on la calme par des antispasmodiques; ainsi le mercure & les antispasmodiques, font tout ce qu'il y a à faire dans cette maladie. L'on a actuellement plusieurs exemples de gens véritablement enragés, guéris par ces heureux secours; & ceux qui ont le malheur d'être mordus doivent être persuadés, qu'en prenant les précautions nécessaires, ils sont entiérement à l'abri de la maladie. Ceux même chez qui elle s'est déjà manifestée, doivent employer ces mêmes remedes avec une entiere confiance, fondée sur le grand

nombre de guérifons opérées par leur fecours. Il y a cependant eu des cas, dans lefquels ils ont été inutiles; mais quelle eft la maladie qui n'ait pas fes cas incurables?

§. 195. D'abord après la morfure, fi elle eft dans les chairs, & fi l'on peut le faire fans danger, il faut couper tout ce qui a été touché; car les fcarifications font affez inutiles: anciennement on le brûloit avec un fer rouge, & cette méthode feroit peut-être la plus efficace, mais elle demande une fermeté qu'on ne trouve pas communément chez les malades. L'on doit laver long-tems la plaie avec de l'eau tiéde légérement falée; enfuite on en frotte les bords & les environs, à deux pouces de diftance, avec un demi-quart d'once de l'onguent N°. 28, & on la panfe deux fois par jour avec un onguent fort doux comme N°. 29, pour former une fupuration; mais l'on ne fe fert guères de l'onguent N°. 28, qu'une fois par jour.

Par rapport au régime, il faut diminuer la quantité des alimens, & fur-tout de la viande, fe priver de vin, de liqueurs, d'épiceries, de toutes les chofes échauffantes; ne boire qu'une tifane d'orge & de fleurs de tilleul; fe tenir le ventre libre par des alimens relâchans ou des lavemens; mettre tous les jours les jambes dans l'eau

tiéde. L'on peut prendre, de trois en trois jours, une prise du reméde N°. 30, qui est tout à la fois composé de mercure, qui détruit le venin, & de musc, qui empêche les spasmes ou convulsions. J'avoue cependant que je compte peu sur le mercure donné sous cette forme, les frictions sont bien plus efficaces; elles suffiront toujours, j'espere, pour prevenir le mal.

§. 196. Si le mal étoit déja déclaré, & que le malade fût robuste & sanguin, il faudroit ordonner, 1°. une très-ample saignée, qu'on réitere jusques à deux, trois, quatre fois, si les circonstances paroissent le demander. 2°. Un bain tiéde, s'il est possible d'y faire entrer le malade, & le réitérer une, & même deux fois par jour. 3°. lui donner tous les jours deux, ou même trois lavemens émolliens. N°. 5. 4°. Frotter la plaie r'ouverte & ses environs avec la pomade N°. 28, deux fois par jour. 5°. Frotter d'huile tout le membre mordu, & le laisser enveloppé d'une flanelle huilée. 6°. Prendre, de trois en trois heures, une prise du remede N°. 30. avec quelques tasses d'infusion de tilleul & de sureau. 7°. Prendre tous les soirs le reméde N°. 31, & & même le réitérer le matin, si le malade n'est pas tranquille, & boire par-dessus de la même infusion. 8°. S'il y a de grands soulevemens de cœur, de l'amertume dans

la bouche, on peut donner la poudre No. 35, qui fait rendre beaucoup de glaires & de bile. 9°. Il est fort peu question de nourriture pour le malade. S'il en desire, on peut lui donner des pannades, du bouillon, du pain, des soupes farineuses, du lait.

§. 197. En faisant usage de ces remédes, on verra tous les symptomes disparoître peu-à-peu, & enfin la santé se rétablir tout-à-fait. Mais si le malade reste long-tems foible & craintif, on lui donnera une prise de la poudre N°. 14, trois fois par jour.

§. 198. L'on a vu un garçon, chez lequel la rage avoit commencé à se manifester, être très-bien guéri, en frottant le voisinage de la plaie avec de l'huile d'olive, dans laquelle on avoit dissous du camphre & de l'opium; en lui faisant faire quelques frictions avec la pomade N°. 28. & en lui faisant avaler de l'*eau de Luce* (c'est une liqueur spiritueuse & antispasmodique) avec un peu de vin. Ce remede, dont on peut prendre une cuillerée à caffé de quatre en quatre heures, calma l'agitation, occasionna une sueur abondante, & fit disparoître tous les symptomes.

§. 199. On guérit les chiens, en les frottant avec des doses de pommade triples de celles qu'on employe pour les hommes, & en leur donnant le bol N°. 33; mais il faut employer ces remédes, dès qu'ils sont mordus. Quand la rage est déclarée, il y auroit trop de danger à les administrer, & il faut

inceſſamment les tuer : l'on peut tenter cependant, ſi, en leur jettant le bol, ils l'avaleront. Dès qu'ils ſont mordus, il faut les tenir enfermés, & ne les relâcher qu'au bout de trois ou quatre mois.

§. 200. L'on a, ſur la morſure des chiens, un préjugé dangereux & faux, c'eſt que ſi un chien qui a mordu quelqu'un ſans être enragé, le devient enſuite, la perſonne mordue la deviendra en même-tems. Une telle idée eſt auſſi ridicule, que ſi l'on diſoit que quand deux perſonnes ont couché dans le même lit, ſi l'une eſt attaquée au bout de dix ou douze ans, de la gale ou de la petite vérole, ou de quelqu'autre maladie contagieuſe, l'autre le ſera auſſi. De deux choſes l'une : ou le chien qui mord, eſt dans un commencement de rage ; dans ce cas, elle ſera manifeſte au bout de quelques jours, & & l'on doit dire qu'on a été mordu par un chien enragé : ou il n'en a abſolument aucun principe ; dans ce ſecond cas, je demande à tout homme ſenſé, s'il peut la donner ? Perſonne ne donne ce qu'il n'a pas. Cette idée fauſſe fait faire une action dangereuſe à ceux qui en ſont imbus ; ils ſe ſervent du droit que la loi leur accorde de faire tuer le chien, & par-là ils reſtent dans l'incertitude ſur ſon état & ſur leur ſort ; incertitude effrayante, & qui peut avoir des ſuites fâcheuſes, indépendantes de tout venin. Le parti qu'on doit prendre, c'eſt de faire enfermer le chien ſous ſes yeux, afin de s'aſſurer s'il eſt enragé, ou s'il ne l'eſt pas.

§. 201. Il n'eſt plus néceſſaire aujourd'hui de montrer l'horreur, la barbarie & le crime de cette méthode, qui étouffoit, il n'y a pas ſi long-tems, les malades entre les couvertures. Elle eſt prohibée dans pluſieurs pays, & ſans doute, elle ſeroit punie, au moins elle devroit l'être dans ceux même, où elle ne l'eſt pas encore.

Une autre barbarie, dont il faut eſpérer auſſi qu'on ne verra plus d'exemples, c'eſt l'abandon

de ces misérables, sans aucun secours, abandon odieux, lors même qu'on n'auroit pas d'espérance de les sauver, & qui seroit criminel aujourd'hui, qu'on peut leur donner des secours efficaces. Je le réitere, les malades n'ont très-souvent aucune envie de mordre : lors même qu'ils sont portés à cela, ils craignent de le faire, & avertissent qu'on s'éloigne d'eux ; ainsi il n'y a aucun danger à courir, ou, lorsqu'il y en a, il est aisé de s'en garantir par quelques précautions.

CHAPITRE XIII.

De la petite Vérole.

§. 202. LA petite vérole est la plus générale de toutes les maladies, puisque, de cent personnes, il n'y en a que quatre ou cinq qui en soient exemptes. Il est vrai, que communément elle n'attaque qu'une fois ; & quand on l'a eue, on en est ordinairement à l'abri pour toujours. Elle est souvent très-douce, mais elle fait aussi quelquefois périr beaucoup de monde, & devient presque aussi funeste que la peste. Il est démontré qu'en combinant le nombre des petites véroles funestes avec celui des bénignes, ou dont on revient, cette maladie tue la septieme partie de ceux qu'elle attaque.

§. 203. On a ordinairement la petite

vérole dans l'enfance. Il est rare qu'elle n'attaque qu'une personne dans un endroit ; le plus souvent elle est épidémique, & saisit une grande partie de ceux qui ne l'ont pas eue. Elle cesse ordinairement au bout de quelques semaines ou de quelques mois, & ne reparoît dans le même endroit, qu'au bout de quatre, cinq, ou six ans.

§. 204. Le mal s'annonce souvent, trois ou quatre jours avant que la fiévre paroisse, par un léger abattement, moins de vivacité & de gaieté, une grande facilité à suer, moins d'apétit, le visage un peu changé, les yeux battus. Cependant chez les enfans d'un tempéramment lent & phlégmatique, j'ai vu qu'une légere agitation dans le sang, avant que le frisson eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté, & un coloris qu'ils n'avoient jamais eu. Il survient ensuite des alternatives de froid & de chaud, & enfin un frisson bien marqué, qui dure une, deux, trois, quatre heures, & qui est suivi d'une chaleur très forte, accompagnée de maux de tête, de maux de reins, & de vomissemens, ou au moins d'envies de vomir. Cet état dure pendant quelques heures, au bout desquelles la fiévre diminue un peu, par une sueur qui est quelquefois très abondante ; alors

le malade ſe trouve mieux, cependant il reſte accablé, engourdi, très dégoûté, avec mal de tête & de reins, & du penchant au ſommeil ; ce dernier ſymptôme n'eſt commun que chez les enfans au-deſſous de ſept ou huit ans. Cette diminution dans la fiévre n'eſt pas longue ; & au bout de quelques heures, ordinairement ſur le ſoir, elle reparoît avec tous ſes accidens, & ſe termine de la même façon. Cet état dure trois ou quatre jours ; au bout de ce tems, rarement plus tard, les premiers boutons paroiſſent dans la ſueur qui termine le redoublement. J'ai ordinairement vu les premiers au viſage, enſuite aux mains, à l'avant-bras, au col, au haut de la poitrine. Dès que cette éruption eſt commencée, ſi la maladie doit être bénigne, la fiévre finit preſqu'entiérement ; l'on continue à tranſpirer ; le nombre des boutons augmente, & il en vient au dos, aux flancs, au ventre, aux cuiſſes, aux jambes & aux pieds ; quelquefois même il en pouſſe abondamment ſous la plante des pieds, où, en groſſiſſant, ils occaſionnent fréquemment de très grandes douleurs, à cauſe de la dureté de la ſurpeau dans cette partie.

Souvent le premier & le ſecond jour de l'éruption (je parle toujours de la ma-

ladie bénigne) il y a encore un très léger mouvement de fiévre sur le soir, vers la fin duquel il sort beaucoup de boutons: mais quand la fiévre finit entiérement après la premiere éruption, l'on ne doit attendre qu'une petite vérole très peu abondante; car si l'éruption est ou doit être très abondante, la fiévre comme je l'ai dit, ne cesse pas tout-à-fait, mais il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs.

Les boutons naissans sont une très-petite tâche rouge assez ressemblante à la morsure d'une puce, mais marquée au milieu d'un petit point blanc, élevé, qui grossit peu-à-peu, & la rougeur s'étend au tour. Ils deviennent plus blancs à mesure qu'ils grossissent, & ordinairement le sixiéme jour après leur sortie ils sont à leur plus haut point de grandeur, & remplis de pus. Il y en a qui sont aussi gros qu'un pois, & même plus; mais ce n'est pas le plus grand nombre. Dès ce moment ils commencent à jaunir, séchent & tombent en écailles brunes, dix ou onze jours après leur sortie. Comme ils sont venus en différens tems, ils mûrissent, séchent & tombent inégalement. Le visage est quelquefois net pendant qu'il y a encore des boutons qui ne sont pas mûrs aux jambes; ceux de la plante des pieds durent très long-tems.

§. 205. La peau eſt néceſſairement tendue par les boutons, & dès qu'il y en a une certaine quantité, tous les intervalles ſont rouges, luiſans, & la peau très enflée. Le viſage eſt la premiere partie qui enfle, parce que c'eſt celle où les boutons ſont parvenus le plutôt à leur groſſeur; & l'enflure eſt quelquefois ſi conſidérable qu'il eſt monſtrueux, auſſi-bien que le col, & que les yeux ſont abſolument fermés. Le viſage déſenfle à meſure que le deſſéchement ſe fait, & alors les mains enflent prodigieuſement, enſuite les jambes, parce que le gonflement eſt la ſuite du plus haut dégré de la groſſeur des boutons, & que ce dégré a lieu ſucceſſivement dans ces différentes parties.

§. 206. Quand on a beaucoup de boutons, la fiévre ſe releve dans le tems de la ſuppuration, & cela n'eſt point étonnant, un ſeul furoncle ou clou donnant la fiévre, comment des centaines ou des milliers de ces petits abcès ne la donneroient-ils pas? cette fiévre eſt le période le plus dangereux de la maladie, il tombe entre le neuviéme & le treiziéme jour; car pluſieurs circonſtances varient de deux ou trois jours le tems de la maturité. Le malade à cette époque a de la chaleur, de la ſoif, des douleurs, de la peine à

trouver une attitude favorable. Si le mal eſt conſidérable, il ne dort point, il a des rêveries, de l'oppreſſion, de l'aſſoupiſſement; & quand il meurt, il meurt ſuffoqué ou léthargique, ſouvent tous les deux à la fois. Le pouls, dans cette fiévre, eſt quelquefois d'une vîteſſe étonnante, & l'enflure des poignets fait qu'il paroît dans quelques ſujets très petit. Le tems du plus grand danger, c'eſt quand le viſage, la tête, le col ſont extrêmement enflés. Dès que ces parties commencent à déſenfler, que les croûtes du viſage commencent à ſécher, & que la peau ſe flétrit, le pouls devient un peu moins fréquent, & le danger diminue. Quand il n'y a que très peu de boutons, cette ſeconde fiévre eſt ſi légere, qu'il faut être attentif pour s'en appercevoir, & elle n'eſt pas dangereuſe.

§. 207. Outre tous ces ſymptômes, il y en a quelques autres qui demandent auſſi beaucoup d'attention. L'un, c'eſt le mal de gorge, dont pluſieurs malades ſont atteints dès que la fiévre eſt un peu forte. Il dure deux ou trois jours, & gêne quand on veut avaler; & même quand la maladie eſt extrêmement grave, il en empêche abſolument. On l'attribue ordinairement aux boutons qui pouſſent dans la gorge, mais c'eſt une erreur, & ces bou-

tons ſont preſque toujours une chimere. Il naît le plus ſouvent avant le tems de l'éruption. Si le mal eſt leger, il finit quand elle eſt faite ; & quand il reparoît dans le courant de la maladie, il eſt toujours proportionné au dégré de la fiévre ; ainſi il ne dépend point des boutons, mais de l'inflammation, & s'il eſt de durée, il eſt preſque toujours ſuivi du ſecond ſymptôme, qui eſt la ſalivation, c'eſt-à-dire le crachement d'une grande quantité de ſalive. Elle a rarement lieu, quand la maladie eſt très légere, ou le malade très jeune ; elle manque rarement quand la maladie eſt conſidérable, & que le malade a plus de ſept ou huit ans ; elle eſt prodigieuſe quand la petite vérole eſt très abondante & le malade adulte. Dans ce dernier cas elle eſt continuelle, elle ne laiſſe aucun repos au malade, & ſouvent elle l'incommode plus qu'aucun des autres ſymptômes de la maladie, d'autant plus qu'au bout de quelques jours les lévres, l'intérieur des joues, la langue, le palais ſont entiérement écorchés. Quelqu'incommode que ſoit cette évacuation, elle eſt très ſalutaire. Les petits enfans y ſont moins ſujets, quelques-uns en échange ont la diarrhée ; mais j'ai vu que cette derniere évacuation eſt beaucoup plus rare chez eux, que la ſalivation chez les adultes.

§. 208. Les enfans jusqu'à l'âge de cinq ou six ans, sont sujets aux convulsions avant la sortie des boutons; elles ne sont point dangereuses, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'autres symptômes violens & fâcheux. Celles qui surviennent, ou quand l'éruption déja faite rentre tout-à-coup, ou dans le tems de la fiévre de suppuration, sont beaucoup plus à craindre.

Il survient souvent des saignemens de nez, les premiers jours de la maladie, qui sont extrêmement utiles, & qui diminuent ordinairement le mal de tête. Les très-petits enfans y sont moins sujets; ils en ont cependant quelquefois, & j'ai vû des assoupissemens considérables finir d'abord après le saignement de nez.

§. 209. L'on distingue ordinairement la petite vérole en deux espéces, la confluente & la discrette, & cette division est dans la nature. Mais comme le traitement de l'une, est le même que celui de l'autre, & qu'il ne faut que proportionner la dose des remédes au danger; pour ne pas entrer dans des détails trop longs & trop difficiles à saisir pour la plûpart des lecteurs, aussi bien que tout ce qui regarde les petites véroles malignes; je me bornerai à la description que j'ai donnée, qui contient les symptomes

tômes essentiels communs à l'une & à l'autre espéce. Je me contente d'ajouter que l'on doit s'attendre à une petite vérole très abondante, si dès le commencement le malade est attaqué brusquement par plusieurs symptômes violens, sur-tout si les yeux sont extrêmement vifs, les vomissemens continuels, les maux de reins forts, & s'il a en même-tems beaucoup d'angoisse & d'inquiétudes, si les enfans ont beaucoup d'assoupissement, si l'éruption se fait dès le troisiéme jour, ou même dès le second; car plus l'éruption est prompte dans cette maladie, plus la maladie est dangereuse. Au contraire, plus l'éruption est tardive & mieux c'est; à moins que ce retard ne fût causé par une très grande foiblesse, ou par quelque violente douleur intérieure.

§. 210. La maladie est quelquefois si légere, que l'éruption se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant fût malade, & la suite répond au commencement. Les boutons sortent, grossissent, suppurent & mûrissent sans que le malade garde le lit, dorme moins, & ait moins d'appétit. Il est très commun dans les campagnes de voir des enfans, & ce n'est presque que les enfans qui l'ont si légere, passer en plein air tout le tems de leur maladie, courant & mangeant

comme en santé. Ceux mêmes qui l'ont eue un peu plus grave, sortent ordinairement dès que l'éruption est entiérement finie, & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit. Nonobstant ce peu de soin, plusieurs guérissent parfaitement ; mais ce n'est cependant point un exemple qu'on doive suivre, parce qu'un grand nombre éprouve des suites très-fâcheuses ; & l'on m'a amené une foule de ces enfans, qui, après avoir eu de ces petites véroles heureuses mais mal soignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes espéces, qu'il est très difficile de détruire.

§. 211. C'est encore ici une de ces maladies dont le mauvais traitement, & sur-tout l'envie de faire suer, a augmenté le danger pendant long-tems, & l'augmente encore parmi le peuple, sur-tout dans les campagnes. L'on voit que l'éruption se fait pendant que le malade sue, & qu'il se trouve mieux quand l'éruption est faite ; l'on conclut qu'en hâtant cette éruption, l'on contribue au soulagement du malade, & l'on imagine qu'en augmentant la quantité de la sueur & des boutons, le sang se dépure mieux de tout le venin. Ce sont des erreurs funestes dont de tristes exemples prouvent tous les jours le danger.

Quand le venin a paſſé dans le ſang, il faut un certain tems pour qu'il produiſe ſon effet; alors le ſang étant gâté par le venin qui y eſt entré & par celui qui s'eſt formé, la nature fait effort pour s'en débarraſſer, & le jetter à la peau, préciſément dans le moment où tout eſt diſpoſé pour cela. Ordinairement cet effort eſt ſuffiſant, & fort ſouvent même trop violent, très rarement trop foible. L'on voit par-là, que quand l'effort eſt ſuffiſant, il ne faut point l'augmenter par des remédes chauds, qui le rendroient trop violent & dangereux. Quand il eſt déja trop violent, l'augmenter, c'eſt le rendre mortel. Les cas où il eſt trop foible ſont très rares, ſur-tout dans les campagnes, & très difficiles à juger; auſſi il faut être très réſervé ſur l'uſage des remédes chauds, qui ſont meurtriers dans cette maladie. Le vin, la thériaque, la confection, l'air chaud, les couvertures peſantes, font périr annuellement des milliers d'enfans, qui auroient été guéris ſi on ne leur avoit donné que de l'eau tiéde; & toutes les perſonnes qui s'intéreſſent à la conſervation de ceux qui ſont atteints de cette maladie, doivent ſoigneuſement empêcher qu'ils ne faſſent aucun uſage de ces drogues, qui, lors même qu'elles ne rendent pas la maladie

mortelle, la rendent cruelle & accompagnée des suites les plus funestes. Le préjugé est enraciné, il se détruira difficilement ; mais je ne souhaite que de faire ouvrir les yeux sur la différence de succès de la méthode chaude, & de celle que je vais proposer ; le jugement alors ne restera pas long-tems suspendu. Je dois même dire, que j'ai trouvé parmi le peuple de la ville plus de docilité à cet égard, sur-tout dans la derniere épidémie, que je n'aurois osé l'espérer. Non-seulement ceux qui me consultoient dès le commencement, observoient avec assez d'exactitude le régime rafraîchissant que je leur conseillois ; mais même leurs voisins l'employoient, quand leurs enfans étoient attaqués ; & ayant été souvent appellé après plusieurs jours de maladie, j'ai vu avec plaisir, dans plusieurs maisons, qu'on n'avoit donné aucun remède chaud, & qu'on avoit eu grand soin de rafraîchir l'air. J'ai lieu d'espérer que cette méthode sera bientôt générale ici ; & ce qui l'accréditera, c'est que la derniere épidémie, quoiqu'aussi nombreuse, a été moins meurtriere que les précédentes.

§. 212. Dès que la maladie commence, ce qu'on soupçonne si l'on trouve les signes que j'ai décrits plus haut, si le malade ne l'a pas eue, & si elle est ac-

tuellement dans le lieu, on le met très exactement au régime, & on lui donne soir & matin un bain de jambes tiéde; c'est le reméde le plus propre à diminuer le nombre des boutons à la tête, & à faciliter l'éruption dans le reste du corps. Les lavemens contribuent aussi beaucoup à abattre le mal de tête, & à diminuer les envies de vomir & les vomissemens, qui incommodent beaucoup le malade, mais qu'on cherche très mal-à-propos à arrêter par la confection ou la thériaque; & dont il est plus dangereux encore de vouloir emporter la cause, avec un émétique ou un purgatif, qui sont des remédes pernicieux dans les commencemens de cette maladie. Si la fiévre est légere, les bains de jambes du premier jour, & le premier lavement suffisent; alors on se contente du régime, & l'on peut même au lieu des tisanes N°. 1, 2, 4, ne donner aux enfans que du lait coupé avec les deux tiers, ou la moitié, de thé de sureau, ou de tilleul, ou même de melisse s'il n'a point du tout de fiévre; enfin, s'ils craignent tous ces goûts, avec de l'eau de fontaine. On peut joindre à cela quelques pommes cuites, & s'ils ont faim, quelques tranches de pain; mais il ne leur faut ni viande, ni bouillon à la viande, ni œufs, ni vin; parce qu'une

obſervation réitérée a prouvé que les enfans, qui avoient pris de ces nourritures, étoient plus mal & ſe remettoient plus lentement que les autres. L'on peut auſſi à cette époque, leur donner pour toute boiſſon du petit lait, dont j'ai vu ſouvent de très bons effets; ou du lait de beurre (de la battue). Quand la maladie n'eſt pas forte, elle ſe guérit parfaitement ſans aucun autre ſecours & ſans aucun autre reméde. Il faut ſeulement avoir ſoin de purger, dès que les boutons du viſage ſont en partie ſecs, avec le reméde N°. 11, & de réitérer la même purgation ſix jours après. Ils ne faut accorder de la viande, qu'après cette derniere purgation, mais après la premiere on peut leur donner des légumes, & du pain aſſez pour qu'ils ne ſouffrent pas de la faim.

§. 213. Quand la fiévre eſt forte, le pouls dur, le mal de tête & de reins violens, il faut 1°. ſur-le-champ faire une ſaignée au bras, donner deux heures après un lavement, & ſi la fiévre continue, réitérer la ſaignée. J'en ai fait faire juſques à quatre les deux premiers jours, à des gens qui n'avoient pas dix-huit ans. La ſaignée eſt ſurtout néceſſaire, quand avec un pouls dur & plein, il y a aſſoupiſſement ou rêveries. 2°. L'on donne, tant que la fiévre eſt trop forte, deux,

trois, & même quatre lavemens par jour, & deux bains de jambes. On ſort le malade du lit, & on le tient ſur une chaiſe auſſi long-tems que l'on peut. 4°. On renouvelle fréquemment l'air de la chambre ; & s'il eſt trop chaud, comme cela arrive ſouvent en été, on emploie pour le rafraîchir, les moyens décrits (§. 36.) 5°. Le malade ne boit que des tiſanes N°. 2, ou 4 ; & ſi cela ne modere pas ſuffiſamment la fiévre, on donne toutes les heures ou les deux heures, ſuivant le beſoin, une cueillerée de la potion N°. 10. Après l'éruption, la fiévre étant moins forte, on diminue la quantité des ſecours, & même ſi elle ceſſoit entiérement, on ſe conduiroit, comme il eſt dit §. 212.

§. 214. Quand après quelques jours de calme, la ſuppuration renouvelle la fiévre, il faut à la ſaignée & aux bains de pieds près, ſe conduire comme dans le §. précédent. L'on doit 1°. & ſurtout avoir ſoin d'entretenir le ventre très libre ; pour cela, on mettra dans les lavemens une once de catholicon, ou on les fera ſimplement de petit lait, avec du miel, de l'huile & du ſel, on donnera trois fois par jour dans la matinée, à deux heures de diſtance l'un de l'autre, trois verres de la tiſane N°. 32. & on purgera de deux jours l'un avec la potion N°. 23 ; mais ce jour-là

on ne prendra pas celle N°. 32. Il faut, si le mal est violent, donner même à double dose le reméde N°. 10. 3°. On doit sortir le malade du lit, & le tenir levé, dans une chambre bien airée, jour & nuit jusques à ce que la fiévre ait baissé. Plusieurs personnes s'étonneront de ce conseil ; cependant c'est celui qui m'a paru souvent le plus efficace, & sans lequel les autres sont inutiles. Comment dormira le malade, dira-t'on ? Il n'est pas nécessaire qu'il dorme à cette époque ; au contraire, le sommeil lui nuiroit : d'ailleurs il ne peut pas dormir ; la salivation qui est continuelle l'en empêche, & il est très important de l'entretenir ; on la facilite en injectant souvent dans la gorge de l'eau miellée. Il est aussi très-utile d'en injecter dans les narines, & de les nétoyer souvent des croutes qui s'y amassent. Ces attentions diminuent non-seulement le mal-aise du malade, mais elles contribuent même très-efficacement à la guérison. 4°. Si le visage & le col sont fort enflés, on met des cataplasmes émolliens à la plante des pieds ; & si cela ne suffit pas, l'on y applique des sinapismes N°. 72. Ils y occasionnent quelquefois des douleurs excessives & brûlantes ; mais à mesure que ces douleurs augmentent, la tête & le col se dégagent d'une façon marquée.

§. 215. Les paupieres s'enflent, quand la maladie eſt grave, au point de couvrir les yeux qui reſtent fermés pendant pluſieurs jours. Il ne faut rien faire que de les arroſer ſouvent avec un peu de lait & d'eau tiéde. Ces précautions qu'on prend de les frotter avec du ſafran, une piéce d'or, de l'eau roſe, ſont auſſi inutiles que puériles. Ce qui contribue le plus à prévenir la rougeur des yeux, après la maladie, & en général toutes les autres ſuites, c'eſt de ſe contenter, pendant long-tems, de très peu d'alimens, & ſur-tout de ne prendre ni viande ni vin. Dans les petites véroles mauvaiſes, & chez les petits enfans, les yeux ſe ferment dès le commencement de l'éruption.

§. 216. Un ſecours extrêmement efficace, & qui n'avoit été employé pendant long-tems que comme un moyen de conſerver le viſage, mais qui a les plus grandes influences ſur la conſervation de la vie, c'eſt d'ouvrir les boutons, non-ſeulement au viſage, mais par tout le corps. En les ouvrant, 1°. on prévient le ſéjour du pus, & par-là on empêche qu'il ne ronge, & ne laiſſe des cicatrices, des creux profonds, ou d'autres défigurations de cette eſpéce; 2°. en donnant ainſi iſſue au venin, l'on empêche qu'il ne repaſſe dans le ſang, & par-là on enleve une des

grandes causes du danger, 3°. on détend la peau; l'enflure du visage, celle du col, diminuent à mesure qu'on ouvre, & l'on facilite ainsi le retour du sang du cerveau; ce qui est un avantage très-grand. Il faut ouvrir successivement par tout, à mesure que les boutons sont mûrs. Le moment de le faire, c'est quand ils sont tout-à-fait blancs, qu'ils commencent à jaunir tant soit peu, & que le cercle rouge qui les entoure a entiérement pâli. On ouvre avec des ciseaux très pointus, ce qui n'est absolument point douloureux pour le malade; & quand on en a coupé une certaine quantité, on applique plusieurs fois une éponge trempée dans l'eau tiéde, pour enlever ce pus qui se forme aisément en croûtes. Mais comme les boutons vuidés se remplissent assez vîte, il faut réitérer l'ouverture au bout de quelques heures, & y revenir quelquefois cinq ou six fois de suite. Ces soins paroîtront minutieux, & ne deviendront sans doute jamais une pratique générale, mais je répete qu'ils sont beaucoup plus importans qu'on ne l'imagine, & que dans une fiévre de suppuration fort grave, une ouverture générale, exacte, & réitérée des boutons mûrs est le reméde le plus efficace, parce qu'il ôte les deux causes du danger, qui sont le pus & la tension de la peau.

§. 217. Je n'ai point parlé dans le traitement, des remédes anodins ou propres à faire dormir, qu'on emploie généralement, mais que je n'emploie presque jamais dans cette espece, & dont j'ai prouvé tout le danger, dans ma lettre à M. HALLER : ainsi partout où l'on n'a point de Médecin, on doit éviter avec le plus grand soin, la thériaque, le laudanum, le syrop de pavot blanc, celui même de pavot rouge, celui de karabé, les pilules de styrax ou de cynoglosse, en un mot tout ce qui peut faire dormir. On doit surtout les bannir absolument dans le tems de la seconde fiévre, pendant lequel le sommeil même naturel est dangereux. Un cas dans lequel il est permis quelquefois de les employer, c'est pour les enfans foibles ou sujets aux convulsions, chez lesquels l'éruption se fait avec peine ; mais je le répete, il faut être circonspect dans l'usage de ces remédes, qui sont mortels, quand les vaisseaux sont pleins, quand il y a de l'inflammation, de la fiévre, quand la peau est tendue, quand le malade a des rêveries, ou de l'oppression, & quand il convient que le ventre soit libre, que les urines coulent abondamment, & qu'on salive beaucoup.

§. 218. Si l'éruption commencée rentroit tout-à-coup, il faudroit bien se garder de donner des remedes sudorifiques,

échauffans, ſpiritueux, volatils, mais il faut donner beaucoup du remede No. 12, qu'on boira chaudement, & appliquer des veſicatoires aux gras des jambes. Ce cas eſt fâcheux, & les différentes circonſtances qui l'accompagnent, peuvent exiger quelques ſecours, dans le détail deſquels je ne puis pas entrer ici. Quelquefois une ſaignée fait reparoître l'éruption ſur le champ.

§. 219. Le ſeul moyen sûr d'éloigner tout le danger de cette maladie, c'eſt de l'inoculer : mais ce moyen ſalutaire ne peut être à l'uſage du peuple, que dans les pays où l'on a fondé des hôpitaux pour l'inoculation. Dans ceux où il n'y en a point, la ſeule reſſource qu'on ait, c'eſt de diſpoſer les enfans à avoir cette maladie heureuſement, quand elle devient commune ou épidémique, ou qu'on la voit dans ſon voiſinage.

§. 220. Cette préparation conſiſte en général, à corriger les vices de la ſanté du ſujet, s'il en a, & à le rendre bien portant, ſans être extrêmement vigoureux, parce que chez les ſujets très-vigoureux, la maladie eſt quelquefois trop violente.

On ſent que les dérangemens de la ſanté, étant très-différens, les préparations ne peuvent pas être les mêmes, & qu'un enfant ſujet à une maladie habituelle ne peut pas être préparé comme celui qui eſt ſujet à une maladie toute différente. Les détails néceſſaires ſur cet important objet, ſeroient déplacés ici, ſoit par leur longueur, ſoit parce qu'il n'eſt pas poſſible de donner à des perſonnes qui ne

ſont pas Médecins, des connoiſſances ſuffiſantes pour ſe décider ſur le choix des ſecours dans pluſieurs cas, mais j'en indiquerai quelques-uns qui conviendront aſſez aux enfans bien portans & robuſtes.

Le premier moyen, c'eſt une diminution dans la quantité des alimens. Les enfans mangent généralement un peu trop; il faudroit les réduire à une quantité proportionnée à leur force, à leur vivacité, a l'exercice qu'ils prennent, & preſque tous doivent très-peu manger à ſouper.

Le ſecond moyen conſiſte dans le choix des alimens; il eſt moins à la portée du peuple qui eſt borné à un petit nombre, qu'à celle du riche qui a beaucoup de retranchemens à faire, mais auſſi il lui eſt moins néceſſaire Ses alimens plus ſimples, & preſque tous tirés des végétaux & du laitage, ſont ceux qui conviennent le mieux; il n'eſt preſque queſtion pour lui que de les choiſir bien conditionnés, du pain bien cuit, des légumes préparées, ſans lard & ſans graiſſes rances; des fruits b[illegible] mûrs, point de gâteaux ou tartes, peu de fromage. Voilà, à peu-près, à quoi l'on peut réduire leur préparation ſur cet article. On jugera des bons effets de ces attentions pour les enfans, par la diminution de leur ventre, parce qu'ils ſeront plus gais & plus agiles, & qu'ils auront un meilleur viſage, quoiqu'ils ayent un peu moins de couleur, & quelquefois même d'embonpoint.

Le troiſieme ſecours, c'eſt de leur faire prendre quelques bains de jambes tiedes le ſoir en ſe couchant. Ce remede favoriſe la tranſpiration, rafraîchit, délaye le ſang, & en diminue l'âcreté, toutes les fois qu'il eſt ordonné à propos.

La quatrieme, c'eſt l'uſage du petit lait bien clair. Ce remede qui eſt un ſuc d'herbes filtré & adouci par les organes de l'animal, remplit toutes les indications qui ſe préſentent, je parle toujours des enfans ſains & robuſtes, il donne de la ſoupleſſe

aux vaiſſeaux, il diminue la denſité du ſang, qui, augmentée par l'action du venin, dégénereroit en un épaiſſiſſement inflammatoire trop dangerereux, il détruit tous les engorgemens qui peuvent ſe trouver dans les viſceres du bas-ventre, il ouvre les couloirs de la bile, il en émouſſe l'âcreté, il lui donne de la fluidité, il prévient la putridité, adoucit ce que la maſſe des humeurs pourroit avoir de trop âcre, il facilite les ſelles, les urines, la tranſpiration; en un mot, il donne au corps la diſpoſition la plus favorable, pour n'être pas trop violemment agité par l'effet d'un venin inflammatoire; & pour les enfans, dont je parle, il eſt, ſans contredit, le remede préparatoire le plus efficace pour ceux qui ſont ſanguins, ceux qui ſont bilieux, & le plus propre à les dédommager de la privation de l'inoculation. J'ai dit qu'on pouvoit auſſi l'employer avec beaucoup de ſuccès pendant le cours de la maladie; mais j'avertis que, quelque ſalutaire qu'il ſoit, dans les cas indiqués, il y en a beaucoup dans leſquels il nuiroit. On auroit très grand tort de l'ordonner à des enfans foibles, languiſſans, noués, pâles, ſujets aux vomiſſemens, à la diarrhée, aux aigreurs, à toutes les maladies qui prouvent qu'ils ont les vaiſſeaux foibles & les humeurs aigres; ainſi il faut bien ſe garder de le regarder comme un ſecours univerſel & immanquable. On peut en faire prendre tous les matins quelques verres, ou en donner pendant tout le jour, au lieu d'autre boiſſon, ou le donner en ſoupe avec du pain à déjeûner, à ſouper, & même plus ſouvent. Si le payſan vouloit ſuivre ces regles qui ſont très aiſées & très à ſa portée, toutes les fois que la petite vérole regne, je ſuis perſuadé qu'on en diminueroit les ravages. Quelques-uns en profiteront: il y en a qui ſont extrêmement ſenſés & remplis d'un véritable amour paternel; il y en a d'autres qui ſont trop brutes, pour en ſentir l'utilité, & trop féroces, pour donner quelques ſoins à leurs familles.

CHAPITRE XVI.

De la Rougeole.

§. 221. LA rougeole, à laquelle les hommes ſont auſſi généralement aſſujettis qu'à la petite vérole, eſt une maladie à peu-peu de la même eſpéce, mais moins meurtriere, quoique dans quelques pays elle faſſe d'aſſez grands ravages. Dans celui-ci, l'on meurt plus rarement de la maladie, que de ſes ſuites.

Quelquefois il y a en même tems épidémie de petite vérole & de rougeole dans le même endroit; plus ſouvent cependant, j'ai vu qu'elles regnoient dans des années différentes. Il arrive auſſi, que les deux maladies ſe mêlent, que l'une ſurvient à l'autre, avant qu'elle ſoit finie, ce qui eſt dangereux.

§. 222. Chez quelques malades, le mal s'annonce pluſieurs jours à l'avance, par une petite toux fréquente & ſéche, ſans aucun autre mal; plus ordinairement elle s'annonce par un mal-aiſe général, des alternatives de friſſons & de chaleur, un mal de tête violent chez les adultes, un aſſoupiſſement chez les enfans, un mal de

gorge très-fort, &, ce qui caractérise la maladie, une rougeur & une chaleur considérables dans les yeux, accompagnées d'un gonflement des paupieres, d'un écoulement de larmes extrêmement âcres, & d'une si grande sensibilité des yeux, qu'ils ne peuvent soutenir la lumiere; par des éternûmens très-fréquens, & un écoulement par le nez, de la même matiere qui coule des yeux. La chaleur & la fiévre augmentent rapidement, le malade a de la toux, de l'oppression, de l'angoisse, des envies de vomir continuelles, de violentes douleurs dans les reins; quelquefois la diarrhée, & alors les vomissemens sont moins considérables, d'autres fois des sueurs moins abondantes que dans la petite vérole; la langue est blanche, la soif est souvent ardente; les accidens sont généralement plus violens, qu'avant les petites véroles bénignes. Enfin le quatrieme, ou le cinquieme jour, quelquefois sur la fin du troisieme, l'éruption se fait très-promptement, & très-abondamment sur tout le visage, qui, dans peu d'heures, est couvert de taches, dont chacune ressemble à une morsure de puce, mais d'un rouge plus foncé, & dont plusieurs se réunissant, forment des plaques rouges plus ou moins larges, & qui enflammant la peau, produisent une enflure sensible au visage; quelquefois même les

yeux ſont fermés. Chaque petite tache eſt un peu élevée, ſur-tout au viſage, où l'on s'en apperçoit à l'œil & au doigt; dans le reſte du corps, cette élévation n'eſt preſque ſenſible que par la rudeſſe qu'elle donne à la peau. Après avoir commencé par le viſage, l'éruption ſe continue ſur la poitrine, le dos, les bras, les cuiſſes, les jambes. Elle eſt ordinairement très-abondante ſur la poitrine & ſur le dos; il arrive même quelquefois, qu'on trouve des plaques rouges ſur la poitrine, avant qu'il ſe ſoit fait aucune éruption ſur le viſage. Le malade a ſouvent, comme dans les petites véroles, des ſaignemens de nez abondans, qui emportent le mal de tête, d'yeux, & de gorge.

Quand la maladie eſt fort douce, preſque tous les accidens diminuent après l'éruption, comme dans la petite vérole; mais ordinairement le changement en bien, n'eſt pas auſſi ſenſible que dans cette premiere maladie. Les vomiſſemens ceſſent, il eſt vrai, preſqu'entiérement, mais la fiévre, la toux, le mal de tête continuent; & j'ai vu quelquefois, qu'un vomiſſement de matiere bilieuſes, un ou deux jours après l'éruption, ſoulageoit beaucoup plus que l'éruption même. Le troiſieme ou le quatrieme jour de l'éruption, la rougeur diminue, les taches ou boutons ſe deſſéchent, & tombent en petites écailles; la peau même intermédiaire tombe de la même manier

& se trouve remplacée par une nouvelle, qui s'est formée dessous. Le neuvieme jour, quand la maladie est allée vîte ; le onzieme, quand elle a été fort lente, il ne reste aucun vestige des rougeurs, & la peau est d'abord très-bien raccommodée.

§. 223. Mais le malade n'est pas guéri, à moins que pendant le tems de la maladie, ou d'abord après, il n'ait eu quelqu'évacuation considérable, comme les vomissemens dont j'ai parlé tout-à-l'heure, ou une diarrhée bilieuse, ou des urines, ou des sueurs abondantes ; car, quand il survient quelqu'une de ces évacuations, la fievre disparoît, le malade reprend des forces, & se guérit entiérement. Quelquefois aussi, sans aucune de ces évacuations, la transpiration insensible dissipe les restes du venin, & le malade se porte très-bien. Mais d'autres fois, ce venin, s'il ne s'évacue pas entiérement, se jette sur le poumon, y produit une légere inflammation, l'oppression, la toux, l'angoisse, la fiévre reviennent, & le malade est dans un grand danger. Souvent l'orage est moins violent; mais il est long, & il reste des toux très-opiniâtres, qui ont plusieurs des caracteres de la coqueluche.

En 1758, il y eut ici une épidémie de rougeoles extrêmement nombreuse : presque tous ceux qui l'eurent, & qui ne furent pas extrêmement bien soignés, eurent aussi cette toux, qui étoit très-forte & très-rébelle.

§. 224 Quoique ce ſoit là la marche de la maladie abandonnée à elle-même, ou mal ſoignée, & ſur-tout traitée par un régime chaud; quand on a ſoin de modérer la fiévre dans les commencemens, de délayer, & d'entretenir les évacuations, ces mauvaiſes ſuites ſont extrêmement rares.

§. 225. La façon de traiter cette maladie eſt la même que pour la petite vérole. 1°. Si la fiévre eſt forte, le pouls dur, l'oppreſſion violente, tous les ſymptomes graves, on fait une ou deux ſaignées. 2°. L'on donne des lavemens & des bains de jambes; la violence du mal en régle la quantité. 3°. Les tiſanes N°. 2 ou 4, ou un thé de ſureau ou de tilleul, auquel on mêle une cinquieme partie de lait. 4°. On emploie les parfums ou les vapeurs de l'eau chaude, qui ſont très-utiles pour ſoulager le mal de gorge, la toux, & l'oppreſſion. 5°. Dès que les rougeurs commencent à pâlir, on purge avec la potion N°. 23. 6°. On tient le malade au régime, après cette purgation, encore un couple de jours, & enſuite on le met à celui des convaleſcens. 7°. S'il ſurvient, dans le tems que l'éruption doit ſe faire, des accidens ſemblables à ceux qui ſurviennent dans la petite vérole, on y remédie de la même maniere.

§. 226. Quand on n'a pas ſuivi cette

méthode, & que les accidens décrits §. 223 surviennent, il faut traiter la maladie comme une inflammation commençante, & faire tout ce qui vient d'être dit §. 225. Si le mal n'est pas violent, l'on peut se passer de la saignée. S'il y a longtems qu'il dure dans des enfans gras, chargés d'humeurs, lents, pâles, il faut joindre aux mêmes secours, sans saignée, la potion N°. 8. & les vésicatoires aux jambes.

§. 227. Il arrive souvent que l'éloignement des secours fait qu'on néglige trop les restes de la maladie surtout la toux, & alors il se forme une véritable suppuration dans le poumon, avec une fiévre lente. J'ai vu plusieurs enfans dans des villages, périr de cette façon. Cet état est de la même nature que celui décrit §. 68 & 82, & finit de même, souvent, par une diarrhée très-peu douloureuse, & quelquefois puante, qui emmene le malade. Dans ces cas, il faut employer tous les secours prescrits §. 74, art. 3, 4, 5, la poudre N°. 14, le lait & l'exercice. Mais il est si difficile de faire prendre la poudre aux enfans, qu'il faut quelquefois se borner au lait, & j'ai vu souvent que dans ces cas il opéroit seul des guérisons très-difficiles. J'avertis que jamais il n'opere aussi efficacement que quand on le prend seul, sans aucun autre aliment, & qu'il est très-important de ne lui en asso-

tier aucun qui ait le plus petit dégré d'aigreur. Les personnes aisées peuvent prendre en même-tems avec succès pour leur boissons coupées, les eaux épurées de Passy, de Forges, de Segrais, de Selter, ou quelques autres très-légeres, & qui n'ont que très-peu de minéral. On les emploie également avec succès, dans tous les cas dans lesquels la cure dont je parle est nécessaire.

§. 228. Quelquefois il reste une toux fort séche, avec beaucoup de chaleur dans la poitrine & dans tout le corps, de l'altération, la langue & la peau extrêmement séches. J'ai guéri cet état, en faisant respirer la vapeur d'eau chaude, en faisant prendre des bains tiédes, & ne donnant, pendant plusieurs jours, que de l'eau & du lait.

Je réitere, avant que de finir cette matiere, que le venin de la rougeole est extrêmement âcre. Il paroît avoir quelque rapport avec l'humeur bilieuse, qui produit les érésipelles, & par-là même cette maladie demande des soins, sans quoi il est à craindre qu'elle n'ait des suites fâcheuses.

J'ai vu depuis peu une jeune fille qui avoit un peu langui depuis une rougeole essuyée il y a trois ans, & chez laquelle il s'étoit enfin formé une ulcération au cou; le lait coupé avec la salsepareille l'a rétablie.

§. 229. L'on a inoculé la rougeole dans les pays où elle est très-mauvaise, & cette méthode auroit aussi de grands avantages dans celui-ci; mais il en

est comme de l'inoculation de la petite vérole, elle ne peut être utile au peuple qu'au moyen d'un hôpital.

CHAPITRE XV.

De la Fiévre ardente, ou chaude.

§. 230. PRESQUE toutes les maladies dont j'ai parlé jusqu'à présent, sont produites par l'inflammation du sang, jointe à l'inflammation particuliere de quelque partie, ou à quelque venin qui doit s'évacuer. Quand le sang s'enflamme fortement sans qu'il y ait aucune partie plus particulierement attaquée, il produit cette fiévre, qu'on appelle fiévre ardente ou chaude.

§. 231. Les signes qui la font connoître sont la dureté du pouls & sa plénitude plus considérables dans cette maladie que dans aucune autre, une chaleur très forte, une grande soif, une sécheresse extraordinaire des yeux, des narines, des lévres, de la langue, de la gorge, un violent mal de tête, & quelquefois des rêveries dans le tems du redoublement, qui est considérable tous les soirs; la respiration un peu gênée, sur-tout dans le tems du redoublement, avec une toux de tems en

tems, ſans douleur dans la poitrine & ſans crachats ; le ventre reſſerré, les urines rouges, chaudes, peu abondantes ; quelques treſſaillemens ou ſoubreſauts, ſurtout quand le malade s'endort, peu ou point de bon ſommeil, mais preſque toujours une eſpéce d'aſſoupiſſement qui rend les malades aſſez peu ſenſibles à ce qui ſe paſſe au tour d'eux & à leur propre état ; quelquefois un peu de ſueur, mais à l'ordinaire la peau très-ſéche, de la foibleſſe, peu ou point de goût & d'odorat.

§. 232. Cette maladie eſt produite comme toutes les maladies inflammatoires par les cauſes qui épaiſſiſſent le ſang & en augmentent le mouvement, comme l'excès du travail, la trop grande chaleur, les veilles, l'abus du vin ou des liqueurs, un air trop long-tems ſec, des excès en tout genre, des alimens échauffans.

§. 233. 1°. L'on doit mettre d'abord le malade au régime, & ne donner des alimens que de huit en huit heures, & quelquefois ſeulement deux fois par jour. L'on pourroit même dans les cas graves s'en paſſer tout-à-fait. 2°. L'on réitere les ſaignées juſqu'à ce que le pouls s'amolliſſe. La premiere doit être conſidérable ; on en fait une ſeconde quatre heures après. Si le pouls s'amollit, on

peut ſuſpendre & n'y revenir que quand il reprendra aſſez de dureté pour faire craindre de nouveau le danger ; mais s'il continue à être fort & dur, on fait dans le même jour la troiſiéme ſaignée, qui ſouvent eſt la derniere. 3°. On donne deux & même trois lavemens par jour N°. 5. 4°. On baigne deux fois par jour les jambes dans l'eau tiéde ; on lave en même-tems les mains avec la même eau ; on met des linges ou des flanelles trempées dedans, ſur la poitrine & ſur le ventre, & l'on fait boire très réguliérement le lait d'amande N°. 4, & la tiſane N°. 7 ; le pauvre peut ſe tenir à cette derniere, mais il faut en boire prodigieuſement. Après les ſaignées, l'air frais & la quantité de boiſſon font le ſalut du malade. 5°. Si après les ſaignées, la fiévre continuoit à être très-forte, il faut l'abattre en donnant toutes les heures une taſſe de la potion N°. 10, juſqu'à ce qu'elle ait diminué, & enſuite de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'elle ſoit très-modérée.

§. 234. Il ſurvient ſouvent dans cette maladie des ſaignemens de nez, qui ſont très ſalutaires.

Les premiers ſignes d'amandement ſont l'amolliſſement du pouls, qui ne perd cependant tout-à-fait ſa dureté, que quand

la

la maladie eſt entiérement terminée ; la diminution du mal de tête, l'augmentation des urines, la diminution dans leur rougeur, un commencement d'humidité ſur la langue. Tous ces ſignes favorables vont en augmentant, & entre le neuf & le quatorze il ſurvient ordinairement ſouvent après quelques heures d'orage, des ſelles beaucoup plus abondantes, une grande quantité d'urine qui dépoſe un ſédiment d'un blanc roux au-deſſus duquel l'urine reſte très-claire & d'une couleur naturelle, & des ſueurs plus ou moins abondantes. En même-tems les narines & la bouche s'humectent ; cette croûte séche & brune qui couvroit la langue & que rien ne pouvoit enlever, ſe diſſipe d'elle-même ; le goût revient, la ſoif diminue, la clarté des idées renaît, l'aſſoupiſſement ſe diſſipe, le ſommeil & les forces reviennent. C'eſt alors qu'il faut donner la potion N°. 23, & mettre le malade au régime des convaleſcens. On peut au bout de huit ou dix jours redonner la même potion. Chez quelques malades, les urines ne dépoſent jamais ; mais ils guériſſent très-bien ſans cela.

§. 235. On juge que le mal empire, ſi le pouls reſte dur & perd ſa force, ſi le cerveau eſt plus embarraſſé, la reſpi-

ration plus gênée, les yeux, le nez, les lévres, la langue plus secs, la voix plus changée. Si à ces symptômes se joignent le gonflement du ventre, la diminution des urines, un délire continuel, l'angoisse, l'égarement des yeux, le mal est presque désespéré; & le malade n'a plus que quelques heures à vivre, quand ses mains & ses doigts sont continuellement en mouvement, comme pour chercher quelque chose sur ses draps; c'est ce qu'on appelle *chasser aux mouches*.

CHAPITRE XVI.

Des Fiévres putrides.

§. 236. APRÈS avoir parlé des maladies fiévreuses qui dépendent de l'inflammation du sang, je parlerai de celles que produisent les matieres corrompues qui croupissent dans l'estomac, dans les boyaux, dans les viscéres du bas ventre, ou qui ont déja passé dans le sang. On les appelle fiévres putrides, ou quelquefois fiévres bilieuses, quand la corruption de la bile paroît avoir le plus de part à la maladie.

§. 237. Cette maladie s'annonce sou-

vent plusieurs jours à l'avance par un grand abattement, une pesanteur de tête, des douleurs de reins & de genoux, la bouche mauvaise le matin, peu d'appétit, un sommeil inquiet; quelquefois un mal de tête excessif pendant plusieurs jours, sans aucun autre symptôme. Ensuite il survient un frisson suivi d'une chaleur âcre & séche, le pouls qui est petit & vîte pendant le frisson, s'éleve pendant la chaleur, & est souvent très-fort, mais il n'a pas la même dureté que dans les maladies précédentes, à moins que la fiévre putride ne soit compliquée avec une fiévre inflammatoire; ce qui arrive quelquefois. Pendant ce tems-là le mal de tête est ordinairement très-violent, le malade a presque toujours des nausées, & même quelquefois des vomissemens, de l'altération, des rapports désagréables, la bouche amere, il urine peu. Cette chaleur dure plusieurs heures, souvent toute la nuit; elle diminue un peu le matin, & le pouls, toujours fiévreux, l'est alors un peu moins, le malade souffre moins, mais il est très-abattu.

La langue est blanche, sale, les dents se salissent, l'haleine a une mauvaise odeur. La couleur, la quantité, & la consistence des urines varient beaucoup. Quelques malades sont resserrés, d'autres ont fré-

quemment de petites ſelles, qui ne les ſoulagent point. La peau eſt quelquefois ſéche, d'autres fois il y a de la tranſpiration, mais qui ne fait aucun bien. La fiévre redouble tous les jours, & ſouvent ce n'eſt pas à la même heure. Outre le grand redoublement qu'on obſerve chez tous les malades, il y en a ſouvent des petits chez quelques-uns.

§. 238. Quand le mal eſt abandonné à lui-même, ou mal ſoigné, ou plus fort que les remédes, ce qui n'eſt pas rare, la fiévre augmente, les redoublemens deviennent plus longs, plus fréquens, irréguliers; il n'y a point de bons momens; le ventre ſe tend comme un ballon, ce qu'on appelle météoriſme; les rêveries ſurviennent; le malade ne ſent plus ſes beſoins, & ſe ſalit dans ſon lit; il refuſe les ſecours, parle continuellement, il a le pouls vîte, petit, irrégulier. Il paroît quelquefois de petites taches, d'un brun livide, ſur la peau, ſurtout du col, du dos, & de la poitrine. Toutes les matieres qui ſortent du corps du malade, ont une odeur très-puante; il lui ſurvient des mouvemens convulſifs, ſurtout au viſage; il ne ſe couche que ſur le dos, & tombe inſenſiblement vers les pieds du lit; *il chaſſe aux mouches*. Le pouls devient ſi petit & ſi vîte,

qu'on ne peut qu'à peine le ſentir, & point le compter. L'angoiſſe paroît inexprimable, il coule une ſueur de détreſſe, la poitrine s'emplit, & l'on meurt miſérablement.

§. 239. Quand la maladie eſt moins violente, ou qu'elle eſt bien traitée, & que les remédes réuſſiſſent; le mal reſte quelques jours dans l'état décrit (§. 237) ſans empirer & ſans diminuer; alors il ne ſurvient aucun des ſymptomes (§. 238); mais au contraire tous les ſymptomes diminuent; les redoublemens ſont moins longs, & moins violens, le mal de tête eſt plus ſupportable; les ſelles ſont moins fréquentes, plus abondantes & ſoulagent; les urines coulent abondamment, quoiqu'elles continuent à varier; on recouvre un peu de ſommeil, & il eſt plus tranquille; la langue ſe nétoie, & chaque jour la ſanté fait quelques progrès.

§. 240. Cette maladie n'a pas de terme fixe, ni pour guérir ni pour tuer. Quand elle eſt très-violente, ou mal conduite, elle tue quelquefois le neuviéme jour. Souvent l'on en meurt du dix-huitiéme au vingtiéme; quelquefois ſeulement environ le quarantiéme, après avoir eu des alternatives de mieux & de pire. Quand la maladie eſt légere, elle eſt

quelquefois guérie au bout de peu de jours, après les premieres évacuations. Quand elle eſt grave il y a des malades qui ne ſont hors de danger qu'au bout de ſix ſemaines, & même plûtard; mais il eſt vrai que ces maladies ſi longues, dépendent ſouvent, en grande partie, du traitement; & qu'ordinairement le cours en doit être décidé entre le quatorziéme & le trentiéme jour.

§. 241. Le traitement des fievres de cette eſpece, conſiſte dans les remedes ſuivans: 1°. *On met le malade au régime*, & quoiqu'il ait le ventre libre, quelquefois même un peu de diarrhée, il faut également lui donner tous les jours un lavement. Sa boiſſon ordinaire doit être de la limonade, qu'on prépare avec le jus de citron, un peu de ſucre & de l'eau, ou la tiſane N°. 3. On peut, au lieu de jus de citron, employer le vinaigre, qui fait avec le ſucre & l'eau, une boiſſon agréable & très-ſaine. 2°. S'il y a inflammation, ce qu'on connoît par la force & la dureté du pouls & par le tempérament du malade, s'il eſt fort & robuſte, s'il eſt échauffé par quelqu'une des cauſes marquées (§. 232.) il faut faire une ſaignée, & même, s'il eſt néceſſaire, une ſeconde, quelques heures après. Mais j'avertis que très-ſouvent il n'y a point d'inflammation, & qu'alors la ſaignée

ſeroit nuiſible. 3°. Quand le malade a fait pendant deux jours, un uſage abondant de ces boiſſons, s'il a encore la bouche très-mauvaiſe & de fortes envies de vomir, on lui donne la poudre N°. 34, délayée dans une pinte d'eau tiéde, dont il boit un verre tous les demi-quarts-d'heure. Mais comme ce remede fait vomir, il ne faut le prendre, que quand on eſt sûr qu'il n'y a aucune circonſtance qui doive en empêcher l'uſage; ces circonſtances ſeront indiquées dans le chapitre des remedes de précaution. Si les premiers verres faiſoient vomir le malade abondamment, on ne lui en donneroit plus, l'on ſe contenteroit de lui faire boire une très-grande quantité d'eau tiede. S'il ne vomit pas, ou ne vomit que peu, on continue juſqu'à la fin. Ceux qui craindroient ce remede, qui eſt ce qu'on appelle ordinairement l'émétique, pourroient prendre celui N°. 35, en buvant auſſi beaucoup d'eau tiede, quand il opéreroit; mais le premier eſt à préférer dans les cas graves. L'on ne doit au reſte jamais employer ni l'un ni l'autre, quand il y a inflammation, ce ſeroit alors donner un vrai poiſon: & même ſi la fievre eſt très-forte, quoique ſans inflammation, l'on ne doit pas s'en ſervir. Le moment de les placer, c'eſt après le redoublement, quand la fiévre eſt beaucoup baiſſée. Ordinairement, après

que le remede N°. 34. a fait vomir ; il purge ; le N°. 35 opere plus rarement cet effet. Dès que les vomiſſemens ſont finis, on recommence la tiſane, & il faut bien ſe garder de donner du bouillon de viande au malade, ſous prétexte qu'il eſt purgé. Les jours ſuivans, on continue comme les premiers ; mais comme il eſt important de tenir le ventre libre, il faut prendre tous les matins la tiſane N°. 32. Ceux pour qui elle ſeroit trop coûteuſe, y ſuppléeront, en mettant tous les jours le quart de la poudre No. 34, dans cinq ou ſix taſſes d'eau, dont ils prendroient une taſſe de deux en deux heures, en commençant de grand matin. Mais ſi la fiévre étoit très-forte, le N°. 32 doit être préféré. 4°. Après l'effet de l'émétique, ſi la fiévre continue, ſi les ſelles reſtent puantes, ſi le ventre eſt un peu tendu, ſi les urines ne coulent pas abondamment, il faut donner, de deux en deux heures, une taſſe de la potion No. 10., qui arrête la putridité, & abbat la fievre. Quand le mal eſt très-preſſant, on peut en donner toutes les heures. 5o. Lorſque, malgré ces ſecours, la fiévre continue, & que le cerveau n'eſt pas net, que le malade a de violens maux de tête ou de l'inquiétude, il faut mettre au gras des jambes les emplâtres véſicatoires No. 36, & les laiſſer ſuppurer le plus long-tems qu'il ſera poſſible. 6o. Quand la

fievre est très-forte, il faut absolument retrancher toute nourriture. 7°. Quand on ne peut pas donner l'émétique, l'on doit donner le matin, deux jours de suite, trois prises de la poudre N°. 24, à une heure de distance l'une de l'autre : ce remede procure quelques selles bilieuses qui abbatent beaucoup la fiévre, & diminuent considérablement la violence de tout le reste de la maladie. On l'employe avec succès dans les cas, où la fiévre trop forte empêche l'émétique, & l'on doit se borner à ce remede toutes les fois qu'on est incertain si les circonstances du mal permettent le vomissement, dont on peut d'ailleurs se passer, dans un très-grand nombre de cas. 8°. Quand le mal a beaucoup diminué, que les redoublemens sont foibles, & que le malade est quelques heures sans fiévre, on doit discontinuer l'usage journalier des boissons purgatives; mais l'on continue celui des tisanes ordinaires, & l'on fait très-bien de donner, de deux en deux jours, deux prises de la poudre N°. 24. qui prévient trèsbien toutes les suites fâcheuses de la maladie. 9°. S'il n'y a pas eu de fiévre pendant la plus grande partie du jour, si la langue est bonne, si le malade a été bien purgé, & qu'il reste cependant un accès de fievre tous les jours, il faut donner la poudre N°. 14. quatre prises entre la fin d'un accès & le com-

mencement d'un autre, & l'on continue quelques jours sur ce pied. Ceux qui ne seroient pas en état de se procurer ce remede, pourroient y suppléer par la boisson amere N°. 37; dont ils prendroient quatre verres à distances égales entre les accès. 10°. Comme les organes qui servent à la digestion, ont été extrêmement fatigués dans cette maladie, il est très-important de se ménager long-tems, pour la quantité & la qualité des alimens; & de prendre de l'exercice, dès que les forces le permettent, sans quoi, l'on pourroit tomber dans quelque maladie de langueur.

CHAPITRE XVII.

Des Fiévres malignes.

§. 242. L'On appelle *Fiévres malignes*, celles dans lesquelles le danger est plus grand que les symptomes ne sont effrayans. Elles font du mal, sans paroître dangereuses; c'est, comme on l'a fort bien dit, un chien qui mord sans aboyer.

§. 243. Le caractere distinctif des fiévres malignes, c'est la perte totale des forces dès le commencement. Elles dépendent d'une corruption des humeurs, qui est

pernicieuse au principe des forces, dont la destruction est précisément la cause du peu de violence des accidens, parce qu'aucun organe n'est plus en état de faire une défense vigoureuse, contre le cause de la maladie. Si, au moment où deux armées vont se battre, on enleve à l'une presque toutes ses armes, le combat sera peu violent, peu bruyant, horriblement meurtrier. Le spectateur, qui, sans s'appercevoir de ce désarmement, ne jugeroit du carnage qui se fait que par le bruit, seroit extrêmement trompé. Le nombre des morts sera prodigieux: il l'eut été beaucoup moins, & le bruit plus grand, si les combattans avoient été armés de part & d'autre.

§. 244. Les causes de cette maladie sont, un long usage des viandes, sans légumes, sans fruits, sans acides; des alimens mal conditionnés, comme le pain fait avec de mauvais grains, des viandes corrompues; (huit personnes mangerent du poisson gâté, elles furent toutes attaquées d'une fiévre maligne, & il en périt cinq, malgré les soins des plus habiles Médecins.) Ces fiévres sont aussi très-souvent l'effet de la disette, d'un air trop chaud & trop humide, d'un air sur-tout qui réunit ces deux qualités, aussi ces maladies sont-elles fréquentes dans les années chaudes, au bord des étangs & des marais, d'un air enfermé,

ſur-tout s'il eſt habité par pluſieurs perſonnes, d'un principe ſingulier de corruption dans l'air, des chagrins.

§. 245. Les ſymptomes des fiévres malignes ſont, je l'ai déja dit, une perte totale des forces, ſans aucune cauſe précédente ſenſible, qui ait pu les détruire; en même-tems un abattement de l'ame, qui devient preſqu'inſenſible à tout, & même à la maladie; un changement prompt dans le viſage, & ſur-tout dans les yeux; de petits friſſons qui, en vingt-quatre heures, ſe renouvellent pluſieurs fois, avec de petits accès de chaleur; quelquefois un grand mal de tête & de reins, d'autrefois il n'y a point de douleur; des eſpéces de défaillance, dès le commencement du mal, ce qui eſt toujours fâcheux; point de bon ſommeil, ſouvent un demi-aſſoupiſſement; une rêverie légére & ſourde, qui ſe manifeſte ſur-tout par l'air extraordinaire & étonné du malade, qui paroît s'occuper profondément de quelque choſe, & qui ne penſe à rien, quelques malades ont cependant des rêveries violentes. Preſque tous ont un ſentiment de peſanteur, d'autrefois de ſerrement dans le voiſinage du creux de l'eſtomac. Le malade paroît avoir beaucoup d'angoiſſe. Il a quelquefois de légers mouvemens convulſifs, dans le viſage, dans les mains, & même dans les bras & les

jambes ; ſes ſens paroiſſent s'engourdir. J'ai vû pluſieurs malades les perdre tous les cinq, & quelques-uns ont guéri. Il n'eſt point rare de voir des malades qui ne voient, n'entendent, ni ne parlent. La voix s'altére, s'affoiblit ; quelquefois elle ſe perd entiérement. Quelques-uns ont une douleur fixe dans quelque partie du bas-ventre ; elle dépend d'un engorgement, & finit ſouvent par la gangrene ; auſſi ce ſymptome eſt très-fâcheux. La langue eſt quelquefois très-peu changée ; d'autrefois, elle eſt chargée d'un ſédiment d'un jaune brun ; elle eſt plus rarement ſéche que dans les autres eſpéces de fiévre ; quelquefois elle reſſemble exactement à une langue longtems fumée. Le ventre reſte quelquefois très-mou, d'autrefois il eſt tendu. Le pouls eſt foible, quelquefois aſſez régulier, toujours plus vîte que dans l'état naturel, quelquefois même très-vîte ; & je l'ai toujours trouvé tel, quand le ventre étoit tendu. La peau n'eſt ſouvent ni froide, ni chaude, ni ſéche, ni humide ; elle ſe couvre ſouvent de taches pétéchiales, (ce ſont de petites taches d'un rouge livide) ſur-tout au cou, autour des épaules, au dos ; d'autrefois ce ſont de plus grandes taches brunes, comme après des coups de bâton. Les urines ſont preſque toujours crues, c'eſt-à-dire, moins colorées qu'à l'ordinaire. J'en

ai vû qu'on ne pouvoit point à l'œil distinguer du lait. Il y a quelquefois une diarrhée noire & fétide, qui est mortelle, si elle ne soulage pas. Il se forme chez quelques malades des ulcères livides, dans l'intérieur de la bouche & dans le palais; d'autrefois il se fait des dépôts dans les glandes qui sont aux aînes, sous les aisselles, entre les oreilles & la mâchoire; ou il se forme une gangrene dans quelque partie, aux pieds, aux mains, au dos. Les forces se perdent entiérement; le cerveau s'embarrasse tout-à-fait. Le malade étendu sur le dos, meurt souvent avec des convulsions, une sueur prodigieuse, & la poitrine embarrassée. Quelquefois ce sont des hémorragies qui tuent: elles sont presque toujours mortelles dans cette maladie. Il y a dans cette fiévre, comme dans toutes les autres, un redoublement le soir.

§. 246. Le terme de ces maladies est, comme celui des fiévres putrides, très-irrégulier. L'on meurt quelquefois le septiéme ou le huitiéme jour; plus ordinairement entre le douziéme & le quinziéme; souvent au bout de cinq ou six semaines: cela dépend de la force de la maladie. Il y en a dont les commencemens sont tout-à-fait lents; & pendant les premiers jours, le malade, avec beaucoup de foiblesse & un air très-changé, se croit à peine malade.

Il en eſt du terme de la guériſon, comme de celui de la mort. Il y a des malades hors de danger au bout de quinze jours, & même plûtôt, d'autres ſeulement au bout de quelques ſemaines.

Les ſignes qui annoncent une guériſon ſont, un peu plus de force dans le pouls, des urines plus cuites, moins d'abbattement & de découragement, le cerveau plus net, une chaleur égale, une ſueur chaude, médiocrement abondante, ſans angoiſſe, le retour des ſens perdus pendant la maladie; quoique ce ne ſoit point un mal quand le malade devient ſourd, ſi en même tems les autres ſymptomes diminuent.

Cette maladie laiſſe ordinairement beaucoup de foibleſſe, & il faut long-tems avant que les malades aient recouvrés entiérement leurs forces.

§. 247. 1°. Il eſt plus important dans cette maladie, ſoit pour le malade, ſoit pour les aſſiſtans, que dans aucune autre, de rafraîchir & de purifier l'air. Il faut ſouvent brûler du vinaigre dans la chambre, & avoir preſque toujours une fenêtre ouverte. 2°. La diette doit être légere & aigre. On peut donner du jus d'oſeille avec de l'eau, mettre du jus de citron dans les bouillons farineux, manger des fruits aigres, comme griottes, groſeilles, meriſes, & pour ceux qui ſont en état, citrons, oranges, gre-

nades. 3°. L'on doit changer les linges tous les deux jours. 4° La saignée est rarement nécessaire, & les exceptions ne peuvent être déterminées sûrement qu'en voyant le malade. 5°. Les lavemens sont souvent très-peu nécessaires, quelquefois dangereux. 6°. La boisson ordinaire doit être une tisanne d'orge rendue aigre avec l'esprit acide du N°. 10, dont on met deux gros sur une pinte de tisane, ou de la limonade. 7°. Il est important d'évacuer les premiéres voies, où il y a ordinairement une grande quantité de matiéres corrompues. Pour cela l'on donne la poudre N°. 35, & ordinairement, après son effet, le malade est mieux au moins pendant quelques heures. Il est très-important de donner ce reméde dans les commencemens; mais quand on l'a négligé, on peut le donner plus tard, pourvû qu'il ne soit point survenu d'inflammation particuliére, & qu'il reste encore un peu de force au malade. Je l'ai donné, & avec un succès marqué, le vingtiéme jour. 8°. Après avoir enlevé par ce reméde une grande partie des matiéres qui contribuent à entretenir la fiévre, l'on fait prendre de deux jours l'un, tant que la maladie dure, quelquefois même tous les jours, une prise de crême de tartre & de rhubarbe N°. 38. Ce reméde évacue les matiéres corrompues, prévient la corruption des au-

tres, chaſſe les vers qui ſont très fréquens dans ces maladies, & que le malade rend quelquefois par en haut & par en bas, & qui ont ſouvent beaucoup de part aux accidens biſarres qu'on obſerve ; enfin il fortifie les inteſtins ; & ſans arrêter les évacuations néceſſaires, il modere la diarrhée quand elle eſt nuiſible. 9°. Si avec la diarrhée la peau eſt ſéche, & qu'en arrêtant la diarrhée on veuille aider la tranſpiration, on peut, au lieu de rhubarbe, mêler à la crême de tartre de l'ipecacuana N°. 39, qui, donné à petites doſes & fréquemment, arrête la diarrhée & favoriſe la tranſpiration. Les remédes N°. 38 & 39 ſe prennent le matin ; deux heures après il faut commencer la potion N°. 40, & la continuer réguliérement de trois en trois heures, juſqu'à ce qu'on l'interrompe pour redonner l'un des remédes N°. 38 ou 39, & on la recommence enſuite juſqu'à ce que le malade ſoit beaucoup mieux. 10°. Si les forces étoient extrêmement abattues, & que le malade eut des foibleſſes fréquentes & des angoiſſes, il faudroit donner avec chaque priſe de potion un bol N°. 41. Si la diarrhée étoit très-forte, on joindroit une ou deux fois par jour à ce bol vingt grains, ou la groſſeur d'une petite féve de *diaſcordium*, ou, ſi l'on n'en avoit point, de *thériaque*. 11°. Quand, malgré ces ſecours, le malade

reste dans son état de foiblesse & d'insensibilité, il faut appliquer de grands vésicatoires au gras des jambes ou à la nuque: quelquefois même, quand il y a beaucoup d'assoupissement ou d'embarras au cerveau, on les met avec grand succès sur toute la tête. On les fait suppurer abondamment; & s'ils se séchent au bout de quelques jours, on en remet d'autres. Il faut entretenir long-tems un écoulement. 12°. Dès que le mal est assez diminué pour que le malade soit quelques heures avec très-peu ou point de fiévre, il faut profiter de cet intervalle pour donner six, ou au moins cinq prises du remède N°. 14, & réitérer la même dose le lendemain, ce qui arrête les accès; on continue ensuite à en donner deux doses pendant quelques jours. 14°. Dès qu'il n'y a plus de fiévre, on met le malade au régime des convalescens; & si les forces ne reviennent pas, on lui donne avec succès pour les rétablir plus vîte, deux prises par jour, une à jeun, & l'autre douze heures après, de la thériaque des pauvres N°. 42, qu'il seroit à souhaiter qu'on introduisît dans toutes les apoticaireries, comme un excellent stomachique, fort à préférer à cet égard à l'autre thériaque, qui est une composition ridicule, chere & souvent dangereuse. Il est vrai que celle des pauvres ne fait pas dormir; mais quand

on veut procurer du ſommeil, il y a beaucoup d'autres remedes, qui valent mieux que la thériaque. Ceux qui ne craindront pas la dépenſe, au lieu du remède No. 42, continueront à prendre tous les jours, pendant quelques ſemaines, trois priſes du No. 14.

§. 428. L'on a dans les campagnes, ſur le traitement de ces fiévres, un préjugé qu'il faut détruire, non-ſeulement parce qu'il eſt faux & ridicule, mais encore parce qu'il eſt dangereux. L'on imagine que des animaux peuvent attirer le venin; pour cela on met ou des poules, ou des pigeons, ou des chats, ou des cochons de lait aux pieds ou ſur la tête du malade, après les avoir ouverts en vie. On les retire quelques heures après corrompus & répandans une odeur horrible; & l'on ſe perſuade que c'eſt le venin dont ils ſont chargés, qui eſt la cauſe de cette infection, mais c'eſt une erreur; ils puent, non point parce qu'ils ont tiré le venin, mais parce qu'ils ſe ſont pourris par l'humidité & la chaleur, & ils n'ont que l'odeur qu'ils auroient, ſi on les avoit mis dans tout autre endroit que ſur le corps du malade, également chaud & humide. Bien loin d'ôter le venin, ils augmentent la corruption, & il n'y auroit qu'à appliquer pluſieurs de ces animaux ſur un corps ſain dans le lit, & le laiſſer long-tems dans cet air, pour lui donner une fievre maligne. Dans le même but, on attache un mouton au pied du lit pendant pluſieurs heures; ce qui n'eſt pas auſſi dangereux, quoique ce ſoit toujours un mal, parce que plus il y a d'animaux dans la chambre, plutôt l'air eſt corrompu, mais cela eſt tout auſſi peu ſenſé. Il eſt bien certain que les animaux qui environnent le malade, reſpirent le venin qui ſort de ſon corps, & peuvent en être

incommodés, tout comme les personnes qui le soignent; mais ils n'en font pas sortir : au contraire, en contribuant aussi à corrompre l'air, ils augmentent la maladie. Du faux principe, on tire une fausse conséquence; on dit que si le mouton meurt, le malade guérira : ordinairement le mouton ne meurt pas, & quelquefois cependant le malade guérit; d'autrefois ils meurent tous les deux.

§. 249. Souvent la cause qui produit les fiévres malignes, s'allie avec d'autres maladies, & en augmentent extrêmement le danger : elle se mêle, par exemple, avec le venin de la petite vérole & celui de la rougeole. On le connoît par la réunion des accidens qui caractérisent la malignité, avec les symptomes de ces maladies. Ces cas sont extrêmement dangereux; ils demandent toute l'attention d'un Médecin; & il n'est pas possible d'en prescrire ici le traitement, qui, dépend, en général, de la combinaison du traitement des deux maladies; mais la malignité demande ordinairement le plus d'attention.

CHAPITRE XVIII.

Des Fiévres d'accès.

§. 250. LES fievres d'accès, que le peuple appelle fievres tremblantes, » sont » celles qui, après un accès de quelques

» heures, diminuent ſenſiblement, ainſi » que tous les ſymptomes, & ceſſent enfin » abſolument, de façon cependant que l'ac- » cès revient enſuite ». Il y en a toujours beaucoup dans tous les lieux, où l'on reſ- pire un air marécageux.

§. 251. Il y en a de pluſieurs eſpéces. Elles tirent leurs noms de l'ordre dans lequel les accès reviennent. Si l'accès revient tous les jours, c'eſt ou une vraie quotidienne, ou une double tierce. On peut les diſtinguer l'une de l'autre, en ce que, dans la quotidienne, les accès ſont longs, & ſe reſſemblent tous; elle n'eſt pas fréquente. Dans la double tierce, ils ſont moins longs, & il y en a alternativement un plus léger & un plus fort. Dans la fiévre tierce, les accès reviennent de deux jours l'un. Dans la quarte, ils reviennent ſeulement le quatrieme jour; & le malade a deux jours bons. Les autres eſpeces ſont très-rares. J'ai vu une véritable quinte; & une véritable ſeptimane, qui revenoit tous les dimanches.

§. 252. Le premier accès de fievre intermittente, attaque ſouvent dans le tems qu'on ſe croit le mieux portant. D'autres fois, il eſt précédé par un ſentiment de froid & d'engourdiſſement, qui dure quelques jours, avant que l'accès ſe déclare. Il commence par des bâillemens, des laſ-

ſitudes, une foibleſſe, des froids, des friſſons, des tremblemens; par la pâleur des extrémités, par des nauſées, & quelquefois par un vomiſſement. Le pouls eſt vîte, foible & petit, & la ſoif aſſez grande.

Au bout d'une heure ou deux, rarement trois ou quatre, il ſurvient une chaleur qui augmente inſenſiblement, & devient extrême. Alors tout le corps devient rouge, l'anxiété diminue, le pouls eſt plus fort & plus grand, la ſoif eſt exceſſive; le malade ſe plaint d'un mal de tête violent & d'une douleur dans tous les membres, mais d'une douleur différente de celle qu'il ſouffre pendant le froid; enfin, après avoir été dans cette chaleur pendant quatre, cinq, ſix heures, il tombe dans une ſueur générale de quelques heures. Tous les ſymptomes, dont on vient de parler, diminuent, & ſouvent le ſommeil ſurvient. Après ce ſommeil, le malade ſe réveille ſouvent ſans fiévre; il ne lui reſte alors qu'une laſſitude & de la foibleſſe. Quelquefois le pouls, entre les accès, eſt dans ſon état naturel; ſouvent il reſte un peu plus vîte qu'en ſanté, & ne reprend ſa premiere lenteur que quelques jours après le dernier accès. Un des ſymptomes qui caractériſe le plus particulierement les fievres d'accès, c'eſt la nature des urines que le malade

rend ſur la fin de l'accès. Elles ſont rougeâtres, & elles dépoſent un ſédiment, qui reſſemble exactement à de la brique pilée. Quelquefois elles ſont écumeuſes, & il ſe forme au-deſſus une pellicule qui s'attache aux côtés du vaſe.

§. 253. La durée de chaque accès n'eſt point fixe, elle varie ſuivant l'eſpece de la fievre & pluſieurs autres circonſtances. Les accès reviennent quelquefois, préciſément à la même heure; d'autres fois ils avancent d'une, deux, trois heures; quelquefois ils retardent d'autant. L'on a cru remarquer que les fievres, dont les accès anticipoient, ſe terminoient plutôt que les autres; mais ce n'eſt point une regle générale.

§. 254. On diſtingue les fiévres d'accès, en fievres de printems ou d'automne. L'on appelle fievres de printems celles qui régnent depuis le mois de Février juſqu'à la fin de Juin; fievres d'automne, celles qui regnent depuis le mois de Juillet juſqu'au mois de Janvier. Leurs caracteres eſſentiels ſont les mêmes, ce ne ſont point proprement des maladies différentes; mais les circonſtances variées qui les accompagnent, méritent quelqu'attention. Ces circonſtances dépendent de la ſaiſon & de la conſtitution des corps dans ces ſaiſons. Les fievres de printems ſont quelquefois jointes à une

disposition inflammatoire, parce que c'est la disposition des corps dans ce tems-là ; & comme tous les jours, la saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Celles d'automne sont souvent mêlées d'un principe de putridité, & comme la saison devient fâcheuse, elles sont plus opiniâtres.

§. 255. Les fievres d'automne commencent très-rarement en Juillet, beaucoup plus souvent en Août, & leur longueur a répandu cette frayeur qu'on a des fievres qui commencent dans ce mois : mais le préjugé a cru que leur danger venoit des influences du mois d'Août, c'est une misérable erreur ; il vaut mieux qu'elles commencent en Août que dans les mois suivans, parce qu'elles sont d'autant plus opiniâtres, qu'elles paroissent plus tard. Ces fiévres s'annoncent quelquefois comme des fiévres putrides, & ce n'est qu'au bout de quelques jours, qu'elles se reglent en fievres d'accès ; mais, heureusement, il n'y a pas de danger à s'y tromper, & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. Le sédiment couleur de brique, & sur-tout la pellicule au-dessus des urines, sont ordinaires dans les fievres d'automne, & manquent souvent dans celles du printems. » Dans celles-ci, les urines sont d'or-
» dinaire moins rouges, & tirent plutôt sur le

» le jaune ; il se forme dans le milieu une
» espece de nuage ; elles déposent un sé-
» diment blanc, qui est d'un bon au-
» gure ».

§. 256. Ordinairement les fiévres d'accès ne sont pas mortelles. Celles de printems se dissipent même souvent sans aucun remede, après quelques accès. Il n'en est pas de même de celles d'automne, qui durent très-long-tems, & même quelquefois jusqu'au printems, si on les laisse sans remede, ou si on ne les traite pas bien. Les fievres quartes sont toujours plus rébelles que les tierces ; ce sont celles que les malades gardent quelquefois pendant des années. Dans les pays marécageux, quand on a la fievre, non-seulement elle est très-longue, mais elle a de fréquentes récidives.

§. 257. Quelques accès de fievre ne sont pas extrêmement nuisibles ; il arrive même quelquefois, qu'ils produisent quelque changement favorable dans la santé, & détruisent les germes de quelques maladies de langueur ; mais on se trompe en les regardant généralement comme salutaires. S'ils durent long-tems, s'ils sont longs & violens, ils affoiblissent tout le corps, ils dérangent toutes les fonctions, & sur-tout les digestions ; ils rendent les humeurs âcres, & jettent dans plusieurs

maladies chroniques, entre autres la jaunisse, l'hydropisie, l'astme, & les fiévres lentes; quelquefois même les vieillards & les gens très-foibles meurent dans l'accès; & c'est toujours dans le tems du froid.

§. 258. L'on a un remede immanquable pour la guérison de ces fiévres; c'est le *Kina*, ou *Kinkina*; ainsi l'on est toujours sûr de les dissiper, & il n'y a de difficulté que celle de sçavoir, s'il n'y a point d'autre cause de maladie compliquée avec la fiévre, à laquelle il puisse nuire. S'il y en a, il faut les détruire par leurs remedes particuliers.

Cet admirable remede n'est connu en Europe, que depuis cent vingt ans; nous en avons l'obligation aux Espagnols qui le trouverent au Pérou dans la Province de Quito: la Comtesse de Chinchon fut la premiere Européene, qui en fit usage en Amérique, & il arriva d'abord en Espagne, sous le nom de *Poudre de la Comtesse*. Les maisons des Jésuites en ayant distribué beaucoup, il se répandit sous le nom de poudre des Jésuites; il a été encore connu sous d'autres noms; mais on ne l'appelle aujourd'hui que *Quinquina* ou écorce du Pérou. Il essuia d'abord de très-grandes oppositions; les uns le regardoient comme un remede divin, les autres comme un poison, & l'animosité ayant augmenté les préjugés, il a fallu près d'un siecle, avant que les esprits fussent fixés sur son véritable usage. Mais enfin il paroît que, depuis près de vingt ans, l'on est généralement revenu des préventions défavorables à ce remede: l'insuffisance des autres fébrifuges dans plusieurs cas, l'efficacité du quinquina, les cures admirables & sans nombre qu'il a opérées, & qu'il opére tous les jours, le nombre de

maladies très-différentes des fievres, dans lesquelles il est le souverain remede, ses effets dans les maladies chirurgicales les plus fâcheuses, le bien être, la force, la gayeté dans laquelle il met ceux qui en font usage, ont enfin désillé tous les yeux, & on lui donne presqu'unanimement, le premier rang parmi les remedes les plus efficaces. On ne croit plus (j'entends les gens instruits), qu'il gâte l'estomac, qu'il fixe la fievre, sans la guérir, qu'il enferme le loup dans la bergerie, qu'il cause le scorbut, l'astme, l'hydropisie, la jaunisse; l'on est, au contraire, persuadé qu'il prévient tous ces maux, & que s'il nuit quelquefois, ce n'est, comme tous les meilleurs remedes, que quand il est falsifié ou mal ordonné ou mal pris, ou enfin quand il se trouve dans le tempérament quelques singularités inconnues, (c'est ce qu'on appelle *idiosyncrasies*), qui en pervertissent l'effet.

§. 259. Dans les fievres de printems, si les accès ne sont pas violens, si le malade est bien entre les accès, que son appétit, ses forces, son sommeil, ne se perdent pas, il ne faut rien faire du tout, que mettre le malade au régime des convalescens. C'est celui qui convient assez généralement à tous ceux qui ont ces fievres, parce que, si on les mettoit au régime des maladies aiguës, on les affoibliroit inutilement; & si l'on ne retranchoit rien de leurs alimens, comme il ne se fait point de digestion pendant tout le tems de l'accès, & que l'estomac est toujours un peu affoibli par la maladie, il se formeroit des crudités qui entretiendroient la fievre. L'on ne doit

point prendre d'alimens ſolides, au moins deux heures avant l'accès.

§. 260. Si la fievre revient, après le ſixieme ou le ſeptieme accès, & que le malade ne paroiſſe avoir aucun beſoin d'être purgé, ce qu'on apprendra à connoître dans le chapitre des remedes de précaution, on lui donne le quinquina, qui eſt la poudre N°. 14. Si la fievre eſt quotidienne, ou double tierce, on en donne trois quarts d'once, ou ſix priſes, entre deux accès; & comme l'on n'a que dix ou douze, tout au plus quatorze ou quinze heures, il ne faut mettre qu'une heure & demie d'intervalle entre chaque priſe. On peut placer deux bouillons, dans tout ce tems-là, entre deux priſes.

Quand la fievre eſt tierce, il faut en donner une once ou huit priſes entre les deux accès; on en prend une de trois en trois heures.

Quand elle eſt quarte, j'en donne une once & demie de la même façon. Il eſt inutile de vouloir arrêter les accès avec de moindres doſes. C'eſt en les donnant trop petites qu'on échoue ſi ſouvent; on crie contre le remede, & on le croit inutile, mais il ne l'eſt que par la faute de ceux qui l'employent. Il faut que la derniere priſe ſoit donnée deux heures avant l'accès.

Souvent après ces doſes de quinquina,

l'accès manque ; mais soit qu'il manque, ou qu'il revienne, il faut, après que son tems est passé, en redonner la même quantité, qui emporte certainement le second accès. On continue ensuite, pendant six jours, de donner la moitié de cette dose, entre le tems qu'auroient rempli les accès, s'ils étoient venus ; & pendant tout ce tems-là le malade prend le plus d'exercice qu'il peut.

§. 261. Si les accès sont très-forts, le mal de tête très-violent, le visage rouge, le pouls plein & dur ; s'il y a de la toux ; si lors même que l'accès est passé, le pouls conserve de la dureté ; si les urines sont ardentes, la langue fort séche, il faut saigner & faire boire beaucoup de tisane d'orge N°. 3. Ces deux remedes mettent ordinairement dans l'état décrit §. 259. L'on peut alors donner, dans un jour libre, trois ou quatre prises de la poudre N°. 24, & ensuite l'on abandonne la maladie pendant quelques accès. Si elle ne finit pas, on vient au quinquina.

Si le malade, hors même des accès, avoit la bouche mauvaise, du dégoût ; des maux de reins, des douleurs de genou, des inquiétudes, de mauvaises nuits, on pourroit le purger, avant que de lui donner le quinquina, avec la poudre N°. 21, ou la potion N°. 23.

§. 262. Dans les fievres d'automne, si elles s'annoncent continuës, à-peu-près comme les fievres putrides, on fait boire abondamment de la tisane d'orge N°. 3, & au bout de deux ou trois jours, si les signes d'embarras dans l'estomac continuent, on donne le remede N°. 34. ou celui N°. 35. (1). Après ce remede, si les signes de putridité continuent encore, on purge avec plusieurs prises de la poudre N°. 24, & les gens robustes, avec celle N°. 21; quand la fievre est tout-à-fait réglée, on donne du quinquina comme §. 260. Mais comme les fievres d'automne sont plus opiniâtres, après l'avoir discontinué huit jours; quoiqu'il ne soit revenu aucun accès, il faut en redonner encore pendant huit autres jours, trois prises par jour, sur-tout si la fievre étoit quarte; & même dans cette espece, je l'ai souvent fait prendre six fois de huit en huit jours. Le peuple aura de la peine à se soumettre à cette cure, qui est coûteuse par le prix du quinquina; mais je n'ai pas cru que cela dût m'empêcher de l'indiquer, comme la seule qui soit certaine, car rien ne peut remplacer le quinquina; c'est le seul remede sûr, c'est le seul innocent dans tous les cas. L'on a été imbu

(1) Voyez §. 241, les cas dans lesquels on doit employer ce second remede, préférablement au premier.

pendant long-tems de préjugés contraires. L'on croyoit qu'il gâtoit l'estomac; & pour prévenir cela, on donnoit à manger une heure après. Bien loin de gâter l'estomac, c'est le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux; & c'est une coutume nuisible, quand on est obligé de le donner souvent, que de manger une heure après. L'on croyoit qu'il laissoit des obstructions, & qu'il conduisoit à l'hydropisie. On sçait aujourd'hui que ce qui obstrue & conduit à l'hydropisie, c'est la longueur de la fievre. Non-seulement le quinquina empêche ce malheur, mais lorsqu'il est arrivé, parce qu'on ne s'en est pas servi, son usage guérit cette maladie. En un mot, s'il y a quelque maladie jointe à la fievre, quelquefois cela empêche l'effet du quinquina, sans le rendre nuisible; mais quand la fievre est seule, il a toujours fait, & fera toujours, tout le bien possible. Je parlerai ailleurs des moyens qui peuvent y suppléer quoiqu'imparfaitement.

Dès qu'on a commencé le quinquina, il faut bien se garder de se purger, la purgation redonneroit la fievre.

§. 263. La saignée n'est jamais, ou presque jamais, nécessaire dans la fievre quarte, qui attaque en automne plutôt qu'au printems, & avec des symptomes de putridité, plutôt que d'inflammation.

§. 264. Le malade doit, une couple d'heures avant que l'accès commence, boire tous les quarts-d'heures, un petit verre tiede, de thé de ſureau, adouci avec du miel, & ſe promener doucement; cela diſpoſe à un peu de moiteur, qui rend le froid, & par-là même tout l'accès plus doux. Il doit continuer la même boiſſon pendant tout le tems du froid; & quand la chaleur eſt venue, il peut, ou la continuer, ou lui ſubſtituer celle N°. 2, qui eſt plus rafraîchiſſante, mais il n'eſt plus néceſſaire de boire tiede, il ſuffit de ne pas boire trop froid. Quand la ſueur eſt finie, on eſſuye bien le malade, & il peut ſe lever. Si l'accès étoit fort long, on pourroit donner, pendant la ſueur, un peu de gruau, ou quelque autre aliment ſemblable.

§. 265. Quelquefois la premiere doſe, & même les premieres doſes de quinquina purgent. Ce n'eſt pas un mal, mais, pendant qu'il purge, il n'arrête ordinairement pas la fievre; ainſi il faut regarder ces doſes comme perdues à cet égard, & en redonner d'autres, qui ceſſent de purger, & arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, on le ſuſpendroit un jour, pour donner un demi-quart d'once de rhubarbe; enſuite on le recommenceroit; & ſi la diarrhée perſiſtoit, on mêleroit à chaque priſe de quinquina, quinze grains de thériaque; mais

ce n'eſt que dans ce cas qu'on doit le mêler ; toutes les autres choſes auxquelles on l'aſſocie, affoibliſſent ſa vertu.

§. 266. Avant que l'on connût l'uſage du quinquina, l'on ſe ſervoit des autres amers, qui ont auſſi beaucoup de qualités, mais qui lui ſont cependant bien inférieurs. L'on trouvera N°. 43. trois remedes de cette eſpece, qui ſont très-bons, & dont j'ai ſouvent éprouvé l'efficacité; mais d'autres fois, j'ai été obligé de les abandonner pour venir au quinquina. La limaille de fer, qui entre dans la troiſieme compoſition du No. 43, eſt très-fébrifuge dans certains cas. J'ai guéri avec ce remede, au milieu de l'hiver 1753, d'une fievre quarte, un malade que je n'avois pas pû déterminer à prendre du quinquina. Il eſt vrai qu'il étoit extrêmement docile pour le régime; & qu'au plus fort de l'hiver, il montoit tous les jours à cheval, & prenoit d'autres exercices en plein air, juſqu'à ce qu'il commençât à tranſpirer abondamment.

§. 267. Un autre moyen aiſé dont je me ſuis ſervi ſouvent, avec un ſuccès entier, contre les fievres tierces; mais qui ne m'a réuſſi que deux fois dans les quartes; c'eſt de faire ſuer abondamment le malade, dans le tems que l'accès doit venir. Pour cela il boit trois ou quatre heures avant l'accès, l'infuſion du ſureau mielée, comme je l'ai

déjà dit, §. 264 ; une heure avant le moment du frisson il se met au lit, & on lui donne aussi chaud qu'il peut le boire, le remede N°. 44. J'en ai aussi guéri quelques-unes, & tierces & quartes, en 1751 & 1752, en donnant de quatre en quatre heures entre les accès, la poudre N°. 45 ; mais outre qu'elle m'a manqué plusieurs fois, & qu'elle ne guérissoit point aussi promptement, elle affoiblissoit quelques malades, elle leur dérangeoit l'estomac, & deux fois, quoiqu'elle eût guéri la fievre, je fus obligé de recourir au quinquina, pour rétablir entiérement la santé. Mais comme ces moyens sont peu coûteux, & réussissent souvent, j'ai cru devoir les indiquer.

§. 268. L'on vante une quantité d'autres remédes pour les fiévres ; aucun n'est aussi efficace que ceux que je viens d'indiquer, plusieurs sont dangereux ; ainsi il est prudent de ne pas s'en servir. Un quinquina choisi & fraîchement préparé, est fort à préférer à tous les autres remedes febrifuges.

§. 269. J'ai vu souvent des paysans qui avoient une fiévre d'accès depuis plusieurs mois, & qui avoient employé beaucoup de mauvais remédes, & n'avoient observé aucun régime. Je me suis très-bien trouvé de leur donner le remède N°. 34 ou 35 ; & ensuite, pendant quel-

ques jours, celui N°. 38; après cela on leur donne le quinquina (voyez §. 260); ou les autres fébrifuges (voyez §. 266, 267), après quoi on les met, pendant quelque tems, à l'usage de la thériaque des pauvres (voyez §. 247 art. 13), afin de rétablir les digestions qui sont tout-à-fait dérangées.

§. 270. Il y a quelques fiévres d'accès, qu'on appelle *pernicieuses*, dont chaque accès est accompagné des plus violens symptômes : le pouls est petit & irrégulier, le malade excessivement abattu, s'évanouissant fréquemment, ayant des angoisses inexprimables, des convulsions, un assoupissement profond, un délire continuel, des envies d'aller à la selle ou d'uriner continues & inutiles. Le mal est très-pressant; le malade peut mourir dès le troisiéme accès, & passe rarement le sixiéme, s'il n'est pas bien conduit. Il n'y a pas un moment à perdre; & il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de lui donner incessamment le quinquina, comme §. 260, afin de supprimer les accès suivans. Souvent ces fiévres sont compliquées avec beaucoup de putridité dans les premieres voies. Quand cette complication est bien démontrée, on peut immédiatement après la fin d'un accès donner une prise d'ipécacuana. N°. 35. & dès que son effet est

fini on ordonne le quinquina. Mais je m'étends peu sur ces fiévres parce qu'elles ne sont pas fréquentes, & que le traitement en est trop délicat pour qu'on puisse les traiter sans médecin. J'ai seulement voulu les faire connoître afin que quand elles se présenteroient on fut instruit du danger.

§. 271. La même cause qui produit ces fiévres d'accès, occasionne souvent des maladies qui reviennent périodiquement à la même heure, sans frisson, sans chaleur, & souvent sans vitesse dans le pouls : ces maux suivent presque toujours l'ordre des fiévres quotidiennes, ou tierces, plus rarement celui des quartes. J'ai vu des vomissemens & des envies de vomir très-violentes avec une angoisse inexprimable, des oppressions très-fortes, des coliques les plus cruelles, des palpitations effrayantes, des maux de dents excessifs, des maux de tête, & très-fréquemment des douleurs inouies sur un œil, la paupiere, le sourcil & la tempe du même côté, avec une rougeur de l'œil & un larmoiement continuel. J'ai même vu deux fois un gonflement si prodigieux, que l'œil sortoit de plus d'un pouce de la tête couvert par la paupiere, qui elle-même étoit extrêmement enflée. Tous ces maux commencent très-régu-

liérement à une certaine heure, durent à peu-près le tems d'un accès, & finiſſent ſans aucune évacuation ſenſible, pour revenir préciſément à pareille heure le lendemain ou le ſurlendemain. Il n'y a qu'un remede qui puiſſe arrêter ces accès; c'eſt le quinquina donné comme §. 260. Rien ne ſoulage pendant l'accès, & tous les autres remédes ne ſuſpendent pas même le mal. J'ai guéri avec le quinquina, de ces maux, & ſur-tout de ceux des yeux qui ſont très-fréquens, qui duroient depuis pluſieurs ſemaines, & pour leſquels on avoit employé inutilement ſaignées, purgatifs, bains, eaux, véſicatoires & une foule d'autres remédes. Si l'on donne une doſe ſuffiſante, le premier accès eſt très-leger; le ſecond manque; & je n'ai point vu de rechûte comme après les accès ordinaires de fiévre.

§. 272. Dans les endroits où la nature de l'air rend ces fiévres fréquentes, l'on doit brûler ſouvent dans les chambres, ſur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques, mâcher tous les jours des grains de geniévre, & employer pour boiſſon une infuſion fermentée de cette même graine. Ces deux remédes ſont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les

eſtomacs les plus foibles, pour prévenir les obſtructions, & pour faciliter la tranſpiration; & comme ce ſont-là les cauſes qui entretiennent le plus opiniâtrement ces fiévres, rien n'en préſervera plus ſûrement que ces ſecours, qui ſont très-faciles.

CHAPITRE XIX.

Des Eréſipelles, & des Piquûres d'Animaux.

§. 273. L'ÉRÉSIPELLE, que le peuple appelle *le violet*, eſt quelquefois une maladie très-légere, qui paroît ſur la peau, ſans que le malade ait eu aucune indiſpoſition; elle attaque ordinairement le viſage, ou les jambes. La peau ſe tend, devient rude & rouge, mais la rougeur diſparoît, ſi l'on preſſe avec le doigt, & reparoît dès qu'on le retire. Le malade ſent dans la partie une chaleur brûlante qui l'inquiette, & quelquefois l'empêche de dormir. Le mal augmente pendant deux ou trois jours, reſte dans ſon plus haut période un jour ou deux, & diminue; alors la peau malade tombe en groſſes écailles, & tout eſt fini.

§. 274. D'autrefois c'eſt une maladie

plus grave, qui commence par un frisson très-fort, suivi d'une chaleur brûlante, d'un mal de tête violent, de maux de cœur ou envies de vomir, qui ne cessent que quand l'érésipelle paroît, ce qui n'arrive quelquefois que le second, ou même le troisiéme jour. Alors la fiévre diminue & les maux de cœur finissent, mais souvent il reste un peu de fiévre & du dégoût pendant tout le tems que l'érésipelle augmente. Quand elle attaque le visage, le mal de tête continue, jusqu'à ce qu'elle soit sur son déclin, la paupiere se gonfle, l'œil se ferme, le malade n'a aucun moment de tranquillité. Souvent le mal passe d'une joue à l'autre, & se répand successivement sur le front, le col, la nuque; alors la maladie dure plus long-tems qu'à l'ordinaire. Souvent même, si la maladie est forte, la fiévre subsiste, le cerveau s'engorge, le malade rêve, son état est très-dangereux, & quelquefois s'il n'est pas très-bien secouru il succombe, sur-tout quand l'âge se joint à la maladie. Une érésipelle très-forte sur le col, occasionne une esquinancie qui peut être très-fâcheuse. Quand elle attaque la jambe, toute la jambe enfle, & l'irritation se communique même à la cuisse. Dès que l'érésipelle est un peu forte, elle est cou-

verte de petites pustules pleines d'une eau claire, comme celles qui surviennent à une brûlure, qui ensuite séchent & s'écaillent. J'ai vu quelquefois, sur-tout quand l'érésipelle attaquoit le visage, que l'humeur qui sortoit de ces pustules, étoit extrêmement visqueuse & formoit des croûtes épaisses qui ressembloient presque aux croûtes de lait des petits enfans, & restoient plusieurs jours avant que de tomber. Quand l'érésipelle est violente, elle dure quelquefois huit, dix, douze jours dans le même état, & enfin elle se dissipe par une sueur abondante, qui est quelquefois annoncée par un mal-aise accompagné de frisson & d'un peu d'angoisse qui dure quelques heures. Pendant tout le tems de la maladie, toute la peau est très séche, & même l'intérieur de la bouche.

§. 275. Il est rare que l'érésipelle suppure & quand cela arrive, c'est toujours une mauvaise suppuration qui dégénere aisément en ulcére. Il y a quelquefois des épidémies d'érésipelles malignes qui se gangrennent aisément.

§. 276. L'érésipelle change souvent de place; elle se retire tout-à-coup, le malade est mal à son aise, il a des envies de vomir, de l'angoisse; l'érésipelle reparoît ailleurs, & il est guéri. Mais si au

lieu de reparoître ſur une autre partie de la peau, l'humeur ſe jette ſur le cerveau ou la poitrine, le malade périt en peu d'heures ; & ces changemens funeſtes arrivent quelquefois ſans qu'il ſoit poſſible de l'attribuer à aucune erreur du malade ou du Médecin. Quand le tranſport ſe fait ſur le cerveau, le malade tombe d'abord dans les rêveries avec un viſage allumé & des yeux très-vifs ; il devient bien-tôt phrénétique, & meurt léthargique. Si le poulmon eſt attaqué, l'oppreſſion, l'angoiſſe, la chaleur ſont inexprimables. L'humeur ſe jette auſſi ſur la gorge, & produit une eſquinancie promptement mortelle.

§. 277. Il y a des perſonnes pour qui l'éréſipelle eſt une maladie habituelle. Si elle attaque ſouvent le viſage, c'eſt ordinairement le même côté, & l'œil en eſt à la fin conſidérablement affoibli.

§. 278. L'éréſipelle dépend de deux cauſes ; d'une humeur âcre & ordinairement bilieuſe, répandue dans le ſang, & de ce que cette humeur ne s'évacue pas bien par la tranſpiration.

§. 279. Quand le mal eſt léger, tel qu'il eſt décrit §. 273, il ſuffit d'entretenir une tranſpiration abondante, ſans échauffer ; & il n'y a rien de tel, dans ces cas-là, que le régime & un uſage abon-

dant de nitre & de thé de ſureau. Ainſi l'on ſe prive de viande, d'œufs & de vin; l'on vit d'un peu de légumes & de fruits; l'on boit beaucoup d'infuſion de ſureau, & l'on prend, de trois en trois heures, demi gros de nitre; ou, ce qui revient au même, on en mêle trois gros à la quantité d'infuſion de ſureau qu'on peut boire dans un jour. L'on peut auſſi mettre le nitre en bol, avec de la conſerve de ſureau. Ces remédes entretiennent la liberté du ventre, & augmentent les urines & la tranſpiration.

§. 280. Quand le mal eſt plus grave, ſi la fiévre eſt très-forte, & le pouls en même-tems fort ou dur, il faut faire une ſaignée; mais dans cette maladie, il ne faut jamais la faire abondante; il vaut mieux, ſuppoſé qu'on n'ait pas tiré aſſez de ſang, en faire enſuite une ſeconde & même une troiſiéme ſi la fiévre eſt forte comme cela arrive très-ſouvent; elle eſt même quelquefois d'une violence qui la rend extrêmement dangereuſe, & dans des cas de cette eſpéce la nature a quelquefois ſauvé les malades, en excitant des hémorrhagies de quatre ou cinq livres, & un médecin éclairé & prudent peut prendre ſur lui de l'imiter, mais je n'oſe pas donner ce conſeil à la claſſe des médecins pour laquelle j'écris; & il

eſt plus ſûr pour eux de multiplier les ſaignées dans ce cas que d'en faire une trop forte. Ces fiévres éréſipélateuſes ſont ſouvent l'effet d'un long échauffement. Après la ſaignèe, *on met au régime* ; on donne des lavemens juſqu'à ce que la fiévre ait diminué ſenſiblement, & l'on fait boire abondamment de la tiſane N°. 3. Quand la fiévre a un peu diminué, on purge avec le remède N°. 23 ; ou en donnant tous les matins quelques priſes de crême de tartre N°. 24. La purgation eſt abſolument néceſſaire pour évacuer la bile croupiſſante, qui eſt ordinairement la cauſe premiere de ces éréſipelles violentes. L'on eſt même quelquefois obligé, ſi le mal eſt long, le dégoût opiniâtre, la bouche mauvaiſe, la langue ſale, s'il n'y a que peu de fiévre, & point de crainte d'inflammation, de donner les remédes N°. 34 ou 35, qui, par les ſecouſſes qu'ils occaſionnent, diſſipent ces embarras mieux que les purgatifs.

Après ces évacuations, ordinairement le mal diminue, mais il faut cependant quelquefois y revenir le lendemain, ou le ſurlendemain, ſur-tout ſi le mal eſt à la tête. Les purgatifs ſont le vrai remède de la maladie, quand elle occupe cette partie ; en emportant la cauſe du mal, ils le diminuent, & ils en préviennent les ſuites fâcheuſes.

Quand après les évacuations, la fiévre continue à être très-forte, il faut donner tous les deux heures & même plus souvent, une cuillerée du reméde N°. 10.

Il est très-utile, quand le mal est à la tête, de baigner souvent les jambes dans l'eau tiéde. L'on doit même s'il est violent appliquer à la plante des pieds des sinapismes. J'ai vu ce reméde attirer sur les jambes, au bout de quatre heures, une érésipelle qui couvroit le nez & les yeux. Quand le mal commence à se dissiper par la sueur, il faut l'aider par le thé de sureau & le nitre (voyez §. 279). Il est utile d'entretenir la transpiration pendant quelques jours.

§. 281. Les meilleures applications qu'on puisse employer sont, 1°. l'herbe à robert (*geranium robertianum*), ou le cerfeuil, ou le persil, ou la fleur de sureau. Souvent même, si le mal est léger, il suffit d'y mettre un linge fort doux, que quelques personnes poudrent de farine séchée. 2°. S'il y a une bien grande inflammation, & qu'on puisse avoir beaucoup de régularité, les flanelles trempées dans une forte décoction de sureau, & appliquées tiédes, sont ce qui soulage le plus promptement. J'ai appaisé par ce reméde les douleurs horribles du *feu saint Antoine*, qui est une espéce d'érésipelle,

mais cruelle, & qui a des caracteres singuliers. 3°. L'on emploie aussi, avec grand succès, l'emplâtre d'émail N°. 46, & la poudre d'émail indiquée dans le même N°. Les farines, cette poudre, les autres poudres vantées dans cette maladie, conviennent surtout quand il suinte des petites vessies, une eau qu'il est bon d'absorber par l'application de ces poudres, sans quoi elle pourroit écorcher, & même ulcérer la partie. Toutes les autres emplâtres dans lesquelles il entre des graisses ou résines, sont très-dangereuses; elles ont souvent produit la rentrée de l'érésipelle, son ulcération, la gangrenne. Si les personnes sujettes à cette maladie, appliquent quelque emplâtre de cette espéce sur la peau, lors même qu'elle est la plus saine, il survient d'abord une érésipelle.

§. 282. Quand l'humeur d'érésipelle rentre, & se jette sur le cerveau, sur la gorge, sur le poulmon ou autre viscere, il faut faire une saignée, appliquer des vésicatoires aux jambes, & faire boire abondamment du thé de sureau avec le nitre.

§. 283. Les personnes sujettes aux érésipelles habituelles qui reviennent souvent, doivent s'imposer la loi d'éviter le lait, la crême, tous les alimens gras & visqueux, les pâtes, les viandes noires,

les aromates, le vins épais & fumeux ; la vie sédentaire, les passions vives, & sur-tout la colere, &, s'il est possible, le chagrin. Elles doivent vivre principalement d'herbages, de fruits, de choses un peu aigres & qui tiennent le ventre libre, boire de l'eau & quelques vins blancs légers, & sur-tout faire usage souvent de la crême de tartre. Ces attentions sont importantes, parcequ'outre le danger de ces fréquentes érésipelles, elles dénotent un léger vice dans le foie & dans la vésicule du fiel, qui, si on le néglige, devient enfin très-grave. Des eaux légerement purgatives leur sont très-utiles, aussi-bien que le jus des plantes chicoracées comme chicorées, laitues, endives, pissenlit, auxquels on doit ajouter une petite quantité de chélidoine, & du petit lait bien clair, dont ils feront très-bien de boire une pinte tous les matins pendant cinq ou six mois de l'été. Il est encore plus efficace, s'ils prennent en même-tems de la crême de tartre, & s'ils y mettent du miel.

Des Piquûres d'Animaux.

§. 288. Comme les piquûres d'Animaux produisent souvent une espéce d'érésipelle, j'en dirai un mot.

Nous n'avons de serpens vénimeux dans

ce pays, que les viperes. Nous n'avons point de ſcorpions, qui ſont peu venimeux. Les crapauds ne le ſont pas. Ainſi les ſeules piquûres auxquelles on ſoit exposé, ſont celles d'abeilles, de guêpes, de frelons, de couſins, de demoiſelles, qui quelquefois procurent beaucoup de douleurs, une enflure & une rougeur éréſipellateuſes très-conſidérable, qui, ſi elle eſt au viſage, ferme quelquefois abſolument les yeux; elles cauſent de la fiévre, des maux de tête, des inſomnies, des maux de cœur; & ſi les douleurs ſont violentes, des évanouiſſemens & des convulſions, ſans que jamais ces accidens aient des ſuites funeſtes. Ils paſſent naturellement au bout de quelques jours ſans aucun ſecours, mais on peut les prévenir, ou au moins les diminuer & les abréger, 1°. en retirant d'abord l'aiguillon de l'animal, s'il eſt reſté. 2°. En appliquant continuellement quelqu'une des applications indiquées §. 281, art. 1 & 2, ſurtout l'infuſion du ſureau, dans laquelle on délaie un peu de thériaque; ou en couvrant le mal d'un cataplaſme de mie de pain, de lait, de miel & d'un peu de thériaque. 3°. En faiſant prendre quelques bains de pied. 4°. En diminuant un peu les alimens, ſur-tout le ſoir, & en buvant de l'infuſion de fleur de ſureau

nitrée. L'huile appliquée d'abord, empêche quelquefois l'enflure de paroître, & par-là prévient les douleurs.

CHAPITRE XX.

Des Inflammations de Poitrine, & des Pleuréſies fauſſes & bilieuſes.

§. 285. L'Inflammation de poitrine & la pleuréſie qu'on appelle bilieuſes, ſont la même maladie. C'eſt proprement une fiévre putride, avec un engorgement du poulmon, qui eſt, ou ſans douleur, alors on l'appelle peripneumonie putride ou bilieuſe ; ou avec cette douleur de côté qu'on nomme *point*, & on l'appelle pleuréſie.

§. 286. Les ſignes qui diſtinguent ces maladies, des maladies inflammatoires du même nom, que j'ai décrites Chap. IV & V, ſont un pouls moins dur, moins fort, plus vîte, ſans qu'il y ait les ſymptomes qui le rendent tel même dans les maladies inflammatoires. (voyez §. 47 & 90). La bouche eſt mauvaiſe & amere, la chaleur âcre & ſéche; le malade a un ſentiment de peſanteur & de malaiſe, dans les environs de l'eſtomac, & des nauſées ; il a le teint

teint moins rouge, que dans les pleuréſies & péripneumonies inflammatoires, mais un peu jaunne; il a l'air défait, les urines reſſemblent à celles des fiévres putrides, & non point à celles des fiévres inflammatoires; il y a très-ſouvent une petite diarrhée bilieuſe & très-fétide. La peau eſt ordinairement très-féche, les crachats ſont moins épais, moins rouges, mais plus jaunes, que dans l'eſpéce inflammatoire.

§. 287. Le traitement eſt le même que celui des fiévres putrides §. 241. S'il y a un peu d'inflammation, on la détruit par une ſaignée. Enſuite on donne la tiſane d'orge N°. 3, & des lavemens; & dès qu'il n'y a plus du tout d'inflammation, la potion émétique & purgative N°. 34. Mais on ne peut être trop attentif à ne la donner que quand toute diſpoſition inflammatoire ou inflammation formée ſont entierement diſſipés; l'employer plutôt, c'eſt certainement tuer le malade, & il eſt affreux d'irriter, d'agiter par un vomitif, un poulmon enflammé & rempli de trop de ſang, dont les vaiſſeaux crévent par le ſeul effet de l'expectoration. Enſuite on peut repurger au bout de quelques jours, avec le reméde N°. 23. La poudre N°. 25 réuſſit auſſi très-bien comme vomitif. Si la fiévre devient très-forte, il faut donner

beaucoup de la potion N°. 10. Ces maladies sont souvent épidémiques, comme les fiévres putrides simples. Il y en eut une nombreuse épidémie ici (à Lausanne) en 1753 ; & le traitement que je viens de proposer réussit très-bien. Les vésicatoires aux jambes sont très-utiles, quand l'oppression ne diminue pas après les évacuations générales.

§. 288. La *fausse inflammation de poitrine* est un engorgement du poulmon avec fiévre, produit par des matieres extrêmement tenaces, glaireuses, adhérentes, & non point par un vrai sang inflammatoire, ou par une humeur putride & bilieuse.

§. 289. Cette maladie attaque plus au printems que dans une autre saison. Les vieillards, les enfans foibles & mal constitués, les femmes languissantes, les hommes foibles & particulierement ceux qui sont usés par la boisson, sont les personnes qui en sont le plus fréquemment attaquées ; surtout si elles se sont donné peu de mouvement, pendant l'hyver ; si elles ont vécu d'alimens visqueux, farineux, gras comme pâtes, chataignes bouillies, fromages. Toutes leurs humeurs ont pris un caractére d'épaississement visqueux, elles circulent avec peine ; & quand au printems, la chaleur ou l'exercice augmente la circulation tout-à-coup,

les humeurs qui trouvent un engorgement dans le poulmon l'augmentent, cette partie se remplit, & le malade meurt.

§. 290. L'on reconnoît cette maladie, 1°. quand les circonstances, dont j'ai parlé, ont précédé. 2°. Par les symptomes qui la précédent. Le malade, plusieurs jours à l'avance, a un peu de toux, une légere oppression quand il se donne du mouvement, un peu d'inquiétude, quelquefois un peu de mauvaise humeur, le visage est plus rouge qu'il ne devroit être, il a du penchant au sommeil, dort mal, & il a quelquefois beaucoup d'appetit. 3°. Quand cet état a duré quelques jours, il survient un frisson plus long que violent, ensuite une chaleur peu forte, mais accompagnée de beaucoup d'inquiétude & d'oppression. Le malade ne peut pas tenir au lit, il va & vient dans la chambre quoique très-abattu, le pouls est foible & assez vîte, les urines ne sont quelquefois que peu changées, d'autres fois elles sont en petite quantité & assez rouges; il ne tousse pas beaucoup, & ne crache qu'avec peine. Le visage est ordinairement très-rouge & même livide, il ne peut ni veiller ni dormir, il a des momens de rêveries, dans d'autres l'esprit est libre. Quelquefois, surtout chez

les vieillards, cet état finit tout-à-coup par un évanouiſſement mortel. D'autres fois l'oppreſſion & l'angoiſſe augmentent, le malade ne peut reſpirer qu'aſſis, & avec un travail cruel, le cerveau s'embarraſſe tout-à-fait, le pouls eſt très-vîte & très-petit, cet état dure quelques heures, & finit auſſi tout-à-coup.

§. 291. Cette maladie eſt très-dangereuſe; premierement, parce qu'elle attaque des ſujets dont le tempéramment n'a ſouvent pas aſſez de force pour ſoutenir la violence des accidens : en ſecond lieu, parce qu'elle eſt prompte; car on meurt quelquefois dès le troiſiéme jour, & on paſſe rarement le ſeptiéme, pendant que la cauſe du mal demanderoit de longs ſecours. D'ailleurs, s'il y a des raiſons pour employer un remède, il y en a ſouvent d'autres qui l'empêchent, & tout ce qu'on peut faire ſe réduit à ceci.

1°. Si le malade a encore beaucoup de vigueur, s'il n'eſt pas d'un âge trop avancé, ſi le pouls a de la dureté, & en même tems de la force, ſi le tems eſt ſec, & que le vent du nord domine, on doit faire une ſaignée raiſonnable; mais ſi la plûpart de ces circonſtances manquoient, elle ſeroit très-nuiſible. S'il falloit faire une regle générale, il vaudroit mieux bannir la ſaignée que de l'admet-

tre. 2°. L'on débarraſſe l'eſtomac & les inteſtins, des matieres glaireuſes qu'ils contiennent; & les remédes qui réuſſiſſent le mieux, ſont le reméde N°. 35, quand il y a des ſymptômes qui indiquent un grand beſoin de vomir & qu'il n'y a pas d'inflammation; ou celui N°. 25, qui, après avoir fait vomir, purge par les ſelles, fait uriner, briſe les glaires qui cauſent la maladie, & augmente la tranſpiration. Quand on craint le vomiſſement on donne la potion N°. 11, mais il faut être circonſpect avec les vieillards; ils peuvent mourir pendant que le reméde agit. 3°. L'on fait boire, dès le commencement du mal, beaucoup de tiſane N°. 26, qui eſt la meilleure boiſſon dans cette maladie, ou de celle N°. 12, à chaque livre de laquelle on ajoute une demi dragme de nitre. 4°. On donne de deux en deux heures, une taſſe de la potion N°. 8. 5°. L'on applique des véſicatoires aux gras des jambes.

Quand on n'eſt pas ſûr de ſa marche, il faut s'en tenir aux trois derniers remédes, qui ont ſouvent ſuffi dans des cas aſſez graves, & qui ne peuvent point nuire.

§. 292. Lorſque cette maladie attaque les vieillards, quoiqu'ils guériſſent en partie, cependant ils ne ſe remet-

tent pas toujours entierement ; & si l'on ne prend pas des précautions, ils tombent aisément dans l'hydropisie de poitrine.

§. 293. La *fausse pleurésie* est une maladie qui n'intéresse point le poulmon, mais seulement la peau & les muscles qui couvrent les côtes. C'est une humeur rhumatismale, qui se jette sur ces parties, & qui, y produisant des douleurs très-vives, qui ressemblent à celle qu'on appelle *point*, a fait donner ce nom à la maladie. On croit ordinairement parmi le peuple, & même parmi beaucoup de gens d'un autre ordre, qu'une fausse pleurésie est plus dangereuse qu'une véritable, mais c'est une erreur. Elle est souvent précédée d'un frisson, & presque toujours accompagnée d'un peu de fiévre, d'une petite toux, & d'une légere difficulté de respirer, qui naît, aussi bien que la toux, de ce que le malade, souffrant dans les mouvemens de la respiration, les diminue autant qu'il peut, ce qui fait qu'il s'amasse un peu trop de sang dans le poulmon ; mais il n'a ni l'angoisse, ni les autres symptomes des vraies pleurésies. La douleur s'étend chez quelques malades, presque sur toute la poitrine, & jusques à la nuque. L'on ne peut pas se coucher sur le côté malade.

Cette maladie n'a pas plus de danger qu'un rhumatiſme, excepté dans deux cas. 1°. Quand la douleur eſt ſi forte, que le malade fait des efforts pour ne pas reſpirer ; ce qui produit un engorgement dans le poulmon. 2°. Quand cette humeur, comme toute autre humeur rhumatiſmale, ſe jette ſur quelque partie intérieure.

§. 294. Il faut la traiter tout comme le rhumatiſme (voyez §. 168, 169, Après la ſaignée, ou les ſaignées, un véſicatoire ſur l'endroit malade produit ſouvent un très bon effet : c'eſt véritablement l'eſpéce de pleuréſie dans laquelle il convient.

§. 295. Ce mal cede quelquefois à la premiere ſaignée, ſouvent il ſe termine le troiſiéme, le quatriéme, ou le cinquiéme jour, par une ſueur abondante ; rarement il paſſe le ſeptiéme. Quelquefois il naît tout-à-coup, après une tranſpiration arrêtée ; alors, ſi d'abord avant que la fiévre ait paru, & ait eu le tems d'enflammer le ſang, on donne une infuſion de faltran ou vulnéraires de Suiſſe, elle guérit très-promptement le mal en rétabliſſant la tranſpiration. Ce ſont des cas ſemblables, ou celui §. 96, qui ont acquis à ce remède la réputation qu'il a contre cette maladie ; réputation funeſte,

toutes les années, à plusieurs paysans; qui trompés par une fausse ressemblance, emploient hardiment ce reméde dans les vraies pleurésies & fluxions de poitrine inflammatoires.

CHAPITRE XXI.

Des Coliques.

§. 296. L'on donne ordinairement le nom de colique à toutes les douleurs qu'on sent dans le ventre, mais je n'entens ici, par ce mot, que les douleurs qui attaquent l'estomac ou les boyaux. Elles peuvent dépendre d'un très-grand nombre de causes. Je ne parlerai que du petit nombre d'espéces, qui sont les plus communes. J'ai prouvé plus haut, que, dans quelques maladies, on tuoit en cherchant à faire suer; on tue dans les coliques, en voulant toujours chasser les vents, avec des liqueurs spiritueuses.

Colique inflammatoire.

§. 297. L'espéce de colique la plus violente, & la plus dangereuse, c'est celle qui dépend de l'inflammation de l'estomac, ou des intestins. Elle commence le plus souvent, sans frisson, par une

douleur violente dans le ventre, la douleur augmente par dégrés, le pouls devient vîte & dur, le malade ſent une chaleur brûlante dans tout le ventre; quelquefois il a une diarrhée aqueuſe, d'autre fois il eſt plutôt reſſerré, & il a des vomiſſemens, ce qui eſt très-facheux; le viſage devient rouge, le ventre ſe tend, on ne peut pas le toucher ſans augmenter cruellement les douleurs du malade, qui a, outre les douleurs, une inquiétude extrême. L'altération eſt très-grande, & la boiſſon n'étanche point la ſoif, la douleur s'étend ſouvent juſques aux reins, où elle eſt très-vive, le malade urine peu, les urines ſont brûlantes & rouges, il n'a pas un inſtant de ſommeil, quelquefois il a des momens de rêveries. Si l'on n'arrête pas le mal après que les douleurs ſont parvenues au plus haut point, le malade commence à ſe plaindre moins, le pouls devient moins fort, moins dur, mais plus vîte, le viſage perd de ſa rougeur, bientôt il pâlit, & le tour des yeux devient livide, le malade tombe dans une rêverie ſourde, il perd entierement ſes forces, le viſage, les mains, les pieds, tout le corps, excepté le ventre, ſe refroidiſſent, la peau du ventre devient bleuâtre, il ſurvient des foibleſſes, & le malade périt. Il ſurvient ſouvent, un mo-

ment avant la mort, une évacuation abondante par les ſelles de matieres extrêmement fétides, & c'eſt, pendant cette évacuation, que l'on meurt avec les boyaux gangrenés.

Quand le mal attaque l'eſtomac, les ſymptomes ſont les mêmes, mais la douleur ſe fait ſentir plus haut, au creux de l'eſtomac; l'on vomit preſque tout ce qu'on prend, l'angoiſſe eſt horrible, les rêveries viennent très-promptement. Cette maladie tue en très-peu de jours.

§. 298. La ſeule façon de la guérir, c'eſt 1°. de faire une très-grande ſaignée du bras; elle diminue preſque ſur le champ la férocité des douleurs, & elle calme les vomiſſemens; elle rend d'ailleurs les autres remédes beaucoup plus efficaces. Souvent il la faut réitérer deux heures après. 2°. On donne toutes les deux heures, ſoit qu'il y ait diarrhée, ſoit qu'il n'y en ait point, un lavement fait avec une décoction de mauve ou d'orge & de l'huile. 3°. On fait boire au malade beaucoup de lait d'amande N°. 4, ou d'une tiſane de fleurs de mauve ou de celle d'orge, toujours tiédes. 4°. L'on tient continuellement ſur le ventre des flanelles trempées dans de l'eau tiéde, & on les change toutes les heures, & même plus ſouvent; elles ſont ſéches preſque d'abord. 5°. Si le mal s'opi-

niâtre, on met le malade dans un bain d'eau tiéde, dont j'ai vu les plus grands effets.

Quand la maladie est finie, c'est-à-dire, quand les douleurs sont terminées, que la fiévre est cessée, que le malade reprend un peu de force & de sommeil, il convient de le purger, mais avec un purgatif très-doux; deux onces de manne & deux gros de sel de Sedlitz, ou de sel végétal dissous dans un verre de petit lait, purgent ordinairement très-bien, à cette époque, les hommes les plus robustes & les plus durs; la manne seule suffit pour les personnes délicates, & tous les purgatifs âcres seroient très-dangereux, vu la grande sensibilité de l'estomac & des boyaux après cette maladie.

§. 299. Cette maladie est quelquefois l'effet d'une inflammation générale du sang, & elle est produite, comme les autres maladies inflammatoires, par des travaux forcés, une grande chaleur, des alimens ou des boissons échauffantes; souvent aussi elle est la suite des autres coliques mal traitées, qui n'auroient point été inflammatoires, mais qui le deviennent, & j'ai vu nombre de fois ces coliques naître après les remédes chauds. (voyez-en un exemple §. 164.)

§. 300. Dix jours après que j'eus guéri une femme d'une colique assez forte, les douleurs revin-

rent violemment dans la nuit; elle crut qu'elles n'étoient occasionnés que par des vents, & espéra les appaiser par beaucoup d'eau de noix, qui bien loin de produire cet effet, les rendit plus atroces; elles devinrent inouies, & c'est ce qui devoit nécessairement arriver; elle me demanda de grand matin : le pouls étoit fort, vîte, dur, le ventre tendu, les reins souffroient beaucoup, les urines étoient presqu'entiérement supprimées, elle n'en rendoit que quelques gouttes qui étoient ardentes, avec des douleurs très-fortes; elle alloit très-souvent sur la chaise, presque pour rien. L'angoisse, la chaleur, l'altération, la sécheresse de la langue étoient effrayantes; & son état, qui étoit l'effet de la liqueur qu'elle avoit prise, me fit craindre pour elle. Une saignée de quatorze onces calma un peu toutes les douleurs; elle prit plusieurs lavemens, & elle but quelques pots d'orgeat en peu d'heures. Ces secours adoucirent un peu le mal; en continuant la boisson & les lavemens, la diarrhée diminua, le mal de reins finit, & il vint beaucoup d'urines qui se troublerent, déposerent; & elle guérit. Je suis persuadé que si la saignée avoit été faite deux heures plus tard, l'eau de noix lui auroit coûté la vie.

Pendant que le mal dure, il ne faut donner aucun aliment; & l'on ne doit jamais négliger les restes de douleurs, crainte qu'il ne se forme une dureté ou skirre, qui occasionneroit les maux chroniques les plus fâcheux.

§. 301. L'inflammation des intestins & de l'estomac peut dégénérer en abscès, comme celle de toutes les autres parties, & on doit croire qu'il s'en forme un,

quand la violence des douleurs diminue, mais qu'il reste une douleur sourde, un mal-aise général, peu d'appétit, des frissons fréquens, & que le malade ne reprend pas ses forces. L'on ne doit donner dans ce cas que les boissons indiquées dans ce chapitre, & quelques bouillons farineux.

La rupture de l'abscès est quelquefois indiquée par une petite défaillance, suivie d'une cessation de pesanteur dans la partie où on la ressentoit, & quand le pus s'épanche dans l'intestin, le malade a quelquefois des envies de vomir, des vertiges, & le pus paroît dans les premiéres selles. Il reste alors un ulcére dans l'intérieur du boyau, qui négligé ou maltraité, peut conduire à une fiévre lente & à la mort, & que j'ai guéri en faisant vivre uniquement de lait écrêmé, coupé avec un tiers d'eau, & en donnant, de deux jours l'un, un lavement avec parties égales d'eau & de lait, & un peu de miel.

Quand l'abscès creve en dehors de l'intestin, & que le pus s'épanche dans le ventre, c'est un cas très-grave, qui demande des secours que je ne puis pas détailler ici, & qui est presque toujours mortel.

Colique bilieuse.

§. 302. La colique bilieuse se manifeste par des douleurs très-aiguës, mais elle est

assez rarement accompagnée de fiévre, à moins qu'elle n'ait déja duré un jour ou deux. Lors même qu'il y en a, le pouls, quoique vîte, n'est pas fort, ni très-dur; le ventre n'est ni tendu, ni brûlant, comme dans la colique précédente; les urines coulent mieux, & sont moins rouges; la chaleur intérieure & la soif sont assez pressantes; la bouche est amere; les vomissemens ou la diarrhée, quand l'un ou l'autre existent, évacuent des matiéres jaunes; souvent l'on a des vertiges ou engourdissemens.

§. 303. On guérit cette colique 1°. par des lavemens de petit lait & de miel; ou si l'on n'a pas de petit lait, par celui du N°. 5. 2°. En faisant boire de grandes quantités de ce même petit lait, ou d'une tisane faite avec la racine de chiendent & un peu de jus de citron, qu'on remplacera, si l'on n'en a point, par un peu de vinaigre & de miel. 3°. En donnant d'heure en heure une tasse du reméde N°. 32; ou si on ne peut pas se le procurer, une demi-dragme de crême de tartre aux mêmes distances. 4°. Les fomentations d'eau tiéde & le demi bain, sont aussi très-favorables. 5°. Si dans un sujet fort & robuste, les douleurs étoient aiguës & le pouls fort & tendu, il faudroit saigner, pour prévenir l'inflammation. 6°. L'on ne donnera de nourriture que

quelques bouillons d'herbes, sur-tout d'oseille. 7°. Après avoir beaucoup délayé, si la fiévre ne survient pas, si la douleur continue, si les évacuations ne sont pas considérables, il faut donner un purgatif. Celui N°. 47, est très-convenable.

§. 304. Cette colique est habituelle pour plusieurs personnes; on la prévient par l'usage habituel de la poudre N°. 24, en évitant le grand usage des viandes, les choses chaudes, les graisses & le lait.

Coliques d'Indigestion. Indigestions.

§. 305. J'appelle de ce nom toutes les coliques qui sont produites ou par trop d'alimens pris à la fois, ou par des amas faits à la longue chez les personnes qui ne digerent pas parfaitement, ou par des mélanges nuisibles, comme des aigres & du lait, ou par des alimens mal-sains en eux-mêmes, ou mal conditionnés.

On connoît cette espéce par ce qui a précédé, par des douleurs qui sont accompagnées de beaucoup de mal-aise, qui viennent peu à peu, qui ne sont pas aussi fixes que dans les espéces précédentes, qui sont sans fiévre, sans chaleur, sans altération, mais accompagnées de vertiges ou d'étourdissemens, d'efforts pour vomir, de pâleur plûtôt que de rougeur.

§. 306. Elles ne ſont jamais dangereuſes, à moins qu'on ne les rende telles par des ſoins mal entendus. Il n'y a qu'une ſeule choſe à faire, c'eſt d'aider les évacuations par beaucoup de boiſſon tiede. Il y en a pluſieurs également bonnes, comme l'eau tiede, ou pure, ou un peu ſucrée, ou un peu ſalée, du thé de fleurs de camomille peu chargé, celui de ſureau, de méliſſe, du thé ordinaire; il importe peu lequel, pourvu qu'on boive beaucoup. Alors les matieres s'evacuent ou par les vomiſſemens, ou par une diarrhée abondante. Plus ces évacuations ſont promptes & copieuſes, plûtôt le malade eſt ſoulagé.

Si le ventre eſt fort rempli, & qu'il ne ſe faſſe pas de débouchement, il faut donner des lavemens avec de l'eau tiede & du ſel. L'on aide auſſi le dégagement des matieres, en faiſant frotter fortement le ventre avec des linges chauds.

Quelquefois les matieres nuiſent moins par leur quantité que par leur qualité; alors le mal ſe diſſipe ſans évacuation, quand cette matiere irritante eſt noyée dans beaucoup d'eau. Si les douleurs commencent par l'eſtomac, elles deviennent moins vives, & le malade eſt moins angoiſſé, dès que les matieres ont paſſé dans les boyaux, qui ſont moins ſenſibles.

Après les évacuations abondantes & la

cessation des douleurs, il reste souvent à la bouche un goût d'œufs pourris, qu'on dissipe, en donnant quelques prises de la poudre N°. 24, & beaucoup d'eau fraîche. L'essentiel, c'est de ne prendre aucune nourriture, qu'on ne soit parfaitement bien.

§. 307. L'on a la fureur de donner d'abord de la confection, de la thériaque, de l'eau d'anis, de celle de genievre, du vin rouge pour arrêter les évacuations; il n'y a pas de pratique plus funeste; ces évacuations sont la seule chose qui peut guérir le malade; les arrêter, c'est ôter la planche à celui qui se noye; & si l'on réussit, on le jette dans quelque fievre putride, ou dans quelque maladie de langueur, à moins que la nature plus sage, ne surmonte les obstacles qu'on lui oppose, & ne renouvelle les évacuations au bout de quelques jours.

§. 308. Quelquefois l'on a une indigestion, sans douleurs de colique bien sensible, mais avec de violens efforts pour vomir, une angoisse inexprimable, des défaillances, des sueurs froides: souvent même le mal ne s'annonce que par une défaillance qui saisit le malade tout-à-coup: il perd l'usage de tous ses sens, le visage est pâle, défait, il a quelques hoquets, plûtôt que des efforts pour vomir; ce qui, joint à la petitesse du pouls, à ce que la

respiration n'est pas embarrassée, à ce que le mal a attaqué après un repas, à ce que l'on sent l'estomac gonflé, tendu, fait distinguer ce mal d'une véritable apoplexie. Quand il est parvenu à ce dégré, il tue quelquefois en peu d'heures. Il faut commencer par donner un lavement âcre, avec du sel & du savon; ensuite on fait avaler, autant qu'il est possible, d'eau salée, & si cela est inutile, on fait fondre la poudre No. 34. dans trois tasses d'eau, dont on donne d'abord la moitié, & si, au bout d'un quart-d'heure elle n'opere pas, on donne le reste. Ordinairement la connoissance commence à revenir, d'abord que le malade a commencé à vomir.

Colique venteuse.

§. 309. Tous nos alimens & toutes nos boissons contiennent beaucoup d'air, plus cependant les uns que les autres; S'ils ne se digerent pas assez vîte, ou si la digestion en est mauvaise, ce qui fait qu'il se développe plus de cet air, s'ils en contiennent une très-grande quantité, ou si les intestins se serrant dans quelque point de longueur, empêchent que cet air ne se distribue également, ce qui fait qu'il s'en amasse beaucoup dans quelques endroits, alors l'estomac & les boyaux sont tendus par ces

vents, & cette tension produit des douleurs qu'on appelle colique venteuse.

Cette espece se trouve assez rarement seule, mais elle se joint souvent aux autres especes dont elle est l'effet, & sur-tout à la précédente, & elle contribue beaucoup à en augmenter les symptomes. On la connoît par les causes qui ont précédé, parce qu'il n'y a ni fievre, ni chaleur, ni altération, parce que le ventre est gros sans dureté, qu'il est inégalement gros, parce qu'il se forme des poches de vents, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre; parce qu'en frottant le ventre du malade, on fait remuer les vents, ce qui le soulage, & que quand il en rend par en haut ou par en bas, il est encore plus soulagé.

§. 310. Quand elle est jointe à une autre, elle ne demande point de traitement particulier, elle se dissipe par les remedes qui dissipent la colique principale.

Quelquefois elle est seule, & elle dépend d'alimens ou de boissons pleines d'air, comme le moût ou vin muté ou prompt, la biere, quelques fruits, quelques légumes. On la guérit par des lavemens, en frottant le ventre avec des linges chauds, & en buvant quelque boisson un peu aromatique, & sur-tout du thé de fleurs de camomille, auquel on peut joindre un peu de confection d'hyacinthe, ou même de

thériaque. Quand les douleurs ont presque fini, si l'on n'a ni chaleur ni fievre, & si l'on sent l'estomac affoibli, on peut alors, (mais c'est presque le seul cas de colique où on le puisse) donner un peu de vin aromatique, ou un peu de quelque liqueur stomachique.

§. 311. Quand on est sujet à de fréquentes douleurs de colique; c'est une preuve que les digestions ne se font pas bien, & l'on y doit remédier, sans quoi la santé se dérange, & l'on tombe dans des maux fâcheux.

Colique après le froid.

§. 312. Quand on a eu très-froid, surtout aux pieds, l'on est quelquefois attaqué: peu d'heures après, de violentes coliques, dans lesquelles les remedes chauds & spiritueux sont très-nuisibles; mais qui se guérissent aisément, en frottant les jambes avec des linges chauds, en les trempant ensuite dans l'eau tiede pendant long-tems, & en faisant boire beaucoup de thé léger de camomille ou de sureau. La guérison sera encore plus prompte, si le malade se met au lit, & peut un peu suer, sur-tout aux jambes. Si les douleurs étoient très-fortes, on donneroit des lavemens. Une femme s'étant trempée les jambes dans une source assez fraîche, après avoir marché pendant un

tems fort chaud, fut d'abord attaquée d'une colique très-violente. On lui donna des choses chaudes, le mal empira; on la purgea, le mal empira: on m'appella le troisieme jour, peu d'heures avant sa mort.

Il faut, dans ces cas-là, si la douleur est excessive, saigner, donner un lavement d'eau tiede, tenir les jambes plusieurs heures, d'abord à la vapeur de l'eau chaude, ensuite dans l'eau tiede; faire boire abondamment d'une infusion de fleurs de tilleul avec un peu de lait, donner ensuite un grain d'opium; & si le mal ne cédoit pas, mettre aux jambes des vésicatoires, dont j'ai vu de grands effets.

§. 313. On voit, par ce chapitre, qu'il faut être extrêmement en garde contre les choses chaudes & spiritueuses dans les coliques, & que ces remedes peuvent non-seulement les empirer, mais même les rendre mortelles. L'on ne doit donc jamais en donner; & quand on ne sçait pas démêler la cause de la colique, je conseille de s'en tenir à ces trois secours qui ne peuvent nuire à aucune espece, & peuvent guérir toutes celles qui ne sont pas extrêmement fortes. 1°. Des lavemens réitérés. 2°. Une grande quantité d'eau tiede, ou de thé de sureau en boisson. 3°. Des fomentations sur le bas-ventre; celles d'eau tiede sont à préférer à toutes les autres.

§. 314. Je n'ai rien dit des huiles ; parce qu'elles ne conviennent que dans très-peu d'espéces de coliques, & point du tout dans celles dont j'ai parlé ; ainsi je conseille de n'en point faire du tout usage, parce qu'elles peuvent nuire à plusieurs égards.

§. 315. Les maladies de langueur n'entrant point dans mon plan, je ne dois pas traiter des coliques de cette espece qui font souffrir plusieurs personnes pendant longues années ; mais je crois devoir les avertir que leurs maux étant causés le plus souvent par des obstructions dans les visceres du bas-ventre, ou par quelque autre vice, surtout dans les organes qui servent à la préparation de la bile, ils doivent 1°. éviter avec le plus grand soin les remedes violens, âcres, échauffans, les émétiques, les forts purgatifs, les élixirs. 2°. Se défier de tous ceux qui leur promettent une guérison très-prompte, au moyen de quelque remede spécifique, & les regarder comme des charlatans, entre les mains de qui il est très-dangereux de se mettre. 3°. Ils doivent se persuader qu'ils ne peuvent attendre leur guérison que d'un régime approprié & exact, & d'un long usage de remedes doux. 4°. Il faut qu'ils ayent continuellement à l'esprit, qu'il est aisé de leur faire beaucoup de mal, & que leurs maux, étant de ceux

qui exigent le plus de connoiſſances & de prudence dans ceux que les traitent, ils doivent conſulter un Médecin. Voyez les coliques particulieres aux femmes & aux enfans, dans les chapitres où on traite de leurs maladies.

Fin du Tome I.